N° 430 — Tome CXV 16 Mai 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, VICTOR BASCH, M.-Y. BITAR, GEORGES BOHN,
RICHARD BOURDET, R. DE BURY,
JANE WELSH CARLYLE (ELSIE et ÉMILE MASSON *trad.*), LUCILE DUBOIS,
LOUIS DUMUR, JACQUES DYSSORD, OLIVIER DE GOURCUFF, JOSEPH JULLIEN,
PHILÉAS LEBESGUE, LOUIS-PIÉCHAUD, M., JEAN MARNOLD,
PAUL MORISSE, JEAN NOREL, RACHILDE, J.-L. WALCH.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 430. — 16 MAI 1916

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LA NOUVELLE ÉMISSION DE BONS MUNICIPAUX

La Ville de Paris procède en ce moment à l'émission de 300 millions de francs d nouveaux **Bons Municipaux**. Leur intérêt, comme ceux qui sont déjà en circulation est payable sans aucune retenue lors du remboursement, qui est fixé à 5,25 0/0 l'an pou les Bons à six mois, et à 5,50 0/0 pour ceux à un an.

Jusqu'au jour ou éclata la guerre, — exception faite pour l'Emprunt de 1871 qui ava servi au paiement de l'indemnité de guerre, — la Ville de Paris n'avait recouru a crédit public que pour des travaux d'agrandissement, d'assainissement ou d'embellisse ment, et en août 1914 il lui restait à émettre 665 millions de francs d'obligations sur u montant de 900 millions de francs qui devaient encore servir à de grandes opération municipales. Autorisée à émettre une tranche de 221 millions de francs en octobre 1914 les événements contrecarrèrent ce projet.

Il fallait pourtant que la Ville de Paris puisse trouver des ressources suffisantes pou franchir la période des hostilités, et ce, à un moment où certaines, telles que celles pro venant de l'octroi, redevances, etc., fléchissaient sensiblement. A des dépenses ordinaires des charges nouvelles, telles que les allocations de chômage, venaient s'ajouter; fallait il alors, recourir à l'impôt?

M. Louis Dausset, rapporteur du budget municipal pour 1916, estima qu'un tel moye ne pouvait convenir à la Capitale qui a subi la menace de l'invasion, et qui porte plu qu'une autre ville le poids de la guerre.

Le gouvernement, faisant sienne cette opinion, autorisa alors la Ville de Paris à émet tre des **Bons Municipaux** à court terme, et l'on sait tout le succès que remportèren les deux premières émissions, ainsi que le renouvellement qui a eu lieu au commence ment de cette année. Celui de l'opération en cours est peut-être encore plus complet car on ne doit pas perdre de vue que si ces Bons donnent à leurs souscripteurs un droi de préférence aux emprunts qui seraient émis par la Ville avant qu'ils arrivent à expira tion, ils offrent en outre un placement aussi sûr que rémunérateur.

La diversité de leurs coupures, — 100,500 et 1,000 francs, — les rend abordables tous, et ils sont délivrés immédiatement contre espèces, aux guichets de la Caisse Muni cipale.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE BAINS DE MER

Des billets d'aller et retour à prix réduits, dits de Bains de Mer, sont délivrés actue lement dans toutes les gares du Réseau de l'Etat.

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'été sont l suivantes :

Sur l'Ensemble du Réseau, des billets de toutes classes valables pendant 33 jours pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de 30 jours moyennant un suppléme de 10 0/0 par période :

Sur les Lignes du Sud-Ouest, des billets à validité réduite :

1° Billets du Vendredi au Mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête ;

2° Billets valables seulement le Dimanche ou un jour férié ;

Sur les Lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables, suivant le ca 3 jours, 4 jours ou 10 jours.

LETTRES NOUVELLES

DE JANE WELSH CARLYLE

—

En avril 1914, dans un catalogue de « Lettres autographes » que publiait la maison Sotheby et Cie (Londres), Mr A. Carlyle — à l'inlassable bienveillance de qui nous rendons hommage — découvrait un lot de « Lettres de la famille Carlyle », au nombre de 21. Convaincu qu'elles faisaient partie de ces papiers dérobés à Carlyle par un de ses commis il y a 59 ans (1), Mr A. Carlyle obtint d'abord de l'obligeance de MM. Sotheby et Cie qu'ils suspendissent immédiatement la vente de ces documents. Une action judiciaire restitua ensuite aux mains de leur unique dépositaire légal ces lettres égarées.

Un certain nombre d'entre elles, — dont voici la traduction, — étaient adressées à Thomas Carlyle par Jane Welsh. Elles achèvent, croyons-nous, de faire justice des commérages malpropres qu'une littérature quelque temps à la mode aimait à recueillir sur le compte de ce qu'on y appelait « le ménage Carlyle ».

LETTRE I

A la date de la lettre qui suit [la 126e échangée entre les deux *amants*] Jane Welsh et Thomas Carlyle, depuis quatre années liés d'esprit et de cœur, sont fiancés enfin. Elle est à Edimbourg. Il rentre de Londres où il est parvenu à grand'peine à faire éditer la *Vie de Schiller* (London Magazine). Sa traduction de *Wilhelm Meister* vient de paraître.

« Il convient que nous songions à nos affaires avec calme, écrivait-il à Jane dans la lettre précédente (23 mars). Les temps fabuleux et l'âge de la chevalerie errante sont maintenant révolus pour nous. »

(1) Voir notre introduction aux « Huit Nouvelles Lettres d'amour de Jane Welsh ». *Mercure de France*, 16 mai 1914.

Miss Welsh à Thomas Carlyle
18, Salisbury Street, Edimbourg.

Haddington, lundi [4 avril 1825].

Allons, jeune Seigneur, vous venez donc *enfin* (c'est vous qui le dites). Vous vous êtes dédit *tant de fois!* Puis-je compter sur vous ? Ma foi, vous avez raison de louer ma dose miraculeuse de patience. Si je n'en avais qu'une mesure ordinaire, je vous aurais sûrement dit : Salut ! de m'avoir tenue si longtemps dans cet état irritable de l'expectative.

Mais enfin vous venez. Que n'êtes-vous déjà là ! La pensée de vous revoir après toutes ces inepties m'est absolument effroyable. Eh bien ! il n'y a rien à y faire ! Il est de nécessité absolue que nous nous revoyons ! J'en passerai donc par là du meilleur cœur que je pourrai.

Vous serez ici, demain à *sept heures* : il fait presque nuit alors.

Dieu nous garde, mon Bien-chéri ! — Toujours, toujours vôtre.

JANE B. WELSH.

LETTRE II

Semant des graines printanières dans le jardin de Jane, à Haddington, huit ou dix jours se sont passés à combiner des plans d'avenir, joyeux ou mélancoliques. Puis Thomas, de retour à Mainhill, ensuite à Hoddam Hill (cf. *Sartor Resartus*, liv. II, chap. II), travaille au *Roman allemand*.

Miss Welsh à Thomas Carlyle, Mainhill, Ecclefechan.

Haddington, 13 juin 1825.

Mon Bien-chéri, — « Je vous écris aujourd'hui de crainte que vous ne deveniez inquiet ou mécontent de moi » — à supposer que vous n'êtes dejà ni inquiet ni mécontent — « et non pas parce que j'ai la moindre parcelle de nouvelles à vous communiquer qui puisse vous intéresser, ou bien la moindre parcelle de réflexion dont vous puissiez tirez profit » — et non pas parce que j'éprouve un plaisir terrestre quelconque à vous écrire, ou parce que j'ai le moindre désir d'avoir une lettre de vous en réponse.

Il faut que vous soyez d'humeur bien critique si cet exorde « *des plus* spirituels » ne vous frappe pas d'admiration. Pour vous rendre la monnaie de votre pièce, j'aurais dû vous faire

poser encore un mois, mais malheureusement j'ai plusieurs choses à vous dire que je ne puis garder plus longtemps pour moi. En premier lieu, donc, je vais dans le Nihtsdale dès que les groseilles vont être mûres et la compote faite; et puis j'irai à Hoddam Hill, si vous ne vous êtes *repenti*. Ma mère était dans une de ses humeurs charmantes, l'autre soir, et elle m'a *sondé* sur le Dumfriesshire. Le moment paraissait favorable. Aussi ai-je ouvert la bouche et proféré : « Y aurait-il quelque inconvenance à ce que j'aille *dans l'Annandale* alors que je serai dans le voisinage ? » La question sonnait si raide et si malavisée que j'en étais rouge une demi-heure après. « Dans l'Annandale », répéta ma mère. Puis : « Oh! inconvenance? non, bien sûr. Au contraire ; je crois que ce serait tout à fait sage ; et si tu as quelque scrupule d'y aller seule, je t'accompagnerai très volontiers. » Quelle condescendance ! Je lui exprimai comme je m'en sentais obligée, mais que j'éprouverais bien moins de *scrupule* seule. C'était là un moyen de réduire à néant notre heureuse perspective. Avec la plus merveilleuse célérité elle en trouva un autre : « Il vaudra mieux pour toi, dit-elle, aller d'ici tout droit dans l'Annandale : je resterai un ou deux jours après toi, de façon à ce que nous soyons à Templand à peu près en même temps ; et, de cette façon-ci, *personne n'en saura rien* ! » Ce qui m'étonne, c'est qu'elle n'ait pas proposé de m'expédier clouée dans une boîte avec « verre » écrit dessus ! Je lui expliquai que sans doute une combinaison aussi mystérieuse pourrait avoir un résultat très différent. En outre mon plan ne comportait aucune intention secrète, puisque cela m'était égal combien de gens *le sauraient*. Enfin on conclut que j'irais chez ma grand'mère (1) par la diligence à Annan, où vous pourrez venir me prendre pour aller à Repentance. Voilà ce qu'il y a de plus commode, n'est-ce pas votre avis ? Dites-le-moi quand vous écrirez. Oh ! si ces lambines de groseilles était seulement mûres ! Mais elles ne le seront pas encore avant deux ou trois semaines; et il faudra encore deux ou trois semaines avant que j'aille aussi loin qu'Annan. La dernière fois que j'étais à Annan je me croyais la femme la plus malheureuse qu'il y eût là ; quand j'y serai de nouveau, je serai la plus heureuse.

(1) La grand'mère paternelle de miss W., qui habitait alors Dumfries.

J'ai eu une lettre de Mrs Montagu (1), et (ce qui est encore plus extraordinaire) j'y ai répondu ! Qu'est-ce que vous pouvez bien lui avoir dit pour la rendre si aimable pour moi ? Sa lettre n'aurait pu être plus franche et plus affectueuse si j'avais été sa fille. Je n'ai jamais rien vu de pareil auparavant de la part d'une femme. Je veux aimer Mrs Montagu toute ma vie, si je la trouve toujours telle qu'elle s'est présentée à moi ! Elle est réellement « noble » et *très* intelligente. Avec quelle grâce impeccable elle arrange tout ! Après m'avoir parlé d'Edouard Irving, elle dit : « Quant à Mr Carlyle ! — Mais lui mérite une feuille à lui seul, et je suis au bout de mon papier. » Aurait-elle réussi à me plaire davantage même en vous portant aux nues pendant une main de papier ? J'espère que vous ne serez pas jaloux si je tombe follement amoureuse d'elle ?

A part les interruptions causées par maux de tête et visiteurs, — d'abord Margaret Beson, puis Major Gilchrist et sa précieuse fille Catharine, — j'ai été remarquablement studieuse depuis votre départ. Ma *vie* tire à sa fin ; il y en a déjà de quarante à cinquante pages — bien assez sûrement sur un sujet aussi pauvre. Si mon *honneur* n'était en jeu dans cette besogne, je la jetterais de côté, non par paresse, mais de désespoir en face de ma propre imbécillité. Je trouve moins de difficulté vraiment à écrire *pour vous* qu'à écrire pour le public.

L'amour, à mon sens, est une chose qui inspire bien plus que l'ambition ; mais quand même, je n'ai pas de génie, pas une parcelle de génie. Je n'écris ni facilement ni bien ; et mon petit récit est si *ennuyeux* que ce sera une calamité pour vous de le lire jusqu'au bout. Mais il ne sert de rien de me tourmenter avec ça. Comme la Nature a fait de moi un mouton et pas un aigle, j'aurais beau faire tous les efforts du monde je n'arriverai pas à me soulever du sol. Oh ! grands dieux ! si seulement je n'étais pas un mouton !

Les haricots sont plus haut que ce papier. J'examine les *vôtres* tous les jours, mais ne puis y découvrir la moindre ombre de maison (2). A combien de toises de profondeur avez-vous semé les autres graines ? Aucune n'est sortie, sauf trois lupins, deux pois, et quelques carrotes *au lieu de réséda*.

(1) La « noble dame » dont parle Ed. Irving, femme de Basil Montagu. Londres.
(2) Allusion au conte merveilleux de « Jacquot et les tiges de haricots ».

Je les ai arrosées à en être éreintée, et puis j'ai enfoui le doigt en terre pour voir si elles y étaient. Mais il n'y avait rien. Je suis navrée de vous dire que le présage à tirer de notre famille des roses n'est nullement favorable ! Vous et moi et Espérance sont morts absolument.

Je me suis informée pour l'Ecole de Paroisse. On va en avoir une, mais pas avant un an. La maison qu'on a prise dans ce but ne sera prête qu'alors. Si votre ami n'a pas de situation à ce moment ou qu'elle ne soit pas de son goût, je crois qu'il n'y a pas de doute qu'il n'ait celle-ci, car Gilbert Burns (1), qui a tout à fait le droit de dire son mot dans l'affaire, a promis de soutenir la candidature que vous lui recommanderiez. Mais je me demande si la situation peut plaire. Le salaire n'est que de vingt livres. Bien sûr il y aura une maison passable, un bon jardin, et ce que rapportera l'école aussi en plus, mais vrai, ça ne peut être ambitionné par quelqu'un qui n'est pas très nécessiteux. Gilbert voudrait un maître d'école qui non seulement apprendrait aux enfants à lire, mais à *comprendre*, et qui leur donnerait des idées sur la religion. Il m'a prié de vous dire ceci. J'écris si abominablement mal que je préfère m'arrêter. Faites mes amitiés à votre Mère, à John et à Janette. Dieu vous bénisse, mon chéri. — Je suis vôtre à jamais !

Ecrivez plus vite.

JANE WELSH.

LETTRE III

Nos « Lettres d'amour » donnent les 33 lettres, numérotées de 111 à 145, et le *Mercure* du 16 mai 1914, la 34e lettre (VII) qui occupent l'intervalle des dates précédente et suivante.

Jane a passé 15 journées heureuses à Hoddam Hill au milieu de la rustique famille Carlyle. Il a dû lui écrire ensuite pour qu'elle intervienne en faveur de son ami Johnstone, qui ambitionne un poste de maître d'école à Haddington ; et en faveur de son père qui veut louer une ferme non loin. Il est à Edimbourg, occupé à faire imprimer le *Roman allemand*.

Miss Welsh à Thomas Carlyle. Dawson's Lodgings
21, Salisbury Street, Edimbourg.

Haddington, lundi 9 janvier 1826.

Mon Bien-chéri. Il est bien dur de se contenter d'écrire,

(1) Frère cadet de Robert Burns.

quand avec un bon cheval je pourrais être dans vos bras en moins de deux heures. C'est une si petite distance, seize milles. Et pourtant, au nom du ciel, vous ne devez pas venir ici ; et je ne pourrai pas aller vers vous d'ici le milieu du mois prochain au plus tôt. A vrai dire il vaudrait mieux n'y pas penser même alors, car ces courtes entrevues dans une nuée de témoins sont plus énervantes pour nous deux que satisfantes ; et malheur de ma vie! il me sera impossible de faire mariage avec vous à Salisbury-Street, comme j'ai fait à Hoddam-Hill, cher, délicieux coin! où nous avons vécu ensemble si heureux — comme des époux! Quand aurons-nous donc encore de pareilles semaines de Fête! Pas, sans doute, tant que nous ne serons pas époux pour de bon!

Vos compliments au sujet de Mr Johnstone sont arrivés au pire de tous les moments possibles — juste au moment où je recevais des nouvelles de la désertion de presque la moitié des gens de son parti, de sorte qu'il est plus que possible qu'après tout il ne soit pas le candidat heureux. Je n'y puis rien, ni Gilbert Burns non plus, qui est aussi absolument malheureux que moi de la tournure que les choses ont prise. Vous trouverez que j'étais bien pressée de me prononcer avec tant de confiance à propos de cette affaire ; mais comment pourrait-il entrer dans la tête de quelqu'un d'honorable de compter qu'elle serait traitée avec aussi peu de loyauté? Mr Stewart d'Alderston, qui était pleinement décidé à voter pour Mr Johnstone, est à présent tout aussi pleinement décidé à voter pour son concurrent — par pure malveillance envers Gilbert Burns que l'autre a été trouvé coupable d'avoir intéressé à sa cause. Lord Wemyss aussi, et, je crois, Mr Fletcher, dont votre ami se croyait sûr, grâce à la recommandation des Rukvens, l'ont laissé en plan, de la plus abominable façon. Dans le but de rappeler le Comte, si possible, à un meilleur état d'esprit, j'ai fait écrire ma mère à la Comtesse, avec qui elle avait été intime ; mais malheureusement « il est absolument impossible à son Excellence, *dans la situation où il est,* de se donner le plaisir de prévenir ses *intentions* (celles de ma mère) »! que le diable les emporte tous! La décision paraît maintenant tenir à la voix de Sir John — idiot de naissance, lequel crie bien haut qu'il la donnera selon sa conscience. S'il reste dans cette résolution, tout idiot de naissance

qu'il est, il la donnera nécessairement à Mr Johnstone. Mais je crains beaucoup !

N''ayez plus jamais l'idée, chéri, de vous servir de moi comme de votre Ariel. Je suis la plus malchanceuse qu'il y ait ! Rien de ce que je souhaite n'aboutit jamais ; personne de ceux que je voudrais voir réussir ne réussit jamais. Je donnerais gros pour savoir comment va tourner l'affaire Shawbrae (1) ! La moindre politesse exigeait que Mr Crichton répondît à ma lettre, ou bien y fît répondre sa femme. Leur silence n'indique guère d'enthousiasme pour rendre service, j'en ai peur. Ah ! si je pouvais être Monarque absolu une demi-heure !

Pour ce qui regarde ma santé, dont vous n'êtes pas encore las de vous informer, j'ai lieu de remercier le ciel qu'elle ne soit pas pire, toutes choses bien considérées. Mes nerfs ont été tous ces temps-ci à de rudes épreuves. Ça a commencé le dernier soir de l'année. Ma mère avait offert une soirée à des jeunes gens, de grands gamins, et nous étions en train de prendre du bon temps, assis à table autour d'un jeu de carte quand tout à coup l'un d'eux, un neveu de Mr Donaldson, le garçon le plus doux du monde, s'est contourné de la manière la plus affreuse et il serait tombé de sa chaise, si le jeune homme qui se trouvait près de lui ne l'avait saisi dans ses bras. De ma vie entière je n'ai vu spectacle plus effarant. Un moment avant il riait là de tout son cœur comme un autre, et maintenant il était apparemment en proie aux affres de la mort. Dans le plus grand désarroi et la frayeur la plus grande, notre petit groupe de joueurs s'est rapidement divisé ; l'un a couru chercher Mr Howden, un autre Mr Donaldson, et moi je suis partie trouver le docteur Fyffe ! L'air de l'aimable docteur — s'il rougit ou pâlit à l'apparition inattendue de son amour perdue, voilà ce que je n'étais pas à ce moment en humeur de remarquer. Et puis il faisait noir comme poix. Tout ce que je sais, c'est qu'il est venu immédiatement au secours du pauvre garçon, et qu'il est resté près de lui tant qu'ont duré les convulsions, environ une heure. Ce n'est que quand ma frayeur a été tombée, et comme le docteur allait partir, que je me suis rendue compte que j'avais pu faire quelque chose d'extraordinaire. Et alors, bien sûr, je fus quelque peu embarrassée de

(1) Le nom de la ferme sollicitée par le père de Carlyle.

savoir ce que j'allais faire après. J'ai fini par tendre ma main au personnage, qui, pour lui rendre justice, la prit de la meilleure grâce du monde. « Mais je suis au bout de mon papier», et la dernière partie, la plus grave de mon histoire, est encore à dire. « Console-toi », je vous la dirai la prochaine fois.

J'écrirai à votre mère dans une ou deux semaines, dès que j'aurai fini le Bonnet projeté depuis longtemps. Merci d'avoir envoyé la lettre de Mrs Strachey : c'était bien fait à vous ! Toutefois j'ai eu l'esprit bien plus calme sur la question depuis que j'ai lu la comédie du « Prince jaloux ». Mon second meilleur souvenir à Jonathan à qui je veux répondre avant qu'il ait le temps de m'oublier.

Ne manquez pas de m'envoyer un peu du Livre dès que vous le pourrez. J'aimerais à le lire dans votre écriture plutôt qu'imprimé. Merci pour *Ondine*, que je commencerai après-demain, quand j'aurai fini la *Guerre de Trente Ans*. Dieu vous bénisse, Ami !

J. B. W.

LETTRE IV

Numérotées de 144 à 164 (Lettres d'amour), 22 lettres et la lettre VIII du *Mercure* du 16 mai 1914 suivent.

Il y a une année presque révolue que les amants ne se sont vus. Cependant l'aspect des circonstances s'est pour eux rasséréné. Ils agitent la question de savoir où prendre maison après leur mariage, et ils se décident pour Comley-Bank (Edimbourg). Le *Roman allemand* va paraître, et Carlyle se prépare à faire visite à Haddington.

Miss Welsh à T. Carlyle, Scotsbrig, Ecclefechan.

[Haddington, 1 août 1826].

Mon Bien-chéri. Le vingt-cinq est passé depuis longtemps, et, hélas ! nous sommes toujours dans les affres du déménagement. Oh ! le lugubre tumulte, l'horrible, désespérant bouleversement d'aujourd'hui, et de bien des jours précédents ! Mais cela finira avec le temps, je pense ; et alors, et alors, ô mon Mari, je ris du Destin ! En attendant je vous écris avec toutes les forces rassemblées que le départ m'a laissées, rien que par crainte que vous ne vous avisiez de vous impatienter, et ne veniez en personne constater l'état des choses. Voilà qui ne ferait bien dans le tableau ! Je ne voudrais pas pour tout l'or du monde vous trouver sur ma route en ce moment, car

d'abord je n'aurais pas une minute pour jouir de votre société et en outre il ne serait nullement en mon pouvoir de vous mettre à l'aise. Vous arrêter à Comley-Bank ! Le Ciel bénisse votre candeur ! Vous avez vraiment la main heureuse pour tracer les plans les plus étonnants !

Mon bon ami, cette maison de Comley-Bank ne nous appartient pas encore. Pour le moment elle est à ma mère. Elle et moi, nous entrons en sa possession, nous, cette semaine même et en toute vérité nous n'y aurons rien d'aménagé pour y recevoir quelqu'un, vous moins qu'un autre, que tout le monde sait que je vais épouser.

Je vous en prie instamment, restez où vous êtes jusqu'à ce que je sois en sûreté dans le Nithsdale ; et compensez le tout par un voyage à Edimbourg. Je suis certaine que quelques semaines de loisir vous feraient plus de bien que de mal. Et quant aux autres affaires, c'est-à-dire celles de ménage, votre présence à vous à Edimbourg en ce moment n'y est pas du tout nécessaire ; au contraire, y serait une grosse interruption. Nous serons à Templand, j'espère, avant trois semaines d'ici. Bref, chéri, je ne souhaite pas vous voir mettre le pied en dedans de ces murs tant que tout n'y sera pas en ordre serré pour vous y recevoir ; et je ne souhaite point vous voir du tout jusqu'à ce que je le puisse faire dans des circonstances plus harmonieuses. Voulez-vous pour une fois vous laisser guider par moi ? Et je veux être guidée par vous après ça pour toujours.

Je dois me contenter de vous envoyer ce griffonnage tel quel. Je suis abasourdie par le bruit et effroyablement pressée et misérable. Ecrivez la semaine prochaine au n° 21, Comley-Bank, ou peut-être serait-il plus sûr d'expédier la lettre à John. Dieu vous garde. Plaignez-moi, et aimez-moi toujours. Pour toujours vôtre.

JANE WELSH.

LETTRE V (1)

La 1re lettre écrite par Jane W. Carlyle à son mari. Mariés depuis six mois, c'est leur première séparation. La mère de Jane W. est tombée à Comley-Bank un beau matin, interrompant *Wotton Reinfred* et les beaux projets pour la *Revue d'Edimbourg*, qu'autorise l'amitié de Jeffrey. Mrs Welsh possède une assez belle ferme, et

(1) Ne se trouvait pas parmi les lettres dérobées.

dépendances, Craigenputtock, qui tombe en ruine, si l'on n'y veille, et dont le locataire actuel ne paie pas le fermage. Si *un homme* se mêlait de l'affaire; si Carlyle, prenant en mains les intérêts de sa belle-mère, allait y voir lui-même ?... Carlyle a accepté. Il est parti pour le Dumfriesshire d'autant plus volontiers que sa jeune femme et lui ont déjà pensé à cette ferme pour eux-mêmes. Car la littérature édimbourgeoise ne nourrit pas son homme. Le loyer, la vie, tout y est assez cher, à Edimbourg ; à la campagne on peut réduire ses dépenses.

« Notre petit ménage, — écrivait Carlyle en 1869 dans un manuscrit resté inédit et qui devait servir d'*introduction* aux « Lettres et Mémoires » dont cette lettre suivante aurait fait partie, — notre petit ménage était en son genre un vrai modèle. Correction, élégance même, frugalité silencieuse et tout l'essentiel du confort humain, voilà l'élément où nous vivions, le caractère que prit tout de suite notre petit logis, et qu'il garda en toutes vicissitudes. Elle ne s'était jamais auparavant occupée du ménage, jamais même n'y avait été autorisée pour 8 jours seulement (je l'ai entendu s'en plaindre). Mais on aurait dit que tout cet art-là était tenu sous clef en elle, et prêt à paraître. Tous deux nous connaissions du monde à Edimbourg. J'avais même des connaissances d'espèce amicale, en général plus ou moins de caractère littéraire, dont les visites de temps en temps étaient naturellement agréables. En un rien de temps elle organisa, par sélection savante et discrète, une petite « Soirée » hebdomadaire — dont le souvenir maintenant se lève dans mon esprit comme d'un des plus jolis et des plus parfaits échantillons de combinaisons sociales où j'aie jamais été mêlé. Edimbourg ne nous refusait pas son accueil fraternel, ni notre petite part des réjouissances communes ; le pauvre Edimbourg nous refusait seulement ce dont il n'avait guère à donner : une occasion d'exercer son activité, un moyen d'existence humble, par un honnête labeur. Quant aux relations, nous n'avions pas à nous en plaindre, et même nous y avions de quoi louer et estimer. Sir W. Hamilton, avec qui j'étais lié depuis des années ; Brewster (tant que le cœur nous en disait) ; le petit de Quincey (avec sa voix d'argent et ses manières mélodieuses, le plus délicieux bavard) ; Wilson [Christopher North], puis enfin Jeffrey, presque un *ami* domestique, à portée de voix. C'était le dessus du panier de la société édimbourgeoise ; tout ce qui s'y trouvait de bon et d'exquis nous était accessible, en ce genre, au cas où nous en aurions eu envie. Rien n'y manquait pour nous en rendre le séjour toujours et tous les jours de plus en plus familier, jusqu'à la plus parfaite et la plus paisible intimité du chez soi — sauf la possibilité d'y trouver un moyen convenable d'existence ! Je m'y suis vu (moi et une autre plus chère que moi-même) comme environné d'un cir-

que de roc et de fer, dont les parois abruptes me dominaient de toutes parts. Comme argent j'avais peut-être 300 livres sterling [7500 francs] (350 livres *net* [8750] est le chiffre qui vaguement reste dans ma mémoire), et avec cela, apparemment, finissait toute visible ressource. »

De Jane Carlyle à Thomas Carlyle,
Bureau de Poste, Dumfries.

Comley Bank, 16 avril 1827.

Cher « Bon Marché (1) » ! « Bon Marché » chéri ! J'ai rencontré le facteur à Stockleridge, hier matin, et quelque chose me dit de lui demander s'il y avait des lettres. Imagine mon état quand il m'a donné la tienne, vingt-quatre heures avant l'heure fixée ! J'en étais si contente, si effrayée ! si pressée de savoir *tout* son contenu que j'en pouvais à peine *rien* comprendre ! Chez le petit buraliste, où je dus chercher un coin tranquille, j'ai fini par lire les précieuses feuilles, le cœur me battant fort, et par savoir que mon Aimé m'aimait encore pas mal, et que le *Craig O'Putta* était toujours un rêve réalisable, comme aussi que si vous ne retourniez pas samedi à votre pauvre Petite, ce ne serait point faute de l'avoir voulu ! Ah ! ce ne sera pas non plus faute des prières les plus ardentes que votre soupirante *Bonne-Petite* adresse au ciel ! Car j'en ai la mort dans le cœur de cette absence que, en vérité, je ne puis endurer qu'en pensant qu'elle sera brève. Oh ! chéri, je *t'aime* du plus profond de mon être, bien plus que des mots ne peuvent dire ou même des baisers ; — bien que *ceux-ci* (quand ils ne sont pas *expérimentaux*) sont vraiment d'une certaine éloquence à leur façon, et m'aient, à moi du moins, souvent dit tant de choses de ce genre. Et ils me rediront la même histoire encore, dis, mille et mille fois ? « J'attends mais ne doute point ! »

Hélas ! Pauvre *Craig O'Putta !* Dans quel état il est avec ces vauriens de fainéants-là ! Je n'ai pas besoin de te recommander de faire tout le possible, et même *l'impossible*, pour les mettre dehors ! A supposer même que nous ne voulions pas de l'endroit pour nous-mêmes, ce serait malheureux de le laisser entre de telles mains ! Tu emploieras donc tous les

(1) Appellation humoristique, répondant, par antiphrase, à « cher ». « Goody », que nous rendons par « Bonne-Petite », répond, dans la bouche de Carlyle, à « Good », « Bon » dans la bouche de Jane W.

moyens convenables de le leur retirer; je peux donc dire tous moyens honnêtes; car quant à de la sympathie et du tact, qu eussent été de mise avec un locataire estimable, ils seraient ici hors de saison ! Je vais être bien impatiente d'une nouvelle lettre de toi. Comme je voudrais que l'affaire soit arrangée et de la façon que nous le souhaitons ! Ces ennuis et ces attentes ne valent rien pour des gens bilieux; et sûrement j'en suis, moi, réellement malade. Combien de fois, depuis ton départ, je me suis rappelé ton image des *cendres chaudes* et je n'ai jamais eu de maux de tête plus continus que depuis six mois. Mais la santé et la bonne humeur reviendront quand mon mari chéri reviendra avec de bonnes nouvelles; ou plutôt quand il reviendra, que ses nouvelles soient bonnes ou mauvaises. Oh ! il me semble que je ne me lasserai jamais de te regarder, de te tenir dans mes bras, ni de te couvrir de baisers, après ce « voyage à Flaetz » (1). C'est vrai; je ne plaisante pas; être séparée de toi, une semaine seulement, est *terrible*, comme un avant-goût de ce que ce *pourrait être* Mais je ne veux pas y penser, — si possible. Et après tout pourquoi imaginerais-je la *vie sans toi* ? Est-ce que mon Etre n'est pas entrelacé avec le tien si serré, si serré qu'*il ne peut pas* avoir une existence séparée ? Oui, bien sûr, nous vivrons ensemble et nous mourrons ensemble, et serons ensemble toute l'Eternité: Quel mystère effrayant et pourtant délicieux n'est-ce pas ? Mais tu vas appeler ceci « de la sentimentalité française », n'est-ce pas? et même « le style du persiflage » vaut mieux que ça.

Je ne suis pas restée absolument inactive depuis que nous nous sommes quittés, bien que j'aie fait mine d'aller au lit. J'ai achevé ma Review; et aussi *Comment les caractères de femmes sont représentés dans les Poètes Grecs*; puis la *comparaison entre César et Alexandre*, avec tout ce que j'ai pu comprendre de *L'Ami*. En outre de quoi et par delà quoi j'ai abattu une masse de couture et de façon, dont le résultat s'achèvera, j'espère, vers le jour de ton retour, et te remplira de *stupeur et d'émerveillement*.

Gilbert Burns est mort. M. Brodie nous l'a annoncé la semaine dernière; avec lui, Mrs Bismie et les Bruce, c'est

(1) Allusion à l'histoire du « voyage de Schmelzle à Flaetz » de Jean-Paul Richter, dont Carlyle donne une traduction dans son *Roman Allemand*.

toutes mes visites, et je n'en ai fait aucune. Hier soir j'avais promis à Mrs Bruce ; mais je me suis enveloppé la gorge d'un morceau de flanelle, et j'ai envoyé ma mère porter mes excuses, prétextant un *rhume*. Mes plus chaudes tendresses à tous, de la plus menue au Seigneur la lune (1). Dieu te garde, mon cher bon mari. Ecris-moi et aime-moi — Ta

JANE WELSH CARLYLE.

LETTRES VI A XII

La visite de Carlyle à Craigenputtock a eu les conséquences suivantes : le bail du locataire insolvable est rompu en mai ; le frère de Thomas, Alexandre, cultivateur, prend en mains l'exploitation du terrain, et on met en train de sérieuses réparations. Carlyle rentre à Edimbourg de plus en plus convaincu, ainsi que Jane, que cette propriété de Craigenputtock peut leur être un jour de grand secours. *Wotton Reinfred* est repris sur chantier : mais, chapitre VII, définitivement abandonné. Jeffrey a demandé à Carlyle un article, pour l'*Edinburg Review*. Successivement et en quelques mois Carlyle entre au *Foreign* et au *Foreign Quarterly Review*.

Il semble que la fortune se décide à sourire au jeune ménage. Est-ce le moment opportun pour quitter la capitale écossaise et s'en aller vivre dans le désert ? Mais les vaisseaux sont brûlés : Comley Bank a été loué pour le terme suivant. Du reste la « maison de Craig », presque entièrement remise à neuf, est « transfigurée », et l'air vif des montagnes, le recueillement salubre du séjour, tout attire ces singuliers amants, épris de leur mission de travail.

En mai 1828, ils s'installèrent à la campagne, non cependant sans quelque appréhension.

« En somme, résume Carlyle dans ce même manuscrit inédit de 1869 — un succès, et non un échec, telle fut notre entreprise ; grâce à tous ceux qui nous étaient chers, et d'abord, et surtout, grâce à ma Chérie, qui, je le reconnais, plus que jamais maintenant, de ses nobles qualités, de sa vaillance, de sa foi, de son courage, de sa patience, de son aide perpétuelle, fut l'élément sauveur, *sine-qua-non*, de l'aventure. Elle fut très heureuse aussi, cher Cœur ! Peut-être ces jours là furent-ils les plus heureux qu'elle eût vécus depuis la mort de son père. »

Trois ans passent : *Teufelsdrœck* [Sartor Resartus] est achevé et Carlyle, le manuscrit en poche, part pour Londres chercher imprimeur. Les lettres qui suivent sont écrites à cette époque.

(1) Sobriquet familier, de John Carlyle, à cause de son ample visage. La plus menue, c'est Jenny Carlyle (plus tard Mrs Banning), la plus aimée des sœurs de Carlyle.

Deux mois seul à Londres, deux mois seule à Craigenputtock, c'en est assez pour les deux époux séparés. Jane rejoint Thomas en octobre 1831 et demeure à Londres avec lui tout l'hiver. Ils rentrent à Craig seulement au printemps de 1832. La lettre XVI, écrite quelques mois après leur retour à la campagne, achève, en quelques traits, le tableau vrai, vivant, pittoresque de la vie à Craig, telle que l'a vécue Jane W. Carlyle elle-même, et au temps même qu'elle la vivait. Ces lettres contiennent donc une vérité d'un prix bien supérieur à celle enchassée dans la mélancolie des Souvenirs écrits en 1869.

Jane W. Carlyle à Thomas Carlyle, 6, Woburn Buildings-Tavistock Square, Londres.

Craiggenputtock, samedi [6 août 1831].

Très Bon et très Chéri. Ainsi tu es vraiment parti! Et moi — *Ich bin allein!* Je sens cela à tout instant. Mais je ne suis pas aussi malheureuse qu'on pourrait le supposer, — du moins pas aussi malheureuse *ici* que je le serais n'importe où ailleurs où tu ne serais pas. Ce serait infiniment pire si j'étais obligée de faire la gentille parmi des gens que je souhaiterais tout le temps de voir anéantis, comme je ne pourrais m'empêcher de le souhaiter (malgré mon attachement sincère, quoique faible peut-être, pour mon espèce), à toutes créatures humaines — sans presque aucune exception — qui m'*encombreraient* en ma présente humeur. Le ciel en soit béni, les choses étant comme elles sont, la place ne me manque pas ni l'espace pour rayonner mes ténèbres, ni pour méditer sur « le moulin de la mort », ou sur les monstrueux boudins de douze mètres de long que nous avons à l'intérieur, ou sur tout autre objet terrestre ou non qui me semble bon, — et sans la moindre interruption.

Je suis venue me coucher quand je n'ai plus entendu le roulement des roues de ta voiture, et je me suis endormie en pleurant, d'un sommeil agité. Le premier objet qu'ont rencontré mes yeux en m'éveillant a été ton bonnet de nuit posé sur mon oreiller; sur quoi j'ai recommencé à pleurer et me suis mise vrai, je le crois, à le baiser, quoique, tu le sais, je déteste les bonnets de nuit rouges. De nouvelles épreuves m'attendaient quand je me suis levée, et que j'ai trouvé différents habits à toi dans tous les coins de la chambre. Mais le pire de tout, c'est quand je me suis assise pour déjeuner, et quand j'ai remarqué l'*unique* tasse et l'*unique* toute espèce de choses, et

que j'ai réfléchi au temps que ça allait durer. Le cœur a failli me manquer tout à fait ; quant à la tête *elle* m'a manqué, et toute cette journée-là et une partie de l'autre, j'ai dû rester au lit. On aurait dit que le Destin s'était résolu à m'épargner la peine de chercher un emploi de mon temps pendant ton absence. Aujourd'hui je suis dans mon moyen état normal et j'ai « fait un tremblement de terre » comme tu dis dans ton langage « bref et énergique ». Maintenant donc ma maison est tout en ordre et le thé est prêt *depuis plusieurs heures* pour Jamie (1) qui est en retard (il est bientôt onze heures). Je pourrais aussi mentionner que Harry (2) a eu ses côtes goudronnées, et que la vieille Mary a trouvé un nid de douze œufs de dinde, que j'aurais pu casser, malgré qu'ils ne fussent pas dans la corbeille. Rien de plus d'importance n'a « transpiré ». Dors bien, mon Chéri et fais de beaux rêves !

Lundi [8 août].

Jamie n'a pas paru samedi ; j'ai veillé en l'attendant jusqu'à minuit. Ç'a été ma pire journée depuis ton départ...

L'arrivée de Jamie à neuf heures a été une vraie délivrance. Il a quitté tout le monde en bonne santé à Scotsbrig. Il m'a apporté une affectueuse petite lettre de Mary, s'excusant d'avoir été si timide à notre dernière entrevue, et accompagnée d'un « ruban pour la coiffure que je porte » ; les deux choses m'ont rendu bien malheureuse.

Nous sommes restés regarder le « Randzeichnungen (3), jusqu'à minuit, James et moi, car je suis aussi insomniaque que si j'avais un *Teufelsdrœck in petto*. Quand je m'allonge, je me dis : « Quand me lèverai-je, et la nuit sera-t-elle passée ? » et je suis sur pieds de nouveau la première de la maison — pour faire quoi ? — Rêver.

Ce matin nous étions deux à déjeuner, et *j'ai sonné deux fois ;* puis j'ai fait un saut et je me suis écriée : « Oh ! pitié ! Qu'est-ce que je fais ! » En sorte que la figure de Jamie en est devenue blanche de peur. Les gens se rassemblent pour la *vente* ; il y en a qui ont débarqué dans l'enclos devant la maison, et qui se sont jetés par-dessus le mur comme si nous

(1) Le plus jeune frère de Carlyle.
(2) Le cheval de Mrs Welsh-Carlyle.
(3) Volume de *dessins marginaux*, de Neureuther, illustrant les paraboles de Gœthe, envoyés à Carlyle par Gœthe au mois de juin de cette année.

avions tiré le canon des fenêtres. Un homme à grosse bedaine s'est tenu sur le faîte du mur, tant que j'ai cru qu'il allait rester là en guise d'avertissement pour les autres voyageurs, en ce coin reculé du domaine du roi Guillaume. Le plus féroce petit moucheron qui vit jamais le jour s'est abattu sur le centre même de ce petit *mal* que j'ai sur la figure, et m'a infligé la plus ardente morsure. Et ma tête ne va pas ! Pauvre vieille que je suis... Je sens déjà le fouet des flammes de l'Enfer...

La vente est finie, et s'est conclue merveilleusement, vu la poignée de gens. Le blé a rapporté bien plus que n'avait compté Alick, et le foin plutôt moins, les pommes de terre n'ont pas trouvé d'acheteurs, sauf un petit tas qui a été vendu à un homme ivre, — l'ivrogne le plus amusant du monde, paraît-il, car il a plaqué une *seconde* selle sur le cheval de Samuel Macadam, et il tenait à trotter au diable dessus, comme si c'était le sien. 145 livres sterling, voilà le montant du blé et du foin, indépendamment de ce qu'Alick a gardé pour son usage personnel. Et Macadam offre de prendre toutes les pommes de terre au prix de la Chandeleur... J'ai envoyé Betty (1) passer deux jours chez elle voir son Bébé; et c'est la vieille Mary qui fait office de servante.

L'unique besogne visible que j'ai faite depuis ton départ, ç'a été de lui créer un bonnet d'une vieille jupe, ce qui l'a rendue la plus heureuse des vieilles. Mais j'ai aussi lu un peu dans le *Chaos* (2) et dans le Livre de Job.

Quand Jamie m'a trouvée aujourd'hui assise dans un fouillis de livres, papiers, ouvrages de couture, etc., il a dit : « C'est pas que la besogne vous manque ici, je crois, mais vous n'avez jamais l'air d'y être, quoi ! » C'est vrai. J'ai mal, mal à la tête, et je rêve, rêve. Et maintenant au lit ! où je ne vais pas dormir. Bonsoir, et Dieu te garde !

Mardi [9 août].

Et moi aussi je jouis d'une « exquise passivité » (3). Considère : Je ne travaille ni ne file, et pourtant le jour toujours passe, sinon sans soupir, du moins sans lassitude. Oh ! le sortilège de l'imagination ? Pour quoi échangerait-on la faculté d'imaginer ? — J'aurai une lettre samedi : ceci t'arrivera

(1) Une des domestiques de la maison.
(2) *Journal hebdomadaire*, imprimé à Weimar, et publié par Ottilie von Gœthe.
(3) Tel Teufelsdrœck : Sartus, *passim*.

avant, j'espère. J'ai mis ton portrait sur la cheminée. Amitiés à John. Comme je voudrais une lettre! à toi, de cœur, mon cher bon mari, — à jamais tienne.

JANE W. CARLYLE.

LETTRE VII

Jane W. Carlyle à Thomas Carlyle, 6 Woburn Buildings, Tavistock Square, Londres.

Craigenputtock, jeudi soir [11 août 1831].

Bien-chéri, c'est hier seulement que je t'ai envoyé une lettre, mais cela me fera du bien de t'écrire un mot avant de me coucher. Hier la colonie s'est réduite à Jamie, la vieille Mary, et moi ; mais il y avait un fusil parmi nous, sans compter des fouets de cabriolet; et puis je suis délivrée tout à fait maintenant des tremblements bêtes que j'avais des voleurs. Alick a dû passer la nuit à Dumfries pour assister demain à la séance du Shériff. J'ai été désolée du départ de Jamie, c'est le meilleur de mes beaux-frères; en d'autres termes, c'est lui qui m'aime le mieux. J'ai verrouillé la porte après eux, sorti des masses de couture, — et me suis endormie. Quand je me suis éveillée, il était 4 h. après-midi. Je dormais au taux de deux heures par nuit, depuis ton départ, et je n'en pouvais plus. Le reste de la journée j'ai fait du travail cendrillonesque; du beurre, etc., etc... Aujourd'hui j'ai trié des vêtements de prix (*sic*) et fait diverses préparations pour demain; maman et Isabelle Macturk viennent déjeuner et m'emmèneront. Que ne me laissent-elles *tranquille!* Si seulement elles voulaient me donner *la paix*. Alick est revenu de Dumfries, où l'affaire du tribunal du Shériff s'est terminée d'une façon assez bizarre... Il n'y avait pas de lettre, sauf un billet ampoulé de Mrs Richardson me disant qu'elle ne pouvait venir, ayant promis de se rendre ailleurs pour un séjour de plusieurs semaines, — *tant mieux!* Et maintenant Dieu te bénisse, chéri, et rêve à moi!

Templand, samedi matin [13 août.]

Oh! quelle journée hier! quelle secousse dans ma calme existence! quel tintamarre insensé et insipide! On aurait dit que la terre entière était devenue folle, à *cinq heures* et demi, éveillée (comme c'est mon habitude) — une matinée brumeuse et sombre. J'ai entendu le bruit le plus inexplicable — gron-

dement de roues, non de voiture légère, évidemment, et il semblait trop lent pour être celui d'une chaise de poste ou d'un cabriolet ; je ne pouvais rien trouver à lui comparer qu'un bruit de char funéraire. J'ai sonné, demandé quoi diable ce pouvait être à cette heure du matin ! « C'est Mr Fyffe, Ma'me — le Brasseur de Dumfries ; il va à la pêche dans l'étang d'Orr et voudrait laisser ici son cheval et sa voiture, car il est certain que vous ne refuserez pas, à cause de son frère. » — « Est-ce qu'il voudrait aussi déjeuner au même prix ? Dites-lui qu'il peut rester, ou revenir. Et Betty est partie le lui demander, désolée que j'aie été dérangée. « Mais je n'y ai rien pu, Ma'me ; je l'ai pris pour — non pas pour un vagabond errant, — mais enfin quelqu'un de suspect, et j'ai envoyé la vieille Mary dire au garçon d'aller au pas jusqu'à l'autre bout de la maison pour ne pas éveiller Mrs Carlyle. » Elle est revenue avec la réponse qu'il était très pressé, mais qu'il reviendrait à une heure chercher le cheval et la voiture. « Et c'est un temps de moucherons, Ma'me ! comme jamais on a vu.. Elle (la vache) est devenue folle absolument avec eux ; et Mr Fyffe dit qu'il ne vivrait pas un mois ici ; qu'il pense être dévoré. » — « Personne ne lui demande de vivre une heure ici, et s'il est dévoré tant mieux ! » Et je me suis levée là-dessus, comme en émoi, ai mis au four des « scones », etc., etc., et j'allais faire toilette, quand mon rêve a changé d'allure : on me mettait au lit en syncope. Il était alors entre huit et neuf heures. Je revenais juste à moi, quand le marteau de la porte a frappé si fort que je me suis mise à pousser des cris. « C'est encore Mr Fyffe, Ma'me ; l'eau est boueuse. » — « Ah ! que ne s'est-il noyé ! Dites-lui d'attendre, et que je ne suis pas levée. » Et je me suis levée de nouveau et me suis habillée sans me presser. Quand je suis entrée dans le salon, j'ai eu un vrai coup. Quel type ! Taillé sur le patron d'une de ses barriques de bière, et pas tout à fait de sang-froid, à ce qui m'a semblé ; mais il avait dejeuné dans une ferme, et il allait me débarrasser bientôt de lui. Il s'en alla atteler son cabriolet, et moi j'allai à la rencontre voir Alick dans le jardin ; Mary Mills ne lui avait pas laissé de repos, le matin, avait fait du bruit à sa porte, et l'avait imploré par tous les saints de venir donner un petit coup de rateau aux plates-bandes avant que Mrs Welsh ait vu la besogne. « Et puis on a entendu venir la chaise de poste, et la

voiture allait partir. » Le ciel me garde maintenant, ai-je soupiré. Me voici une femme perdue ; c'en est fait de ma réputation. On va rencontrer cet homme dans l'avenue, et le prendre pour un amoureux que je viens d'expédier ! » — « Vous tracassez pas, Ma'me, dit Mary, je peux jurer que je l'ai vu de mes propres yeux venir ici après 5 heures. »

Voilà maintenant Isabella qui se glisse dehors avec un sourire et une mine avenante ; puis d'un pas ferme arrive maman, l'air *très animé ;* enfin paraît, à ma grande surprise, la longue silhouette de Robert Barker. On s'embrasse (les femmes, bien sûr), et on éclate de rire, et on semble infiniment content, et à la fin on s'asseoit pour déjeuner. Tout, naturellement, était « délicieux », « splendide ». Mais est-ce que je n'aimerais pas passer par Dumfries ? Ce serait si gentil ! Il *fallait* y aller, et il n'y avait pas de temps à perdre. Nous voilà donc collés (tous les quatre) à l'intérieur de la chaise — pas un souffle d'air — et en route pour Templand *vià* Dumfries. Inutile de dire que j'avais mal au cœur : rien à faire là-dedans, donc, un coup, fallait être heureuse. Quand on est arrivé au Commercial [l'Hôtel], cependant, le plaisir commençait à s'affadir pour tout le monde, comme pour moi. Robert Barker ne pouvait pas étendre les jambes, et ses attentions exclusives à mon adresse jetaient évidemment une ombre sur les esprits féminins. On a eu le dîner le plus dégoûtant; flâné un peu dans les rues ; fait visite à mes tantes ; rencontré le capitaine Thorburn et Jenny Grieve, qui se sont enquis de toi et de savoir si tous mes enfants allaient bien. A quoi j'ai répondu par politesse, mais à la joie non médiocre de tous les autres : « Tous parfaitement bien, merci. » Et puis on s'est bourré de nouveau dans notre four, et, avec une fatigue inouïe, mais sans perte de temps, on a débarqué ici vers onze heures du soir. J'ai dépensé dans la journée de quoi payer, je crois, la moitié d'une place pour Londres. Sur cette réflexion, et la pensée consolante que je m'étais arrangé avec Alick pour qu'il vienne me prendre mercredi et m'emmener à la maison, si je ne le pouvais faire moi-même avant ça, je me suis endormie, et j'ai rêvé qu'un jeune homme (je pense que ce devait être Gustave) me proposait de m'épouser. Je lui demandai : « Acceptez-vous toutes les idées que Carlyle a émises dans *Teufelsdrœck?* — Il répondit : « Oui », et je lui ai accordé ma main, en disant : « Jusqu'ici ça va ! »

Depuis 5 h. ce matin je lis *Meister*, le seul livre avec *Teufelsdrœck* et la Bible que je veux garder avec moi. A 5 h. 1/2, le facteur va venir, et j'aurai ta lettre, car je l'ai fait suivre ici. Comme je voudrais l'avoir !

Dimanche [14 août].

Je l'ai ! Ta bonne longue lettre; jamais la vue de ton écriture ne m'a été plus agréable; jamais lettre n'a rendu quelqu'un plus heureux. La petite Jenny devait la porter avec elle de Thornhill. Je la guettais, la guettais, et puis j'ai fini par l'apercevoir; et j'ai couru hors d'haleine à sa rencontre. « As-tu une lettre pour moi ? » — « Non, Ma'me, le courrier n'était pas passé. » J'aurais cassé les reins de la pauvre, là, sur place. Mais je suis rentré, j'ai mis mon chapeau. « Jeannie Welsh, n'allez pas descendre une route comme celle-là en pleine chaleur ! vous allez voir ce que ça vous coûtera ! — Ça me coûtera que j'aurai ma lettre ! — Mais attendez jusqu'après dîner, et j'enverrai voir de nouveau, ou bien vous pourrez alors y aller dans la fraîcheur de la soirée. — Je ne peux pas attendre une minute ! » Et me voilà partie, Isabella et Robert Barker tenant à m'accompagner; j'aurais bien pu leur en épargner la peine. Alors tous les œufs étaient cassés ! et tout a dû être sali ; et personne autre qu'une blanchisseuse ne pouvait réparer le dommage. Oh ! je ne veux pas penser à *ça ;* mais seulement que tu vas bien et m'aimes, et souhaiter que tu me reviennes.

Mrs Montagu m'écrit pour me supplier d'aller vers *elle*, et de te faire une surprise agréable en guise de vengeance chrétienne de la déception que tu lui as causée. Elle m'offre *les fonds*, et insiste pour que j'accepte avec beaucoup de *rhétorique*. Elle me connaît peu si elle rêve que je vais caresser une pareille idée une seule minute. Je ne me paierais jamais *du plaisir* avec l'argent d'un autre, Dieu le veuille ! ni même avec le mien tant qu'il ne sera pourvu au nécessaire. Je devais écrire à Scotsbrig mercredi, n'importe comment : Jamie me l'a demandé avec un sérieux tout à fait extraordinaire, et aussi de lui envoyer mon portrait. N'aie pas peur. Je calmerai leurs inquiétudes sur ton compte. Je voudrais bien qu'Alick ne manque pas de m'envoyer le journal de Dumfries aujourd'hui; mais s'il ne vient pas, tu comprendras que c'est mon absence qui en est cause. Je croyais qu'Alick perdait la tête

le dernier soir de la visite de Jamie. J'étais à leur jouer, et il a éclaté dans des transports de reconnaissance si lyriques que nous en avons tous été stupéfaits. « C'était divin »,disait-il. « Il en était ravi de cette terre en un monde nouveau de *célestes délices;* ces sons lui étaient comme autant de *petits esprits qui lui parlaient du haut des cieux* ! » et bien d'autres choses du même genre : tant que Jamie finit par lui demander d'un air à tuer quelqu'un : « Qu'est-ce qui te pique, mon vieux ? »

Mais je n'ai plus de papier. J'espère avoir une autre lettre mercredi. Oh ! écris, écris souvent. Dieu te bénisse, mon chéri, et fasse fructifier tout ce qui est pour ton bien. Tu vas lire avec plaisir toutes ces bêtises, et pourtant c'est à peine si tu me laisserais les *dire*. Mon bon souvenir à John.

TA JANE.

LETTRE VIII

Jane Welsh Carlyle à Thomas Carlyle, 6, Woburn Buildings, Tavistock Square, Londres.

Craig O'Putta [18 août 1831].

« Mon pied foule ma bruyère natale, et mon nom est Mr Gregor ! » Et voilà que je respire encore, Aimé chéri, et pense, et sens, et écris ! Ah ! c'est un privilège inestimable d'avoir une maison à soi ; d'avoir le droit de prendre *rang dans la société ;* quand même ce serait au-dessous de la plus bête espèce de cabriolet. Robert Barker me dit un jour, non sans ingénuité, comme je sautais par-dessus toutes ses remarques et m'épargnais la fatigue de répondre : « Qu'est-ce que vous avez ? A Craigenputtock c'est la personne la plus brillante, la plus exquise du monde ; et ici, toujours morose et l'air malheureux ! — C'est dommage qu'il en soit ainsi, dit ma mère, avec véhémence et en secouant la tête. — C'est heureux au contraire, ai-je répliqué tranquillement. C'est sûrement heureux que je produise l'impression la plus agréable, aux lieux où je suis le plus fréquemment, et où c'est mon devoir d'être. »

Mais je ne suis pas tout à fait seule maintenant. Isabella Mac Turck m'a accompagnée ici, et j'ai d'elle une idée meilleure que je n'avais continué d'avoir. Elle a une physionomie enjouée et bonne qu'on aime à regarder ; et puis elle sait tra-

vailler et rester silencieuse. Nous ferons bon ménage ensemble un peu de temps. Je t'ai dit que j'avais rendez-vous avec Alick pour qu'il vienne me prendre mercredi. Nous l'avons attendu pour dîner jusqu'à 4 h. 1/2, heure à laquelle il est enfin venu.

Mille fois merci pour ta bonne lettre. Tes lettres sont toujours bienvenues de moi; mais surtout quand elles me font des compliments. J'ai relu celle-ci encore ce matin à l'aube, et je l'ai trouvée « très bien ». Pauvre Julia Strachey, pauvre ami Montagu, — pauvre tout le monde! Je les plains tous. Je me plaindrais le plus moi-même, si ce n'était que j'ai pour mari le meilleur des hommes. Jeffrey m'écrit que tu as « l'air très chic et gommeux; que tu as fait couper tes cheveux, que tu portes un complet neuf, et que tu te relèves le teint avec plusieurs cosmétiques. » En outre que « *il fera ce qu'il pourra pour le livre*, mais craint pour les extravagances qu'il contient et pour ce qu'on appellera de l'affectation. » Que son petit cœur ne se peine pas trop. *C'en est fait* de *Drœck*, déjà; et aucun éditeur ni aucune société d'éditeurs, ni aucun public sagace ne peut le *défaire*; le dialecte lui-même ne peut pas le défaire. Si on ne veut pas le publier, rapporte-le, et moi je prendrai soin de lui, le lirai et l'admirerai, jusqu'à ce que nous ayons les moyens de le publier à nos frais.

Il y avait une lettre des Parishes, hier, que je mettrai avec celle-ci; pas d'autres. Les côtes de Harry sont pires depuis le goudronnage; on l'a lavé et on lui a mis de l'huile. Je vais doubler mon chapeau.

Onze heures du soir.

Qu'est-ce que tu penses que nous avons fait, Bella et moi, depuis une heure et demie? En vérité, dansé des quadrilles, avec tout le sérieux du monde, au son de nos propres clameurs. Aujourd'hui j'ai suivi les prescriptions de Jeffrey à la lettre : j'ai dansé et bu du vin rouge, et pourtant mon cœur n'est pas léger. Eh! qui, ayant lu *Drœck*, peut jamais plus avoir le cœur léger? Bonsoir, chéri. C'est une consolation de penser que tu ne voies pas d'autres femmes.

Vendredi [19 août].

Nous avons du feu aujourd'hui, et nous sommes bien calmes, je tricote et Isabella brode. Elle peut rester des heu-

res sans parler, et puis rire aux larmes, si ça me va. Nous avons eu une petite aventure après dîner, au coin de Stumpy : nous avons rencontré deux pointers et bientôt après un bel homme d'un certain âge, à tournure militaire, qui s'est enquis très poliment de savoir si Mr Carlyle était là. Sur la réponse négative, il a dit qu'il lui avait demandé l'autorisation de passer à cheval sur la propriété, non pour chasser, mais pour raccourcir son chemin. Je lui ai dit qu'il était le bienvenu, et il a continué sa route avec force saluts; puis quand il a été à une certaine distance, il a crié qu'il espérait que Mrs Welsh allait bien. Qui diable ce peut-il être?

J'ai su que ta mère et ta sœur étant à Lockerby à la foire, mardi, allaient bien. J'ai écrit mercredi dernier; ma mère aussi a envoyé un petit billet aimable à Mary [Carlyle], avec une guinée, « pour s'acheter une robe à son goût qu'elle désirait lui donner », — petite attention qui m'a fait plus de plaisir que bien des bontés de ce personnage à moi dispensées. Mes tantes ne viennent pas à cette occasion. La pauvre Elizabeth, j'en ai peur, est dans une mauvaise voie : elle tousse, avec une douleur au côté, et elle a tous les symptômes de cette maladie fatale qui a déjà emporté beaucoup de membres de notre famille. Elle me disait, de sa parole rapide ordinaire et avec un sourire presque effrayé : « Je tousse maintenant aussi; et ce qui va venir, je n'en sais rien; mais nous verrons! » J'ai été comme terrifiée en regardant son pâle visage et ses yeux transparents; moins pour elle, je l'avoue, que pour moi-même; et quelque chose en moi semblait dire : c'est la même que tu auras toi aussi un jour. Tu sais que je suis un peu poltronne; mais si j'ai trop peur de mourir, c'est la faute à qui? à qui, sinon à toi, qui m'as rendu la vie chère!

Samedi [20 août].

Notre curiosité a été satisfaite au sujet de l'étranger : ce matin un domestique est venu porter un coq-de-bruyère avec les compliments « du monsieur qui était ici hier ». Nous avons pris soin de ne pas laisser échapper l'occasion, et nous avons demandé le nom du monsieur. C'était Major Irving — de Gribton autrefois, — vieil ami de mon père! Comme c'était bête de ne pas me le dire tout de suite! Et il avait l'air aussi si peu disposé à s'en aller sans en dire plus long; mais je ne pouvais pas l'engager à demeurer plus longtemps,

ne sachant pas qui il était, bien que son aspect, qui prévenait en sa faveur, me le faisait le traiter assez courtoisement.

Ma tête m'a moins gênée depuis quelques jours et de danser m'a fait dormir un peu plus. Betty m'a dit que tout Terregles parlait du « Discours » du patron ; son ami politique, Mr Anderson, l'avait lu dans un journal d'Edimbourg (1) ; et tout le monde sait maintenant comme il est intelligent, ma « mie ! » — ce qui est toujours une consolation. Ladite Betty a eu quelques rendez-vous amoureux avec « Le Rowantree », comme elle l'appelle, lesquels, malgré ses souvenirs d'Easton, semblent avoir produit de l'effet sur elle. Mais le Rowantree a confié à Alick privément que c'était surtout à cause du lait écrémé que j'ai donné aux Maxwells !

Je viens de descendre au bas de Craigenputtock prier les Corsons de demander les lettres demain. William a l'air un peu « dérangé ». Il nous a dit, en effet, qu'il « avait été si mal à l'aise depuis quelque temps, qu'il était devenu, d'une manière, *absolument détaché* ». Tu lui manques beaucoup, « car bien qu'il ne te voyait pas souvent de près, tu étais si souvent visible pour lui, des champs, quand tu passais sur la route comme une comète ! » — Dieu te bénisse, chéri ! Il y a eu quinze jours jeudi que tu es parti. Seras-tu de retour dans une autre quinzaine !

TA JANE.

Isabella se rappelle à ton souvenir. Je n'ai pas encore écrit à la Noble Dame, mais vais le faire.

LETTRE IX

Jane Welsh Carlyle à Thomas Carlyle, 6 Woburn Buildings, Tavistock Square, Londres.

Craigenputtock, lundi [29 août 1831].

Pas de lettre hier ! Mais cette fois-ci je suis certaine qu'il y en a une pour moi, et je fais mon possible pour être patiente. Pourtant jamais avant, je n'ai si bien senti le malheur d'être à 16 milles d'un bureau de poste. Voilà que je dois écrire pour la troisième fois dans la nuit, pour ainsi dire, et toi tu demeures sans réponse, sauf au hasard, comme si tu parlais à un sourd. C'est bien dur ; mais qu'y faire ? arracher au misé-

(1) Allocution de Carlyle à Allan Cunningham, à un dîner à Dumfries, imprimée dans le *Courrier de Dumfries*.

rable facteur ses douze sous de temps en temps, et notre pouvoir ne va pas plus loin, soit comme remède, soit comme vengeance.

Je ne sais pas à quoi Betty pensait hier, mais elle a fait mon lit avec tous les quatre oreillers, comme pour deux personnes. J'ai été si bête en voyant ça, que je n'ai pas eu le cœur de rejeter les deux dont je n'avais pas besoin, et conséquemment je n'ai que peu ou pas dormi. Je ne veux pas te dire comme je m'ennuie de toi, pour ne pas te rendre impatient de ces inévitables retards, mais vrai, c'est bien solitaire ici pour *un seul!*

Le temps aussi est devenu assez triste, — sombre, brumassant et frais. Cependant je fais de bons feux (Alick a apporté deux charretées de charbon de terre avant de s'en aller) et je ne peux pas me plaindre de ce temps qui va mieux à ma santé que la chaleur intense.

Robert n'est pas venu hier, — à cause de la pluie, je suppose, — et Isabelle n'est pas rentrée, mais elle ne voudra pas se laisser persuader de rester après le premier jour sec.

Je me demande quelle réponse tu feras à ma dernière? « Viens » ? Quel tremblement de terre extraordinaire ce mot-là soulèverait! « Reste »? Je crois que je pousserai un soupir si tu me dis de rester, pas tant pour moi-même que pour toi. Non. « Ici n'est pas ta place » pour bien longtemps, et ici tu ne serais pas resté si longtemps si ce n'avait été pour *moi*. Tu ne veux pas que ta femme soit une femme à cabriolet, et pourtant tu voudrais lui laisser son cabriolet! Tu ne crois pas que je puisse me frayer la route à travers les gens *à pied* O incroyant! as-tu oublié les *socques* que j'ai audacieusement revendiqués pour « mon carrosse », au début même de notre vie commune? Ou bien crains-tu que je ne les chausse pas toujours avec autant de plaisir? Les dettes, voilà ma seule frousse. Pourvu que je ne fasse pas de dettes, je me moque comme de trois prises de tabac d'être riche ou pauvre. A propos, c'était pas la peine de faire tant d'affaires pour ce que je fume; je ne suis pas si esclave de cette habitude qu'on pourrait le supposer. Maintenant que je ne vois plus fumer, il ne me vient plus jamais à l'esprit d'en avoir envie.

Mardi 30 août.

Autre journée de pluie, et rien à faire qu'à digérer. Les

petits ouvrages qu'on a en train sont finis, et rien de neuf ne s'est imposé. De plus les aiguilles diminuent de nombre jusqu'à l'abstrait, et il s'ensuit que les sphères des possibilités de ce domaine-là se réduisent beaucoup. Nous avons passé en revue tous tes vers manuscrits, et aussi mon armoire : où Musœus estime que l'âme contemplative féminine trouve son plus délectable aliment. En ce moment la pauvre Isabelle, pour défendre ses énergies vitales contre l'inanition, est en train de fausser mon piano en tapant dessus, tandis que « le bonheur d'être en société » me hante comme un cauchemar.

Providentiel! juste en cette extrémité du destin ci-dessus relatée survient ce qu'en de telles circonstances je ne puis pas ne pas considérer comme un véritable *Himmelsendung*, un homme avec un poney, à la recherche de ma compagne. Elle a fait sa malle, a dîné et est partie. Et maintenant me voilà si bien! (ingrate que je suis), car je ne me sens plus obligée de me rendre aimable — ce que je tiens pour le sentiment le plus tuant qu'un mortel puisse endurer. Quant au reste, l'*ennui* est loin de moi : j'ai de quoi écrire assez, et plus qu'assez, jusqu'à six heures, heure à laquelle Betty doit aller chez M'Knight. Il faut que j'écrive une lettre à ta mère, une autre à Alick ; et une autre à la mienne, qui s'est mise dans une état effroyable parce que je ne veux pas aller la rejoindre.

Dans une huitaine de jours on pourra seller Harry sans crainte de lui faire mal, et alors j'irai la voir une journée. Mais je ne puis pas dire ce que je vais faire, tant que je n'aurai pas une réponse décisive de toi. On m'avait raconté que le pauvre Dow (1) était *devenu fou* ; mais ensuite qu'il était seulement *inspiré*. Bon Dieu! comment Edward Irving peut-il gober de tels loufoques? L'unique miracle dont j'ai été témoin a été opéré sur notre canard boiteux, qui après être resté sans bouger un mois durant, a pris son grabat et s'est mis en marche. Je crois que ce serait faire trop d'honneur à George Rennie (2) que d'aller lui faire visite, mais j'aimerais que tu le voies. Est-ce que Allan Cunningham ne pourrait pas voir faire vous rencontrer? Oh! que n'est-ce demain! pour voir mes lettres précieuses, avec leur écriture menue, étalées sur la table devant moi! Tu vas prendre ceci pour un chiffré

(1) Un pasteur de Irongray, paroisse des environs.
(2) Ancien amoureux de Miss Welsh.

et c'est vrai ce n'est pas long ; mais ce départ m'a pris deux heures de temps que j'avais calculé devoir te réserver. — Je ris instinctivement de voir Jeffrey recommander ton manuscrit à Murray. Il ne le fera pas, mon bien chéri ; n'osera pas. Ne te fie qu'à toi-même; et là tu peux te fier *à fond*. — Le ciel te bénisse, mon Chéri !

TA JANE à jamais.

LETTRE X

Jane Welsh Carlyle à Thomas Carlyle,
6, Woburn Buildings, Tavistock Square, Londres.

Craigenputtock, jeudi [1er septembre 1831].

Cher Bienaimé, « le meilleur et le plus saint des beaumes » ! Reçois mes bénédictions pour tes précieuses lettres! En vérité elles sont ma vie dans cette mort ! Oh ! si tu m'avais vue hier soir, l'impatience presque insupportable de la Bonne-Petite, et puis ensuite ses transports, tu n'aurais pas su s'il fallait rire ou pleurer. Betty est revenue avec une longue histoire à propos du retard de M'Knight : « Pour l'amour de Dieu, donnez-moi les lettres! » — « Et il est parti de la ville à l'heure ordinaire, M'ame! » — « Pour l'amour de Dieu, voulez-vous me remettre les lettres! » Alors quand elle a vu que je ne voulais réellement pas l'écouter d'abord, elle a fini par me tendre *le petit sac* que j'avais envoyé, de crainte qu'il ne s'en perdît une en route; car les choses que j'imagine pour me torturer sont d'une variété absolument inouïe.

Et voilà que j'étais heureuse, heureuse ! trop heureuse même, car le sentiment en était si intense, qu'il me rendait malade. Mon feu brûlait clair, ma bougie était allumée, — le tout était fait d'avance, et je me suis assise à ma petite table (à une personne) et j'ai étalé les deux lettres devant moi, et essayé de les lire *toutes deux à la fois* et trouvant que ceci était impossible même à l'amour, j'ai fini par commencer par le commencement et j'ai continué à lire jusqu'au bout. Rendue là, je me suis sentie une envie folle de me précipiter dans l'infini de l'espace, et de dire aux rocs inertes et aux ruisseaux d'eau vive, que mon mari était bien portant et qu'il n'allait avec aucune autre femme (1)!

(1) Le 17 août, Thomas Carlyle écrivait à Jane W. : « Seche, amie, que jusqu'à cette date je n'ai encore pas été « épris d'autres femmes », mais que j'aime ma

Le ciel ait pitié de moi. Je suis une grande toquée.« Allons, vous allez vous empêcher de dormir, M'ame», dit Betty, quand elle m'a trouvée, en m'apportant le porridge, marchant de long en large d'un pas alerte dans la chambre. Et elle n'a jamais rien dit de plus vrai, car je n'ai pas fermé l'œil cette nuit-là. Vers une heure je me suis levée, j'ai mis ma robe de chambre, ai allumé ma bougie, — parcouru vaguement le *Courrier de Dumfries* pendant 2 heures, — et fumé une moitié de cigare; non pas, je te l'affirme, par amour du cigare, mais parce que j'avais du plaisir à t'imiter. Puis je suis retournée au lit, mais plus question de dormir. Le cœur me battait maintenant à grands coups; le vent faisait des bruits étranges; pour la première fois j'ai eu un peu peur de notre situation sans défense, et j'ai regretté de n'avoir pas appris, comme c'était mon intention, à tirer un coup de fusil! Voilà comment, tantôt vaguement inquiète et dressant l'oreille, tantôt pensant à ton affection et à ta bonté, à mon voyage probable à Londres, à ma réunion avec Celui qui est à moi, à la bonne fortune de John (1), aux infortunes de Badam, et à toutes les choses intéressantes que tu me racontes. Je suis parvenue à atteindre sept heures; j'ai alors eu mon thé au lit, et après une autre vaine tentative pour dormir, je me suis habillée, et me voilà, pas le moins du monde fatiguée, sans mal de tête ni autre mal, seulement très *détachée*. Mais demain viendra, et je serai plus calme... Aussi vaut-il mieux que j'écrive pendant que je le puis ; en outre, ça m'aidera à composer mes esprits.

J'aurais sûrement mieux aimé que John trouve une situation d'un genre plus définitif, quoique moins brillant. Mais soyons-en satisfaits ; et espérons pour le mieux. Ça vaut mieux que rien, bien sûr, et même c'est une belle et splendide perspective qui lui est ouverte où il n'aura qu'à veiller à ne pas se

Femme à moi plus que toutes ses Sœurs à la fois, et que je l'aime réellement bien plus que lorsque je lui écrivis de Londres jadis, au temps où je n'étais pas son mari, mais son amoureux. » — Le 22 du même mois, il écrivait encore : « Sache pourtant une fois de plus, que je ne me suis pas encore épris d'autres femmes. Bien mieux, j'en vois des quantités, aux formes volages et aériennes qui effleurent des pointes de leurs souliers de satin les pavés des rues, ou qui, amazones empanachées, domptent leurs palefrois dans le Parc non sans éclat ni embarras — que je ne voudrais pas changer pour la mienne, même rien que pour les regarder. Et quant à songer à les prendre dans mes bras comme si elles étaient miennes, *ach Gott!* il n'y en a pas une seule au monde! — Voilà une pensée *originale*, hein? Et pourtant, cette répétition mille fois répétée, ma Chérie, ne la préfère-t-elle pas à toute poésie ou prophétie? »

(1) Le Dr John Carlyle entrait au service de lady Clare, en qualité de médecin, avec 300 guinées d'honoraires.

tenir à la façon d'un chien dans un jeu de quilles; et il ira bien son chemin. Offre-lui mes sincères félicitations. J'enverrai le mot à Alik à la première occasion. J'ai reçu un mot de lui ce matin...

Maintenant, venons-en à la question qui me préoccupe le plus, naturellement : celle de te rejoindre. Dis seulement ceci : Que tu ne fais aucun sacrifice de désirs ou de convictions, pour *me procurer un plaisir*, et, sans un mouvement d'hésitation, je me décide à te venir, aussitôt que possible aussi, dès que j'aurai arrangé les affaires pour partir. « Londres est vide. » Oh! quel malheur! Il sera assez plein à n'importe quel jour pour quelqu'un qui est depuis si longtemps habitué au désert. Tout m'y sera agréable : j'aimerais aller en Cornouaille, à Entfield, rester avec toi. Inutile donc de différer pour cette raison-là ; et je n'en vois aucune autre même pourquoi différer serait judicieux. Si j'allais vivre *avec toi* à Londres, je n'ajouterais pas à tes dépenses (pour autant que je calcule) plus que si je gardais ici une installation *séparée.* Et il semble que tu doives demeurer à Londres encore assez longtemps. En tout cas, s'il est décidé que nous passions l'hiver à Londres, ce qui m'apparaît vraiment presque comme *une nécessité*, l'économie (s'il en est) du retour ici pour quelques semaines ne vaudrait pas la fatigue ni le dérangement, tandis que les dépenses de *mon* voyage à Londres sont les mêmes qu'elles soient faites maintenant, ou bien dans un ou deux mois.

Réfléchis en outre au temps qui s'écoule avant qu'on puisse avoir ici une réponse à une lettre; et aussi à la lenteur des affaires, mêmes les plus ordinaires, quand elles ne concernent pas nous seuls uniquement. Dis-moi donc dans ta *toute prochaine lettre* (au cas où je doive te rejoindre) tout ce que tu voudrais que je fasse.

D'abord quant à Betty : faut-il la renvoyer, ou bien la garder, qu'elle prenne soin de la maison jusqu'au terme? Je crois que cette dernière façon de faire vaudrait le mieux peut-être pour la maison, reviendrait au meilleur marché. Elle aurait des pommes de terre, du beurre, du lard sans dépenses; avec un peu de thé, du sucre, son approvisionnement suffirait. Je serais désolée de la perdre, mais garder *par affection* coûte trop cher pour des gens comme nous. Même remarque pour

Harry ; mais on peut peut-être trouver un moyen de le garder sans dépenses. Ici, ça saute aux yeux, pour des raisons ayant trait à son confort personnel, pauvre petite bête, on ne pourra pas le garder. C'est dans des logis d'animaux qu'on y garde des animaux, mais ça briserait le cœur d'un animal qui a absolument vécu la vie d'un monsieur. Peut-être ma mère le prendra-t-elle dans l'intervalle et enverra-t-elle son poney ici ? Voilà mon seul espoir pour lui jusqu'à présent. Cependant si tu souhaites qu'il soit vendu et débarrasse le chemin, dis-le.

La vache sera bien reçue partout, où qu'elle aille. Tu voudrais qu'on l'envoie à Scotsbrig, je pense ? et les dindons aussi, avec *tes* compliments ? Quant aux poulets, j'ai l'intention d'en manger autant que je pourrais. Ensuite il s'agit de ce que je dois emporter, ou envoyer : dois-je emporter autre chose que mes vêtements ? Y a-t-il besoin de draps, de nappes, etc. ? As-tu besoin de livres, d'habits ? Vaudrait-il la peine d'emporter si loin de la farine, du beurre, du lard ? Les victuailles pourraient toutes être emballées dans une barrique; les autres affaires (si nécessaires) dans notre grande malle, et elles seraient embarquées dans le vapeur avec moi. Mon oncle pourrait choisir le moyen le plus sûr et le meilleur marché pour les faire transporter ensuite. Mais il faut que tu m'expliques, ou du moins me suggères, le genre de choses dont tu as besoin.

Je puis dresser un inventaire de tous les articles de la maison, et des endroits où ils se trouvent, et le laisser avec les clefs à la charge de ma mère, de façon que, à l'avenir, si on avait besoin de quelque chose, on puisse s'y reconnaître et faire expédier l'objet.

Et maintenant j'ai tant écrit que j'en suis presque hors d'haleine. Je vais me reposer un peu, et recommencer, si possible, avec une meilleure plume.

Samedi *prochain* le diable et son ange, le commissionnaire Moniaive, ne prévaudront pas contre moi. Je viens d'examiner les flancs de Harry. Je crois qu'ils supporteront la selle. Je l'essaierai du moins un ou deux milles ce soir même ; si ça va, je monterai à cheval pour aller chercher la lettre *moi-même*, et m'épargnerai trois jours d'impatience, d'indignation et de désespoir.

Je me sens assez de force quand j'ai une *entreprise* devant moi, mais vraiment ma santé est meilleure. On m'a persuadée

à Templand de prendre du porto, et depuis mon retour j'ai bu une de tes deux bouteilles — un verre toutes les après-midis et je m'en suis trouvée indubitablement mieux.

Le mal sur ma figure aussi s'efface et est presque invisible. Quand j'étais à Templand, ma mère m'a dit : « Je vais te dire, Janette, ce que tu devrais faire pour cette tache sur ta figure : lave-la tous les matins et tous les soirs à l'eau de source, etc..., etc. » — « Mais je me flattais de l'idée que la tache sur ma figure avait presque disparu ? » — « Au fait, je le crois aussi » (avec un coup d'œil déçu). Robert Barker ne trouve pas que j'en sois défigurée : il est toujours autant, sinon plus, amoureux de moi que jamais, je le crois vraiment. J'ai fait remarquer à ces dames un soir qu'il avait sûrement des manières étranges. « Il est toqué de la femme d'un autre, dit ma mère; voilà tout. » — « Et bien trop, à mon avis ; est-ce qu'une de vous ne pourrait pas lui conseiller d'épancher ses estimables tendresses plus à propos ? »

Alors Jeffrey admire la Cité qui dort ? Merci du peu ! Il eût été le mortel le plus inepte s'il ne l'avait fait. Mon bien-aimé *Drœck !* mon joyau de grand prix ! Les constructeurs te méprisent ? Mais tu verras la lumière aux acclamations de la foule malgré ça, et je vivrai assez pour te voir à ta place. Toutes ces affaires décourageantes ne font qu'accroître ma confiance ; comme une bougie n'en brûle qu'avec plus de flamme quand on souffle dessus ; car *Drœck* est impérissable, indestructible comme la substance des quatre éléments ; et mille Librairies ou Diableries ne prévaudront contre lui.

Mais il faut que je garde la dernière demi-feuille pour la remplir à Dumfries. Dieu te bénisse, chéri.

Vendredi soir (2 septembre).

Encore peu de sommeil la nuit dernière ; et aujourd'hui j'ai une de mes pires migraines. Si un voyageur avait passé ici cet après-midi, et s'était avisé de chercher son chemin par ici pour trouver mon appartement, il aurait pu se croire en pays enchanté. Là, sur mon lit, gisait réunie tout ce qui restait de vie dans ces lieux, et ce reste était en apparence éteint, ou sous un sortilège. J'avais eu une syncope, et Betty, penchée sur moi, m'avait tenu des sels sous le nez. Et dans cette position nous nous étions endormies toutes deux ! Maintenant je suis debout et ça va mieux, et je suis toujours résolue à aller

à la poste demain. En vérité, Mr Carlyle, je devrais avais honte de le dire, mais *j'suis ben trop impétueuse*. Mon ardeur spéculative abrégera mon existence. Mais il ne faut pas que je remplisse ma feuille avant demain. — Bonne nuit, mon bien-aimé.

(Dumfries, samedi 3 septembre.)

Allons, chéri, me voilà ici! Je suis venue saine et sauve à cheval, après un doux petit somme de *quinze minutes*, et sans avoir mangé. Vigilante comme un épervier, plus prompte, plus prête aux aventures que jamais je ne l'ai été dans ma vie — « seulement éprouvant une forte envie d'aboyer » (1) ou plutôt de prendre ma course — en guise d'avertissement, — et de dire à la « machine de la société » « de marcher, pour l'amour de Dieu! » Le ciel m'aide! Je voudrais être en sûreté dans tes bras; car cette espèce d'existence-ci est trop agitée, et me tuerait vite pour tout de bon. Je suis une vraie sotte; jamais je ne m'étais aperçu avant que j'étais aussi sotte. J'essaie de toutes mes forces d'être calme, patiente, raisonnable; mais plus je lutte et plus grande est la fièvre de mon esprit. Eh bien! ça ne durera pas longtemps. Je vais tendre toute cette activité presque effroyable vers l'accomplissement de ce qui doit être accompli, avec la rapidité de la lumière. Et puis, après, je m'envolerai et me reposerai! Je tiens ta précieuse lettre; je l'ai ouverte dans la rue, et l'ai lue dans l'entrée de l'apothicaire, où je t'écris. Ne crains rien, tout sera installé vite. Déjà tous mes préparatifs sont en train, et dans ma prochaine lettre je pourrai peut-être te dire *quand*.

Ci-joint une lettre de Gœthe, que, malheureusement, je ne peux pas lire! Mais tu me la liras d'ici peu. J'ai écrit un mot à la Noble Dame. Oh! comme tu m'as abîmé sa belle image dans mon cœur, mais je veux encore *essayer* de l'aimer; il y a si peu de femmes au monde qu'on peut aimer! Cette Mrs Austin vraiment? Prends garde! Dieu te bénisse. Je n'ai ici aucun loisir ni calme pour penser à rien de pratique. Ne manque pas d'écrire pour samedi prochain; je m'assurerai de la lettre.

TA JANE.

(1) Ainsi disait quelqu'un qui, mordu par un chien, avait peur que l'envie d'aboyer ne fût un signe avant-coureur d'hydrophobie. — A. C.

LETTRE XI

Jane W. Carlyle à Thomas, 6 Woburn Buildings, Tavistock Square, Londres.

Templand, dimanche 11 septembre 1831.

Bien-aimé chéri. J'ai trouvé 4 lettres à Thornhill hier : une de Samuel Aitken, une de Mr Donalson, une d'Alick (comme il avait été convenu avant de nous quitter), y inclus la note pour John, et une de mon bon chéri. La tienne, Aimé, m'a fait peur, avec la suscription de ta main.

Jeffrey était-il malade, comme le racontent les journaux ? Ou bien vous étiez-vous querellés, comme vous aviez l'air d'en prendre le chemin ? Ni l'un ni l'autre, heureusement. C'était seulement la pauvre vieille Poupée-de-Cire qui se faisait couronner. Mais j'en ai été *attristée* moi aussi ; et l'impression est à peine disparue. Ce n'était pas seulement les punaises qui, à dire vrai, m'ont causé de l'émotion ; c'était le ton de toutes les lettres, *l'effort* pour être gai, que j'ai perçu, et que peut-être personne d'autre que moi, qui te connais si bien, n'aurait perçu. Tu n'étais pas « heureux » et *moi* je n'étais pas avec toi ! Pas de *Bonne-Petite* pour te remettre de bonne humeur avec des baisers, ou bien si c'était impossible pour te tenir compagnie dans la mauvaise humeur.

J'ai pensé à toi, et rêvé à toi toute la nuit, dans ta « mangeoire » solitaire ; et je n'aurai pas de paix que nous ne soyons réunis. Je te ferai un lit sur le parquet du salon, et j'y coucherai à ton côté (mieux que j'ai fait depuis quelque temps dans notre beau lit rangé), s'il n'y a pas d'autres moyens d'échapper à la vermine. Aie donc bon courage, et défie cette nouvelle tentation du Diable. On a toujours plus ou moins à se remuer et à tâtonner toutes les fois qu'on se trouve dans une nouvelle situation. Le problème est de trouver quelle situation est la *bonne*, et puis d'y tenir bon pour passer le pas. A Craigenputtock nous avons toujours eu un soupçon secret que nous n'étions pas tout à fait dans le bon chemin ; hors de la sphère de l'activité humaine tout autant par poltronnerie que par sagesse supérieure (n'ai-je pas raison pour ce qui te regarde autant que pour moi ?) et voilà comme tout ce que nous faisons manque de foi, et toutes nos peines sont sans dignité. Quand j'ai un but devant moi, je sens que je pourrais sauter des barrières de six barres ;

mais quelle existence navrante, d'être au licou sur une lande stérile et de tourner en rond ! Pourtant n'oublions pas que c'est à Craigenputtock que tu as écrit *Teufelsdrœck !* Oui, la chandelle *traverse* quelquefois le boisseau ; mais quel gaspillage de lumière ! Néanmoins je prends toutes les peines possibles pour tenir le pauvre Putta en état habitable ; car pas plus que toi je ne voudrais y *renoncer*. C'est un port de salut (bien qu'une île déserte) en cas de mauvais temps.

Harry et Nooly vont *tous deux* venir ici. Ma mère donnera à Harry des tranches de pain, et Grace Caven prendra la charge d' « elle » (la vache, Nooly) exclusivement.

J'ai écrit à Sam et à mon oncle jeudi. La réponse de Sam jette peu de lumière nouvelle sur l'affaire, mais me confirme dans ce que je supposais, que Leith est hors de question. Les chargements de caboteur se font au *volume* et non au poids, sauf pour le plomb ou le fer. Une commode pleine peut coûter, croit-il, douze shillings à peu près ; mais il y a le port, de Dumfries à Leith, qui est de 8 pence *le stone* (6 à 6 K.) ; d'ici à Edimbourg, 6 pence ; tandis que de Dumfries à Liverpool c'est 9 shillings les mille kilos ; sans restriction pour les bagages du voyageur.

En conséquence, sans attendre la réponse de mon oncle, je me suis décidée pour Liverpool. Ma mère est à préparer de la farine ; il n'y en a pas à Scotsbrig ; mais je crois que c'est pareil ici. Comme tu me crois négligeante de penser que je n'écrirais pas à ta mère sans que tu sois toujours à m'en prier.

J'avais sérieusement peur, la dernière fois que je t'ai écrit, d'être condamnée au lit avec de la fièvre, ou quelque autre forte indisposition : aucune dose de reméde parégorique ne me faisait bien ni mal ; et l'une de mes joues (pas la malade) était affreusement enflée. Mais depuis que je suis arrivée ici j'ai un peu dormi, et les pulsations de mon cœur et de ma tête se sont un peu calmées. Je prendrai patience et puis j'irai bien ; le changement d'air me remet toujours pendant quelque temps. Est-ce que la verrue est partie ? Je t'en pris finis-en avant le départ de John. J'espère arriver à temps pour le voir. Je compte partir de jeudi en huit, et puis me reposer un ou deux jours à Liverpool.

Le compte de Miss Lawson monte à 1 livre, 13 shillings,

10 pences, moins que je ne pensais. Kernedy n'est pas encore payé, et je dois à Alik les deux charrettes de charbon de terre; il faudra donner dix shillings à peu près à Betty. Il me restera près de 4 livres, je pense, de sorte que, ou bien tu pourras m'envoyer ce que tu crois devoir me garder hors de danger, ou bien je demanderai quelques livres à Alick et les lui renverrai après. Ci-joint la note pour John.

Dieu bénisse à jamais mon cher mari et me conduise en sûreté dans ses bras ! JANE CARLYLE.

Janette t'envoie ses amitiés. Elle a eu une robe neuve avec ma mère, et des gants, et Dieu sait quoi encore. Robert Barker est ici, comme toujours ! mon ombre. « *Je commence à en avoir assez.* » A toi.

LETTRE XII

Mrs Carlyle arriva à Londres vers le 1er octobre et y passa l'hiver avec son mari. Au printemps de 1832, ils revinrent ensemble passer l'été à Craigenputtock. La lettre suivante, adressée par Jane W. Carlyle à la fille des hôtes chez qui ils avaient vécu à Londres, donne une idée agréable de leur existence à Craigenputtock.

J. W. Carlyle à Eliza Miles, 4 Ampton Street, Londres.

Craigenputtock, 16 juin 1832.

Ma chère Eliza... Je n'avais jamais oublié mon aimable Ariel d'Ampton Street. C'eût été un vrai péché de l'oublier, elle qui était si serviable, si belle, si bonne et si gentille ! En outre, c'est ici le lieu où, de tous les pays du monde, on pense le plus aux amis absents, et où l'on en a bien rarement de présents à qui penser. C'est l'endroit le plus calme, le plus solitaire que votre imagination saurait concevoir, où l'on a l'existence la plus étrange et la plus fantômatique, où rien de réel n'existe, sauf les aliments que l'on mange, le lit où l'on dort, et (le ciel en soit loué) l'air splendide que l'on y respire : tout le reste est un rêve de choses absentes et éloignées, de choses passées et à venir.

... Nous voilà de nouveau dans l'ordre, et je joins les mains et me demande : « Que faire ensuite ? » — « Le devoir le plus proche de la main ; le suivant se montrera à mesure. » Ainsi l'enseigne mon Gœthe. Quiconque grave ce principe dans son cœur ne saurait jamais rester dans l'embarras.

Gravez-le dans le cœur de vos « vingt enfants ». (C'était, je crois, le nombre auquel vous vous étiez arrêtée ?) Gravez-le dans le cœur des vingt, du berceau et au delà, et vous épargnerez à vos fils les contrariétés de bien des chasses à l'oie sauvage, et vous rendrez vos filles à jamais infréquentables à l'*ennui*...

Pour mon compte, je suis bien contente. J'ai ici tout ce que mon cœur désire que je pourrais avoir n'importe où ailleurs, sauf la société, et même cette privation ne doit pas être considérée absolument comme un mal. Si ceux dans la compagnie desquels nous nous plaisons ne nous viennent pas voir ici comme à Londres, il faut se souvenir avec reconnaissance qu'ici « les méchants cessent de tourmenter ; que ceux qui sont las ont trouvé le repos ». Si le marteau de la porte ne bouge pas des semaines durant, tant mieux pour mes nerfs. Mon mari est d'une compagnie aussi agréable qu'honnête mortel pourrait rêver. Tous les matins de beau temps, nous faisons une promenade à cheval d'une heure avant de déjeuner (mon précieux cheval m'a reconnu et a henni fort et longtemps en se retrouvant à son ancien logis). Puis nous faisons un déjeuner si curieux avec du pain fait ici, et des œufs, etc., que quiconque a si longtemps déjeuné à Londres s'en inspirerait pour écrire une pastorale. Puis Carlyle se met au travail, tandis que moi, comme Eve, « embrasée du zèle du foyer », j'inspecte ma maison, mon jardin, mes animaux ; je cueille des fleurs pour mon salon, et plein mon tablier d'œufs. Puis je me décide aussi à aller écrire, ou lire, ou tailler, ou racommoder, ou enfin à faire ce qui me paraît le plus utile. Après dîner, et seulement alors, je m'allonge sur le canapé, et (qu'on le dise à ma honte !) quelquefois je dors, mais, le plus souvent, je rêve éveillée.

Le soir je me promène sur la lande (quelle différence avec Holborn et le Strand !) et je lis quelque chose qui ne me demande pas beaucoup d'attention. Voilà ma vie — charmante jusqu'ici, par son originalité, sinon par d'autres qualités. Et maintenant ne vous plairaît-il pas de la partager ? Je suis sûre que vous seriez heureuse près de nous pour quelque temps, et que vous vous porteriez bien ; car je voudrais éloigner de votre bouche toutes drogues, et mettre en vous du lait chaud. Ne pourriez-vous trouver une escorte, et venir essayer ?

En tout cas, écrivez-nous et dites comment vous êtes, ce que vous faites, quels sont vos projets ? Je m'intéresserai toujours à tout ce qui vous concerne.

Ma santé s'améliore lentement. À vous

affectueusement.

JANE CARLYLE.

Traduit de l'anglais par ELSIE et EMILE MASSON.

TRISTIA

—

I

Ah ! Quelle odeur ont les sapins renouvelés !
Ils descendent jusques au fleuve dégelé
Et s'étonnent de voir, à nouveau, leur feuillage
Dans l'eau lisse qui recommence son voyage.
Le ciel, au-dessus d'eux, n'a plus rien d'étranger.
Semblables à ces cœurs qu'un amour peut changer,
Ils oublient toute l'hivernale léthargie
Et, leurs branches livrées à la nouvelle vie
Qui monte et les assaille avec tant de douceur,
Ils se délient, ce soir, comme de grandes fleurs.



Mon Frère, après le jour que nous venons de vivre
Selon le rythme convenu entre nous tous,
Croyez-moi, délaissons les hommes et nos livres
Et, simplement, devant les choses, courbons-nous.
Voyez toute la plaine où le couchant s'éploie :
La rivière offre au rêve une route de soie.
Malgré son eau qui glisse et luit en voyageant,
Oubliez qu'elle va se perdre à l'océan,
Puisqu'elle sait garder à fleur de son visage
Le sourire éternel de tous les paysages.

II

A peine il nous paraît si nouveau le prodige
Du monde réveillé par le printemps vainqueur,
Des fleurs se sont déjà détachées de leurs tiges
Et l'on pressent, depuis,la mort des autres fleurs...

Bien qu'elle soit encor, ta jeunesse, nouvelle,
Et que ton cœur émerveillé ne soit pas lourd,
Regarde comme vont les jours à tire d'aile ;
Souviens-toi, si tu peux, de ton premier amour....



Dieu seul et vous savent comment s'est détaché
De votre cœur, comme la cloche du clocher,
Cet amour dont la voix chantait en vous la vie
Et le courage et la jeunesse et la folie...
... Le clocher continue de monter, mais son toit
N'abrite plus qu'un vide où s'arrêtent parfois
Des ailes inconnues, lointaines ou blessées....

Pour souffrir, il vous reste encore la pensée.....

III

Secoués, ballottés par la mer inconnue
Qui nous a pris, un jour, sur une plage nue,
Mon frère, nous voilà victimes pour toujours
De l'Océan, de notre rêve et de l'amour...
Nous n'avions emporté qu'un infime bagage,
Nous reposant sur le courage et sur l'espoir
Qui voulait un miracle au bout de ce voyage...
Ah! certes, nous avons encor le temps de voir
Jaillir du cœur des flots les îles merveilleuses
Dont le bord nous serait comme une lèvre heureuse.

Mais à mesure, hélas, que nous allons avant,
Malgré notre jeunesse et l'espoir qui nous guident,
Sans pouvoir résister à la force du vent,
Nous nous abandonnons, le cœur et l'âme vides...



Comme un nageur qui sent défaillir son courage,
Mon frère, vous pourriez enfin vous raccrocher,
Et, ruisselant, debout sur l'un de ces rochers,
Immobiles, donner au vent votre visage...

— Mais j'y songe... De là, vous verriez mieux, alors,
Figé dans votre solitude douloureuse,
Glisser au fil de l'eau pour s'éloigner encor

La barque sombre avec ses rames lumineuses. .



Titubant comme ceux qui viennent de la mer,
Tu redescends de l'ombre, aussi triste qu'hier..
Tu ne sais même plus ressentir une joie
De la branche qui berce une palme de soie;
Tu voudrais retourner au sommeil sombre et sourd,
Mais ta fenêtre ouverte à l'accueil du grand jour
Est une ruche d'or où chantent trop d'abeilles..
O mon frère, il va bien falloir que tu t'éveilles
Et que, debout, tes bras étirés jusqu'au mur,
Tu songes à la rue où fuient des rails d'azur
Et qui te mènera, de nouveau, à la porte
Derrière quoi tu sens que tes rêves avortent...

O mon frère, de grâce, oublie tout le voyage
Et les ciels, les maisons, les cœurs et les visages
Dont tu sais la hauteur, la forme et la clarté;
Tout ce bonheur, vois-tu, ne doit avoir été

Qu'un poème trop pur que ton pauvre génie
A bercé — impuissant à lui donner la vie...



Vos deux mains font le jour ou la nuit sur le monde.

A mesure que l'ombre autour de nous abonde
Et comble la distance et comprime les voix,
— Là-bas, si loin que notre songe et notre foi
Peuvent, seuls, acclamer eux-mêmes, le prodige,
C'est l'entrée, lumineuse et calme, du Quadrige;
C'est la diane de tout ce qu'on aimait, l'éveil
Et la communion des toits sous le soleil;
Le clapotis, contre les quais, de la Garonne;
Les matinales rues où il n'y a personne
Mais qui s'animeront tout à l'heure de ceux
Dont nous aimions la voix et la couleur des yeux;
C'est la terrasse avec la fraîcheur de ses marbres;
C'est l'allée des beaux vers inspirés sous les arbres;
C'est la petite place et la rue à côté...

— Et puis, c'est la maison où ton cœur est resté.



Si tes yeux sont un lac fermé à l'horizon,
Ton âme peut aller dans toutes les maisons,
Courir, d'un ciel à l'autre, à la suite des ailes
Et retrouver les mêmes cœurs, restés fidèles.
Ce soir de février, la solitude a beau
Se coucher à tes pieds comme un chien qui te garde,
Tu partiras à bord du Rêve, ce vaisseau
Que la mer ni les vents contraires ne retardent.
Ton ancre mise au port que tu auras choisi,
Sans qu'il faille annoncer, à grands cris, ta venue,

Caché dans l'ombre heureuse et le silence ami,
Tu livreras ton âme aux âmes reconnues...

Sans orgueil, tu seras le maître de la Nuit,
Puisqu'Elle ne voit pas l'autre côté du monde.
Tu ne la quittes point comme un homme qui fuit,
Rusant avec les sentinelles et les rondes,
Mais calme comme un Roi qui laisse à son geôlier
Ses armes, son manteau, son sceptre et ses colliers,
Et, sous le ciel ployé à lui servir de dôme,
Regagne, par la grande route, son Royaume...

LOUIS-PIÉCHAUD.

Winnipeg, 1918.

LA QUESTION DE CONSTANTINOPLE

Le Kaiser de toutes les Allemagnes jure volontiers, devant Dieu et devant les hommes, qu'il n'a pas voulu la guerre et que le cataclysme s'est imposé à lui, pour la défense de l'avenir allemand. Certes de tels serments, dans la bouche d'un autocrate mégalomane, ne sauraient être pris à la lettre; mais on aurait tort de les négliger complètement; car il est rare que les fourbes ne cherchent pas à mettre de leur côté une part de vérité démontrable. Or, les victoires serbes, l'affaissement de la Turquie avaient créé pour l'Autriche-Hongrie une sérieuse menace de dislocation. L'Allemagne, installée à Constantinople en la personne de Liman von Sanders contre le vœu de la Russie et de l'Angleterre, sentit que les voies d'accès vers l'Orient pouvaient être brusquement coupées au plus près de ses frontières, et résolut de compléter l'œuvre de 1870-1871, en s'amalgamant l'Autriche, pour mieux confisquer le chemin de fer Vienne, Belgrade, Sofia, Constantinople. Il lui parut que l'heure du destin avait sonné pour elle et elle se prépara, selon sa nature à la fois impulsive et méthodique, à réaliser par la violence le grand rêve pangermaniste de domination universelle. Sur les conceptions militaires et politico-économiques, l'idée mystique de la mission culturelle et organisatrice se greffa, et tout devint permis, jusqu'aux pires crimes.

Un jeune historien, aux vues nettes et claires, A.-M. Gossez, nous exposait ainsi récemment l'ampleur gigantesque de l'entreprise germanique:

« L'Allemagne, mainmise sur l'Autriche, a gagné le parti jeune-turc par une ouverture de civilisation germano-asiatique. C'est encore une fois la découverte de la route des Indes,

de l'Extrême-Orient. On a contourné l'Afrique, découvert l'Amérique (barrière), percé Suez à la veille de 1870, ouvert Panama, pour cette unique poursuite. Les civilisations espagnole, portugaise, hollandaise, puis française, anglaise, aujourd'hui américaine, ont atteint le fruit d'or de leur désir. Toutes les routes sont barrées à l'Allemagne, les routes de mer ; reste l'antique chemin des caravanes ; le Rhin, le Danube, les Détroits, l'Asie-Mineure, la Mésopotamie, route de pénétration par où relier Anvers à Bassorah. Et ne fut-ce pas le chemin de jadis ; ne rêve-t-on pas d'une autre ligue hanséatique, où Anvers jouerait le rôle de l'ancienne Bruges ? Unir les deux riches deltas du Rhin-Escaut et du Tigre-Euphrate, quel rêve ! Mais c'est la ruine pour Suez anglo-français. Ah ! le programme est vaste ! La Belgique-Hollande à prendre au Nord ; écarter les rivaux : l'Angleterre que la terreur d'une telle rivalité couperose ; la France qui aboie aux chausses (quelle sottise de n'avoir acheté de l'Alsace-Lorraine une aide qu'un tel gage eût assurée ! C'était si facile de nous gagner sentimentalement. Les Allemands nous ont estimés trop bas, pas assez différents d'eux, fourbes à la parole donnée, ou trop pourris pour renâcler) ; la Russie qui du coup serait séparée de l'Occident par une infranchissable barrière économique et politique, depuis Riga jusqu'à la Perse.

» Il s'agit en même temps d'atteindre et de gagner la Bulgarie, en faisant sauter le pont serbo-roumain ; il s'agit d'atteindre directement, par Constantinople, les sources de l'Euphrate. De là, du Golfe persique, partir pour ceinturer le monde par les détroits des îles océaniques allemandes et revenir par Panama jusqu'à Anvers, sans avoir touché une station anglaise, sans une relâche britannique, cueillant en route les clientèles turco-arabes et sud-américaines.

» En somme, l'Allemagne veut prendre la seule route qui lui reste libre et possible, cette ceinture qu'elle pose en sautoir sur le ventre de la terre. Elle prétend recréer l'antique richesse de la Mésopotamie sur le Chatt-el-Arab, et revivifier la Turquie morte. Un tel plan proposé, offert aux jeunes-Turcs, les explique, eux et leur politique. Ils entraient au giron de la civilisation, quand l'Europe leur échappe et sa clef.

» Cela fermait, par Constantinople, la mer Noire aux Russes déjà bouclés dans les détroits baltiques au Nord. »

Mais les Russes veulent obstinément la mer libre.

§

Constantinople, clef de l'Europe, porte de l'Orient, ville cosmopolite et prédestinée. Elle est la nouvelle Troie qu'assiègent les peuples ligués ; elle est la pomme de discorde, et il faut méditer un certain temps sur les enseignements de l'histoire pour découvrir comment la France moderne, héritière des Croisades et de François I[er], devait, malgré son amour de la paix, voir toute son existence brusquement mise en péril de mort, à cause de cette ville qui n'est d'aucun continent et où il ne saurait être question pour elle de s'installer un jour.

Depuis l'échec des Dardanelles, on évitait de prononcer trop haut chez nous ce nom de mystère ; mais les succès des Russes en Arménie et leur avance rapide vers Trébizonde ont ramené l'attention sur le sort éventuel de la grande Cité impériale, où le kaiser prussien prétend faire passer librement le trafic de ses marchandises vers l'Asie et installer ses légions, si besoin est.

A l'autre extrémité de l'immense champ de bataille, Verdun, clef de la France, résiste opiniâtrément, contrairement aux prévisions de ses assaillants exaspérés. Par répercussion, Enver-Pacha, moderne Hector de pacotille, passe aujourd'hui pour être assassiné, demain pour préparer son accession au trône osmanli. Nonobstant, Salonique devient inexpugnable ; la menace qu'on sentait suspendue sur l'Egypte se fait tout à coup plus lointaine ; la Mésopotamie respire ; le Bulgare s'impatiente, et les plus sages d'entre les Turcs commencent, paraît-il, d'envisager l'intérêt capital que l'Empire ottoman aurait à conclure avec l'Entente une paix séparée.

§

Ah ! c'est avec un certain étonnement que l'on constate combien la domination turque offre de solidité, sous son apparence fragile.

De fait, cet empire, basé sur la fiscalité pure et sur le militarisme féodal, a toujours vécu des rivalités de ses voisins ou de ses sujets conquis. Il possède, d'ailleurs, une contexture bien particulière. L'héritage de Byzance y perpétue les traditions de centralisme et de bureaucratie ; car c'est à Constantinoble que se relient tous les fils du pouvoir ; mais ce pouvoir administratif et militaire, inflexible au temporel, s'accom-

mode de maints privilèges étrangers, d'ordre juridique et religieux.

Le Turc fut toujours incapable d'assimiler les populations conquises à la pointe du sabre. Son suprême recours : la force brutale, fut impuissant à dissoudre les communautés chrétiennes qui se refusèrent à l'abjuration et méprisèrent toutes spoliations, persécutions ou dénis de justice.

Et puis, en matière d'aministration pure, il lui fallut trop souvent utiliser les services et l'expérience de l'aristocratie grecque du Phanar. L'Héllénisme y gagna quelquefois ; mais les Slaves et autres réfractaires s'en plaignirent, malgré leur foi chrétienne et leur vœu fervent de parvenir un jour à observer tous les rites de la culture hellénique. Il en résulta un phénomène plutôt paradoxal, c'est que le sultan turc, calife de l'Islam, ne retint sous sa dépendance directe que ses sujets musulmans, tandis que ses sujets chrétiens purent relever de juridictions et d'autorités diverses, encore que la suprématie effective lui appartînt sans réserve. Catholiques, les chrétiens dépendaient d'un protectorat étranger, celui de la France, et les Capitulations ne furent que l'extension du même privilège. Orthodoxes, ils se rattachaient au Patriarcat œcuménique, englobant sous sa juridiction spirituelle les diverses églises autocéphales, perpétuant la culture byzantine, et exerçant certaines prérogatives temporelles constituées par traité (1). Entre les communautés slaves et les communautés helléniques des rivalités naquirent, que la Porte exploita et que le Patriarcat ne sut pas toujours arbitrer de manière à éviter les récriminations des fidèles non-hellénisés. Serbes et Bulgares notamment s'acharnèrent à échapper à l'hégémonie byzantine. De là la création des églises autocéphales, possédant leurs synodes particuliers. Les Slaves n'avaient-ils pas déjà leur langue liturgique séparée ? Et puis, il représentaient surtout l'élément terrien, paysan. Rustres et citadins s'entendent toujours assez mal en tous pays.

Ainsi l'histoire du statut religieux de l'Empire ottoman se révèle-t-elle particulièrement instructive.

(1) Les patriarches sont élus par les primats de leur nation, laïcs et clercs ; mais ils doivent être confirmés par le sultan. Leur juridiction est à la fois spirituelle et temporelle. Le patriarche grec de Constantinople est le supérieur des patriarches de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche. Ses droits et ceux de l'Eglise grecque sont confirmés par le diplôme de son investiture. De telles prérogatives ne sauraient être abandonnées sans résistance.

Dès l'origine, ce statut dut se plier à la politique des races. En fait, le *divide et impera* fut toujours la devise de la Porte. En même temps que les Grecs s'efforçaient, grâce à la religion et au prestige de leur civilisation, de sauvegarder ce qui demeurait entre leurs mains de leurs anciens privilèges de race supérieure, ils se trouvaient amenés, de place en place, à prêter aux Turcs l'appui de leur finesse et de leur expérience. Le fossé entre Hellènes et Slaves ne s'en trouva point comblé.

§

L'Europe s'est quelque peu trompée, quand elle a cru que l'Hellénisme se réclamait uniquement du principe des nationalités. En réalité, il revendiquait la restauration progressive de l'Empire d'Orient à son profit.

C'est pourquoi, il lui importait que nulle scission religieuse définitive ne se produisît entre Hellènes et Slaves. Les Grecs sentaient que la résurrection de l'Hellénisme demeurerait toujours très précaire, si les Chrétiens de race étrangère n'aspiraient à se gréciser. Le Patriarche grec continuait d'attendre l'Autocrator grec au seuil de Sainte-Sophie, symbole de l'unité des Eglises d'Orient.

Mais l'instinct profond des nationalités domina ces calculs, et chaque pas fait par les Grecs vers leur émancipation définitive marqua un progrès égal, sinon supérieur, des autres nations balkaniques vers l'autonomie à la fois politique et religieuse. Les Slaves des Balkans durent aux Grecs les rudiments de leur civilisation, en même temps que leur évangélisation. En se les assimilant, les Grecs espéraient les neutraliser; mais l'assimilation parfaite rencontra toujours d'insurmontables difficultés. Au reste, c'est pour mieux lutter contre les Slaves que l'Empire d'Orient fit appel aux Osmanlis, et *il devait en mourir*.

A l'aube de sa résurrection, les mêmes rivalités persistent.

Dès que la Russie eut pris en mains la cause des Slaves du Sud, les Hellènes s'émurent et devinèrent que leur rêve de restauration impérialiste rencontrerait là son obstacle le plus sérieux. De fait, la reconstitution de la Bulgarie leur fit perdre des positions séculaires, sans compensation d'aucune sorte, et certes ce qu'ils durent abandonner en Roumélie Orientale

était autrement sérieux que ce qui leur avait été enlevé préalablement dans les provinces moldo-valaques.

En même temps l'exarchat bulgare — les Bulgares depuis l'hérésie bogomile furent toujours enclins à l'apostasie — battait en brèche l'autorité souveraine du Patriarcat et tendait à briser l'unité de l'orthodoxie. Ainsi peut-on dire que rien ne fut plus funeste à l'Hellénisme intégral que la proclamation du principe des nationalités, et que la constitution d'un état grec à la fois trop pauvre et trop étroit, incapable par nature de rassembler en un faisceau compact les divers rameaux épars de la race hellénique, sans empiéter sur les prérogatives ou les prétentions d'autres races plus ou moins hostiles.

§

C'est grâce à son instinct profondément démocratique que l'Hellénisme a pu survivre ; mais son aristocratie phanariote ne veut point convenir aisément de ce fait, qu'elle ne peut comprendre à fond. C'est que l'Empire d'Orient est une fondation romaine, où la grécité ne put triompher que grâce à la ténacité et à la souplesse qui la distingue.

La Ville de Constantin, capitale de l'Orient latinisé, ne redevint capitale grecque que grâce aux qualités démocratiques d'une race toujours moins favorisée par les armes que par les entreprises commerciales et les ruses de la parole.

Pépinière de fonctionnaires et de juristes, Constantinople, où régna Justinien, fut l'héritière spirituelle d'Alexandrie. A ce titre, elle distilla, durant plusieurs siècles, un poison d'abstraction juridique, d'habileté dialectique, de sophistique rationaliste et d'ataraxie orientale qui faussa la vitalité barbare des Slaves eux-mêmes, en les persuadant d'imiter ses modes amollissantes, et qui continue d'entretenir dans la Grèce d'aujourd'hui les préjugés les plus étranges, notamment en ce qui concerne la question de langue.

L'historien philologue allemand Dieterich, qui fait autorité en la matière, l'a fort bien constaté et, si la littérature néo-grecque a pu produire quelques œuvres digne d'estime, c'est bien grâce à la vertu fécondatrice du folk-lore à la fois idyllique et sentimental, qui est venue rajeunir de sa sève le tronc usé de la tradition byzantine.

Cette tradition, sauvegardée par l'Ecole athénienne et par le monde officiel, demeure la citadelle du scolasticisme. Grâce

à elle se perpétue la funeste diglossie, qui tend à faire considérer comme impur le langage vivant du peuple, encore que ce langage soit celui des Chants klephtiques, des poètes et des conteurs modernes.

Cette tradition prétend, du reste, que l'Hellénisme, un et triple en sa constitution (Race, Religion, Langue), doit demeurer invariable. De là le refus d'adopter le calendrier grégorien ; de là également l'interdiction de traduire l'Evangile en langue vulgaire.

Chez les Slaves persiste, dans une certaine mesure, le même préjugé, et c'est d'hier seulement que la Serbie fit sienne la réforme linguistique de Vouk Karadjitch.

Ce préjugé est bien oriental, puisque les Turcs en sont particulièrement imprégnés. Le mouvement jeune-turc fut une tentative à l'encontre, tant dans l'ordre littéraire que dans l'ordre politique. On sait trop ce qu'il advint. Pendant que l'on s'efforçait de ruiner le statut religieux des Chrétiens et d'abolir les Capitulations, on maintenait l'intégrité du bloc islamique. Le pouvoir religieux et le pouvoir politique restaient réunis en la personne du Padischah, et le Cheik-ul-Islam gardait sa place au Conseil des Ministres. Le programme jeune-turc s'affirmait ainsi comme la caricature pure et simple des méthodes occidentales.

Le poison de Byzance n'est pas facile à éliminer.

Les Grecs soutiennent volontiers qu'ils ne sauraient retrouver une culture autonome, s'ils n'incorporent à l'Etat grec les vieilles familles patriciennes, qui sont demeurées fixées à Constantinople et à Smyrne, mais surtout à Constantinople.

Malheureusement ces vieilles familles sont imbues d'un certain esprit qui ne les porte à s'occidentaliser qu'en surface. Leurs préférences sont impérialistes.

Ce n'est, sans doute, ni l'esprit de la Crète, ni celui de l'Epire, deux foyers de pur hellénisme démocratique à travers les siècles, encore que l'idée hellénique ne se sépare jamais de l'idée religieuse ; car c'est au sein des monastères que le peuple se réunit pour célébrer ses fêtes traditionnelles, celles où il affirme la persistance des espoirs de la race.

En tous cas, cette race s'est avérée la plus hautement civilisable de tout l'Orient, et c'est une justice qu'il convient de lui rendre avant toutes choses.

Quelles qu'aient pu être les fautes commises de part et d'autre, il faut dire à la décharge de la France que, si la solution des difficultés avait été aisée à découvrir, c'est-à-dire si les appétits opposés des peuples balkaniques ne s'étaient démesurément exaspérés, sous l'influence des intrigues austro-allemandes le plus souvent, la France était mieux désignée que personne, par son absence de convoitises sur Constantinople, pour arbitrer les intérêts en litige. Or, il lui fallait faire non pas une politique exclusivement française, mais *ententiste*. C'est ce que les Grecs, partisans d'une politique exclusivement hellénique, n'ont pas toujours assez complètement reconnu.

§

Au fait, la conception qui aurait fait de Constantinople une ville libre, gardienne des Détroits, aurait pu adoucir bien des rivalités, à la condition que la cité et son territoire fussent érigés en une sorte de domaine temporel du Patriarche œcuménique garanti par les Puissances Alliées.

A-t-on sérieusement envisagé cette solution ? Très probablement non.

Un protocole dut être signé à certaine époque entre la Russie et l'Angleterre, qui apparut aux Grecs comme un piège, et qui fit reculer la Roumanie.

Ah ! ces partages de la peau de l'ours, quand l'ours est encore vivant, encore que désigné pour la mort lente !

Un accord helléno-russe est-il si impossible, si invraisemblable, au surplus ?

Du point de vue religieux orthodoxe, Monseigneur l'Evêque de Kharkov en posait récemment les bases, pour la réalisation de l'unité dans l'Eglise d'Orient. Son ambition est grande.

A son avis, l'éviction totale des Turcs hors des pays chrétiens tant d'Europe que d'Asie s'impose. La Grèce et la Russie doivent recueillir leur héritage.

A la Grèce, Byzance et les provinces peuplées en majorité de Grecs ; à la Russie la garde des Détroits et tout ce qui n'est pas strictement hellénique, hormis sans doute les pays arabes. Cela va loin.

Le prélat russe est prêt à revendiquer, pour le Tsar, Jérusalem, Damas, Beyrouth.

Cela peut bien ne pas faire absolument l'affaire de l'Angle-

terre et de l'Italie, voire même de la France, qui possède en Syrie les droits les plus authentiques. Mais ce projet mérite l'attention des diplomates, avec tous les égards à garder pour l'indissoluble union entre les Alliés.

Aux diplomates grecs surtout de l'examiner mûrement, à l'heure où la Bulgarie se tourne nettement contre le monde slave et trahit la cause de l'orthodoxie, dont elle méconnaît le chef spirituel.

§

Pour nous, nous nous écartons volontiers, dans nos préférences, de cet impérialisme. Le principe britannique de l'indépendance des petites nations nous sourit davantage. Les Allemands s'accrocheront à Constantinople jusqu'à leur dernier souffle.

Il faudra donc les en déloger par la force, à moins qu'une révolution propice à la paix séparée n'éclate et ne triomphe en la cité du Bosphore, contre l'emprise germanique elle-même.

A bien y réfléchir, et quoiqu'il en semble à certains pessimistes, il n'est pas trop tard pour les Grecs de faire taire leur mauvaise humeur contre l'Entente, et de sortir de leur neutralité contre les Bulgares, lesquels n'en sont pas à une trahison près et qui pourraient bien, un jour ou l'autre, se faire adjuger des profits dangereux pour l'avenir de l'Hellénisme.

En outre, la présence de l'Allemagne à Constantinople condamne à mort l'avenir de l'Hellénisme en Asie Mineure, plus sûrement que ne saurait jamais le faire l'expansion russe. L'Allemagne veut « tunisifier » la Turquie.

L'Allemagne consentirait sans doute à respecter la façade d'indépendance des petites nations, si celles-ci voulaient lui octroyer les priviléges économiques dont elle a besoin. Ainsi la France elle-même est coupable à ses yeux d'avoir proclamé sa fidélité à l'alliance russe, et de n'avoir pas accepté de renoncer à son génie séculaire au profit des entreprises germaniques.

Voilà des vérités que tous les neutres feraient bien de méditer. Amis Grecs, ce n'est pas en boudant plus ou moins ouvertement l'Entente ; ce n'est pas en favorisant indirectement, par dépit, vos ennemis de toujours, le Bulgare et le Turc, que vous assurerez les destins de votre noble race.

§

Pour réserver l'avenir, la Grèce de Constantin XII semble

avoir voulu, au milieu du cataclysme, suivre la politique du cavalier seul, que la France elle-même ne pouvait se permettre de pratiquer, sans déchéance certaine. Réservant la question de Constaninople, son Roi s'attache à tenir la balance à peu près égale entre les deux groupes ennemis de puissances, avec l'espoir d'organiser un état territorial compact, aux frontières restreintes et faciles à défendre. C'est ainsi que l'offre du vilayet de Smyrne ne pouvait le séduire. Il lui paraît préférable — et le principe des nationalités lui donne raison — d'annexer définitivement l'Epire du Nord, que nul ne songera sans doute à lui refuser au règlement de comptes.

L'Epire, en effet, s'est affirmée à travers les siècles comme la véritable citadelle de la Grécité ; chez elle sont nés les admirables Chants klephtiques, sur lesquels s'appuie maintenant la renaissance littéraire néo-grecque d'expression démotique.

Seules les intrigues autrichiennes et la constitution du royaume bigarré d'Albanie, en 1913, ajournèrent la rédemption totale de l'Epire.

§

En combattant la chimère dangereuse de l'Impérialisme, l'idéal démocratique moderne agit en prolongement de l'idéal grec d'autrefois, celui des *amphyctionies*, celui qui vainquit l'Orient à Marathon et à Salamine.

L'expansion grecque est d'essence si peu impérialiste que l'empire d'Alexandre ne put survivre à son créateur alors même que la culture hellénique rayonnait jusqu'au cœur de l'Asie.

Quant à l'Empire byzantin, c'est à Rome qu'il avait demandé son organisation, et il est inutile d'y insister.

Quand l'Héllénisme fait entrer dans son sein des populations de race étrangère, c'est par l'ascendant de la culture et non point par la force brutale. Ainsi se rapproche-t-il de la France. A Constantinople devraient pouvoir siéger les représentants de la Ligue balkanique, reconstituée, sous la présidence du Patriarche œcuménique ; mais aucun monarque ne devrait s'y faire couronner, à moins que tous n'y viennent tour à tour d'un commun accord.

Avant d'en arriver là, il convient sans doute que les Bulgares soient châtiés de leur félonie. Auraient-ils l'astuce de se repentir à temps?

En dépit de l'Empire latin, qui marqua pour les pays grecs le début d'une période de grande transformation, Byzance n'aimante point les ambitions françaises.

Avez-vous songé, Grecs d'aujourd'hui, que la France n'arguë, à propos de Constantinople, d'aucun droit historique ?

Il faut croire à la justice assez pour faire le sacrifice de ses amours-propres, et pour aller jusqu'au bout dans la défense de ses intérêts vitaux, sans en rougir. Concluons. Constantinople appartient à l'Hellénisme et le déborde. Elle est la ville des compromis nécessaires. S'il est encore permis de caresser le rêve de futurs Etats-Unis d'Europe, c'est bien là, et non à Paris, Londres ou Berlin, qu'il faudrait en situer la capitale. Là sont les clefs du monde.

PHILÉAS LEBESGUE.

VIEILLE FRANCE

—

Il faut vous dire, Monsieur le Docteur, que je ne suis jamais sortie de la petite ville que j'habitais et je la trouvais bien grande quand il fallait en faire le tour, une fois l'an, au premier janvier, en accomplissant mes devoirs de civilités, car, malgré que j'y fusse relativement pauvre, j'avais des idées sur la politesse que l'on pratique encore dans nos provinces. Vous me traitez de folle... mais on avait aussi des égards pour moi, la vieille demoiselle ; si je ne suis point mariée, c'est peut-être à cause de ma situation de fille comme il faut qui n'entend rien ni ne veut rien entendre du monde moderne.

J'ai donc toujours vécu dans ma maison de la rue Verte où l'herbe pousse entre les pavés, une rue douce aux pieds comme du velours. Ma maison ne possède pas d'yeux par devant. Les volets de sa façade, soigneusement clos, laissent entrer assez d'air et de soleil pour que, les fenêtres ouvertes, on puisse respirer ou faire le ménage. Julie, ma bonne, tient les vitres claires. Julie est une personne raisonnable qui me sert depuis vingt ans, sans toucher ses gages, que je *place* pour elle, remplie de prévenances les plus désintéressés (elle ignore la clause de mon testament qui la concerne), et elle ne s'est pas établie pour demeurer avec moi. Oh ! je sais qu'elle a ses manies ! Elle boit son café trop sucré — moi, je l'aime un peu amer, — elle ne laisse pas assez de jus à son poulet quand elle *met à rôtir*. Je lui demande : « Pourquoi ne pas ajouter le demi-verre d'eau ? » Elle me répond : « L'eau durcit la viande, Mademoiselle le sait bien. » Il faudrait faire chauffer l'eau. C'est l'eau froide, ajoutée au dernier moment, qui racornit la peau du poulet ; mais vous devinez qu'il y a un brin de

paresse dans son cas? Puis, elle aimerait mieux mourir de faim que de manger du bouilli, les jours de pot au feu. Nous sommes obligées de le donner aux sœurs avec les marcs du philtre. Ces jours-là Julie s'offre un œuf et je lui dis, chaque fois, histoire de lui faire sentir son gaspillage : « Qui prend un œuf peut prendre un bœuf ! » et elle me répond : « Au contraire, Mademoiselle, je laisse le bœuf. » ...Elle ne manque pas de finesse, allez, tout en restant parfaitement l'inférieure. Ainsi, l'été, nous travaillons ensemble au ravaudage des bas dans le jardin. Eh bien, elle s'assied sur un petit banc, très mal commode, pour ne pas être sur le même rang que moi qui suis dans le fauteuil canné.

Le jardin? Je vais vous l'expliquer, Monsieur le Docteur... c'est également une cour. Je l'ai voulu conserver tel que mon grand-père l'a arrangé. Il prétendait qu'un jardin, c'est dehors, et qu'on n'a pas ses aises quand on est dehors. Les voisins regardent par-dessus la haie, ils coupent vos arbres quand ils les gênent, les enfants dénichent les oiseaux. Et il a fait dépaver la moitié d'une cour pour y planter des fleurs, des arbustes tout autour du tilleul centenaire qui nous fut vendu avec la maison sous Napoléon Ier. La cour est fermée par des immeubles de trois étages dont les murailles, sans soupirail ni lucarne, sont tapissées de lierre. Pas de vent, pas de bruit, pas trop de soleil, et le tilleul, si énorme soit-il, a l'air dans un pot. Nous avons, en outre, une superbe collection de fuchsias, Monsieur. J'en taille un, blanc à cœur violet, en pavillon chinois. Il me donne beaucoup de mal, il faut me baisser des heures entières, brandir un sécateur, arme dangereuse! Enfin, nous sommes là chez nous mieux qu'au salon et on ne nous y inquiète pas par de malsaines curiosités. Les grilles, sur la rue, sont garnies de tôles jusqu'à la hauteur de la couronne comtale qui timbre notre porte cochère, et quand le notaire vient pour mes petites rentes, il ne tire même pas le cordon de la sonnette ; il met ça dans la boîte aux lettres parce qu'elle ressemble à un coffre-fort. Nous ne recevons aucun journal. Personne, hélas, ne m'écrit. L'hiver, on se calfeutre. J'ai posé moi-même des bourrelets aux portes principales et la neige les double à l'extérieur. On entrebâille seulement le guichet pour le pain. Nous possédons, Dieu merci, de quoi vivre sur nous : poulets, lapins (j'ai horreur de la

viande rouge), conserves de porcs et de légumes, de bonnes confitures... Ah! Monsieur, c'est... c'était le paradis!

Lorsque je devins sourde, après de terribles douleurs névralgiques, ma bonne Julie me fit remarquer que nous n'avions pas besoin de nous entendre pour nous comprendre; nous allions toutes les deux, à distance respectueuse de son côté, comme les deux roues d'un cabriolet. On ne se rencontrait pas : on se complétait et la roue gauche n'avait pas besoin de savoir ce que faisait la roue droite, puisque le même train nous permettait de vivre. L'ouïe m'est en partie revenue; si je ne saisis pas toutes les syllabes, je perçois les phrases coutumières en les devinant. On n'a qu'à m'adresser des signes d'intelligence quand il s'agit de choses graves. Mes yeux sont encore bons. J'enfile une aiguille à repriser sans lunette. Je lis mon paroissien facilement, d'autant mieux que je le connais par cœur. Ma dévotion, je confesse, n'est pas extrême. J'aime à honorer mes morts à la Toussaint. On risque un tour de cimetière en passant par les remparts pour ne pas attirer l'attention sur nos bouquets et on va à l'église, le plus matin possible, en évitant les commères bavardes. J'ai ma chaise près de ces dames du Saint Cordon, mais je n'entre plus en conversation avec elles, car elle m'ont froissée en m'ôtant la dignité de présidente sous prétexte que je n'allais jamais aux processions. Julie m'a soutenu que la société avait été dissoute après l'interdiction des processions publiques; moi, j'ai ma tête aussi et je n'ai pas ajouté foi à ce pieux mensonge. D'ailleurs, je crois pouvoir aller à Dieu sans passer par tant de réunions mondaines, y compris les messes en musiques.

Il faut avouer que je redoute les émotions. J'ai probablement une maladie de cœur dont je vais mourir, dont ma mère et ma grand'mère sont mortes dans un âge avancé. (La vieillesse, sans ces accidents, serait une sinécure !) Oui, Monsieur, j'ai le cœur qui chavire facilement; j'en ai ressenti les effets, pour la première fois, en 1870, alors que j'étais déjà une vieille fille ayant coiffé Sainte Catherine, et pourtant ma mère, une créature de résignation s'il en fut, m'avait appris à dominer mes nerfs en présence des étrangers, surtout de mon père qu'elle redoutait à l'égal du feu. Un matin, je rencontrai un officier, un Prussien, qui me demanda, d'un ton

très poli, le chemin de la caserne Saint-Hilaire. Je crus m'évanouir. Je savais qu'*ils* étaient dans la ville, mais je ne pensais pas avoir à m'en occuper, puisque la guerre ne regarde que les militaires. Je rentrai chez nous avec une palpitation douloureuse, laquelle ne m'a jamais absolument quitté. J'en retrouve tous les symptômes chaque fois que je franchis ce tournant de la rue Verte où il y a justement un pharmacien à qui je donne la cueillette de mon tilleul pour le règlement de mes ordonnances. Ah ! cet officier prussien ! J'eus l'occasion de me le rappeler souvent, au moins à l'état de fantôme, car, tous les prétendants au trône de France s'étant récusés, on ne peut plus faire la guerre, béni soit Dieu ! Oh ! ce n'est pas que j'aime la République, seulement je préfère le calme aux aventures glorieuses... et la République est de trop petite maison pour tirer l'épée, n'est-ce pas, Monsieur ? Je m'écarte beaucoup de mon sujet, Docteur. Vous allez croire que je radote. Cependant je voudrais vous prouver l'honorabilité, la tranquillité de toute ma vie. On m'a ramassée dans la rue, moi, qui devais finir dans mon lit, le lit de tous mes parents, où ils sont nés, où ils ont trépassé, un lit qui date de Louis XIII, Monsieur ! Je comprends que vous ayez de la méfiance...

Les années se sont succédé pour moi comme les pages du même livre qu'on lit, au matin, en épelant, au soir en tâtonnant, ou dans la nuit en rêvant, et c'est toujours le même livre, la même histoire, qui vous endort peu à peu du sommeil éternel. Je crois, Monsieur, que nous nous anéantissons surtout sous le poids de nos habitudes. Maintenant, je cherche l'endroit de ma fin et il me semble que l'on a brusquement arraché des pages, c'est un chapitre perdu !

J'ai tâché de tenir ma demeure en bon état, selon les usages locaux, d'habiter bourgeoisement la maison de mes ancêtres. J'y ai eu quelques difficultés ; la toiture ayant eu besoin d'une réparation du côté d'un voisin grincheux, je fis venir les ouvriers. Ah ! Monsieur, ils se mirent à chanter une atroce chanson où il était question d'égorger des enfants et des femmes, où on entendait rugir de féroces soldats. Et ils allaient, ils allaient... à coups de marteaux sur ma tête. Julie me dit que cela se chantait depuis longtemps à Marseille, le 14 juillet ; j'en eus la fièvre bien que je n'eusse pas tout entendu et j'ordonnai qu'on laisse là ma réparation, puisque l'on ne peut pas trouver

d'ouvriers convenables. Depuis il a toujours plu sur un coin du grenier dont les planches pourrissent et le voisin a déménagé, à cause de l'instabilité de ma gouttière, ce qui est une compensation.

J'ai eu aussi le chagrin de voir s'émietter les fleurons de la couronne de ma porte cochère, si rouillée qu'on n'ose pas la redorer de crainte de la détruire complètement. On me croit avare, Monsieur ! Je suis prudente et j'ai horreur des cris, n'ayant pas l'oreille tellement dure. Une restauration, c'est toujours du désordre, prenez-vous-y comme vous voudrez !

J'arrive à cette singulière épidémie qui m'a jetée dans votre hôpital où vraisemblablement je vais languir loin de Julie dont les soins me sont si nécessaires, soit dit sans vous offenser, Docteur. Les premières nouvelles m'en parvinrent avec le curé de ma paroisse, l'abbé Corentin. Il ne franchissait jamais mon seuil, parce que je n'ai pas un renom de dévote et que je n'aime guère les quêtes à domicile. Il vint chez moi en grande cérémonie. Julie multipliait les signes derrière sa soutane. Je saisis qu'il demandait des prières ou de l'argent pour une œuvre pressante. Il élevait la voix pour prononcer le nom de Jésus-Christ ou de son vicaire, Notre Saint-Père le Pape qui venait de mourir. (Cela fera trois papes que j'aurai vu partir et je n'ai que soixante-quinze ans !)

Julie s'exaspérait, répondait sur un ton de moins en moins respectueux — elle déteste qu'on m'importune — et elle offrait, de sa poche, cinq francs en pleurant de rage, car elle a une pointe d'avarice : « Juste ciel !... m'écriai-je, le pape aurait-il besoin d'une messe ? » Le curé leva les bras, les baissa, puis s'en alla tout décontenancé, pendant que Julie, son sacrifice consommé, s'essuyait les yeux A partir de ce jour-là, ce fut fini de notre repos. J'appris que les poulets et les lapins de notre clos s'étaient sauvés mystérieusement. Il faisait une chaleur excessive et, malgré le ciel radieux, on entendait gronder des orages lointains. L'automne s'annonçait magnifique et rien, cependant, ne s'accomplissait normalement. On manquait de plus en plus de bras pour l'agriculture, sans doute, car je ne voyais plus passer de gauleurs dont la gesticulation m'amusait si fort dans ma rue tranquille, voisine des champs.

Quand je voulus boire du cidre doux selon ma coutume, Julie m'expliqua qu'on ne pouvait plus cueillir les pommes

et que les branches cassaient sous le poids des fruits. Comme un matin elle causait, de sa fenêtre, avec une marchande de beurre, j'entendis distinctement que celle-ci disait : «... des milliers de morts ! » Julie ferma furieusement sa fenêtre, craignant certainement le mauvais air. Questionnée elle répondit des choses troubles en clignant des yeux. Lorsque je voulus sortir pour aller à l'église prendre langue, elle me retint, joignant les mains de la plus touchante façon. Je devins sa prisonnière. Imagina-t-elle que l'épidémie pouvait nous épargner au fond de nos caves qui sont spacieuses et très propres ? J'ai vécu là, Monsieur, près d'une semaine, à moitié enfouie sous des oreillers et ne buvant qu'une gorgée de vin pur quand j'avais soif, parce que Julie pensait, je suppose, que l'eau de notre fontaine était contaminée...

Mais un soir que l'on voyait, par les cinq trous de la grosse porte ferrée de gros clous, une grande illumination, peut-être le soleil couchant, je suis sortie, je lui ai échappé durant qu'elle préparait notre souper. J'avais formé le dessein d'interroger notre vieux pharmacien, au tableau noir, lui l'homme des remèdes infaillibles contre les maladies de peau. Alors, je franchis ma grille d'honneur pour la première fois depuis près d'un an et je traversai la rue Verte. Ce n'était plus la rue Verte, Monsieur, c'était la rue Rouge ! Il y avait des brasiers à chaque seuil et on y jetait des cadavres, des cadavres qu'on ne pouvait plus enterrer. On voyait, pêle-mêle, des enfants et des vieillards, des femmes, beaucoup de femmes, mais point d'hommes jeunes. Tous ces corps étaient habillés, quelques-uns de vêtements en lambeaux, tellement on les avait vite enlevés pour les lancer là-dedans ! Et les mouches, les sales mouches à viande, bourdonnaient autour. Des animaux domestiques galopaient en liberté : des chevaux, des bœufs, des moutons. Des gens couraient, les bras en l'air, comme pour se protéger la tête, et il faisait terriblement chaud... si bien que, sortie en marmotte, je dus ôter ma coiffure malgré qu'il ne fût point décent pour moi de me promener en cheveux.

Je compris enfin que ma trop fidèle servante m'avait caché la vérité, redoutant à mon endroit les effets de l'émotion, sinon le choléra ou la peste.

Comme je passais devant ce pharmacien que je voulais consulter, je vis venir vers moi une espèce de sergent de ville, à

ce même coin de rue où ,jadis, j'avais rencontré cet officier prussien de 70. Il donnait des ordres, criait des choses que je n'entendis pas, toute préoccupée que j'étais par l'étrangeté de son uniforme, un costume grisâtre que je ne connaissais pas encore aux gardiens de la paix notre pays. Je tombai, brutalement frappée à mon tour, victime de cette singulière épidémie qui fauchait tout le monde. Il me sembla que ma poitrine se fendait sous les crocs d'une mâchoire d'acier, que mon ventre éclatait...

Et il me paraît, à présent, que je n'ai plus de corps, que je vais m'élancer dans l'espace ; je ne me sens plus reliée à rien. Pauvre Julie ! Elle est peut-être morte aussi, en courant après moi...

Non, Monsieur, je ne suis pas folle, je ne radote pas. Il est inutile de me répéter que *c'est la guerre*. Quand on fait la guerre, on tue les soldats, on ne tue pas les femmes, les enfants et les vieillards. Il s'agit, bel et bien, d'un fléau envoyé par Dieu pour nous punir, pour me punir, moi, de mon égoïsme...

... J'aurais dû sortir plus tôt de ma vieille maison !

RACHILDE.

L'AMAZONE A L'ASSAUT

—

Amazones, ce livre est pour vous. Votre souple main donne au javelot son essor. Elle dédaigne nos lourdes écritures. Mais il faut bien dire vos gestes. Tous ceux qui, comme moi, ont été touchés par votre grâce comprendront cet hommage, fervent et trop malhabile. Je dis tous ceux qui ont veillé, étendus sur la terre nue, enroulés dans leurs manteaux. Ils se souviendront. Il y avait des soirs où la cohorte blanche des amazones bondissait, à travers les clairières.

—

Doux vergers de Chambry (1), d'où s'exhalait l'odeur des fruits et de la décomposition. Le silence pesait, sous leurs ombrages, au milieu des fracas de la bataille. Il nous exténuait. Les branches lourdes, les sombres gazons, les morts, tout plats sous le vol des mouches bleues : images trop vives pour nos curiosités défaillantes. Notre clavier de nerfs ne savait plus interpréter les sensations enchevêtrées. Nos fibres étaient lasses de vibrer, de se tendre, d'inscrire, de transposer : elles se relâchaient.

Nous n'approchons jamais que de nous-mêmes. Un apport trop tumultueux de nos sens se résoud en stupidité. Il faut, pour pouvoir penser, se replier dans le silence et la solitude. Le combat fini, les soldats peuvent goûter ces états, avec un exceptionnel bien-être, entre l'ardeur et l'accablement. Les mots, pour eux, sont alors vides de sens. Je veux dire les grands mots dont usent messieurs Bourget et Lavedan.

Claires visions, qui sont de l'ordre de la fantasmagorie ou de la révélation, bien plus que de la logique : j'ai tenté de

(1) Bataille de la Marne, septembre 1914.

vous saisir, de suivre sans discipline les confins des pensées. Transcrire des rêves de soldats. Cet essai ne sera préservé ni de l'emphase, ni de l'obscurité. Mais j'aurais été si inhabile au jeu des définitions !

La guerre est plus mystérieuse qu'on ne croit.

Il faut bien interpréter la guerre, ses causes et son but. Elle se déroule suivant un art et des lois. Mais pour qui ne saurait mesurer les forces de la fatalité, il est bien des événements qui resteraient incompréhensibles.

Indiquer par traits concis l'image de la guerre des nations au XXe siècle : un peuple entier prenant les armes ; admirable souplesse française, dont l'énergie ne fut même pas paralysée par la bureaucratie.

Nos agresseurs étaient des militaires, hébétés par la discipline et lourds de leur spécialité barbare. L'amour de notre sol riant et la grâce de nos femmes ont fait de nous des soldats. Nous avons subi la guerre avec un gai courage. Soit.

Faire la guerre, c'est voler des poules. J'aime cette formule. Elle est joviale et ne sent pas le matamore. Elle exprime une part de l'ingénuité, de l'imprévu, de l'audace joyeuse qui animent la vie à l'armée.

On dit, avec quelque sentimentalité, que la guerre est horrible et sacrée. Mais nous voici en dehors de la raison.

La guerre est un grand jeu de la vie. Dans la mêlée des sentiments et des sensations extrêmes, elle libère de purs instincts.

—

Un crayon maladroit trace une date sur un feuillet sali : Touchante et obscure philosophie des « carnets de route ». Chacun se plaît à suspendre devant l'autel du destin un ex-voto naïf.

Les Etats-majors publieront leurs commentaires. Le moindre soldat de César, s'il eût écrit de ses campagnes, nous eût laissé sur les Romains et sur l'état des Gaules des documents bien passionnants aussi.

Et l'on écrira encore de la diplomatie, de l'économie politique et de la castramétation et de la balistique... que sais-je ?

Ma méthode, si j'ose dire, sans prétention, rôdait aux lisières des consciences.

Les fantômes, les mythes et les symboles ont une grande

réalité. Le sensible et l'intelligible sont en nous deux apparences de l'inconnu.

Les jeux de la brume, des follets et des rayons de lune peuplent l'étang et la lande d'un monde vivant : ondines, korrigans et lutins. L'astronomie, la météorologie, l'optique, la chimie sont bien incapables d'engendrer pareille féerie. Les amazones bondissent au milieu de la mêlée.

Leur esprit anime l'armée. L'âme des amazones, c'est leur bond qui la crée. Leur vie puissante, leur joyeux élan, leurs reins flexibles, le rythme sûr de leurs jambes et de leurs bras, tout leur être jeune et ferme se sent touché par sa propre grâce. Leur foi guerrière se renouvelle, perpetuellement recréée par la joie de vivre. L'amazone est debout, cambrée, près du soldat qui va s'élancer.

—

Nos amies, vous avez été nos amazones vivantes. Votre présence, et cette présence plus réelle encore que crée l'imagination, nous a confondus d'émotion amazonienne. Rien au monde n'est plus près de la vérité que des pensées auprès d'une amie, quand l'amour n'est plus en question. N'est-ce pas auprès de vous que j'ai compris que la liberté, pour un soldat de Valmy, c'était son propre sang qui bouillait ?

—

PATRIE

Un soldat qui bien des fois avait échappé à la mort, quand il rentra chez lui au repos pour quelques journées, pria qu'on se mît au piano et qu'on interprétât une sonate, ne put en supporter les premières mesures ; puis il prit la main de son amie et tomba dans un grand accablement. Il n'était plus qu'un étranger. Ce qu'il avait aimé autrefois, il l'aimait sans doute encore. Mais la guerre avait transfiguré son âme, comme son visage. Les extrêmes dangers courus l'avaient comme contracté en lui-même. Il sentait un voile le séparer des êtres et des choses les plus familiers. Il fallut, je pense, qu'il dénouât les cheveux de son amie pour renaître aux réalités de jadis.

Ainsi, une abstraction qui n'aurait point une base physique, de l'ordre du plaisir et peut-être mieux encore de la douleur, aurait moins d'intérêt qu'un fétiche. N'est-ce point

la fatigue, les souffrances, les courbatures et les rudes disciplines qui créent l'amour, que l'on sait si profond, du paysan pour d'âpres sols, dont les creux et les rides sont sans charme ni douceur ? Et la volupté, où se mêlent la souffrance et le plaisir, est aussi apte à se cristalliser en certitudes spirituelles. Une certitude est-elle jamais autre chose que le résultat d'un énervement, d'une inquiétude ou d'une fatigue ardente ?

C'est à son réveil, dans la chambre de son amie, que mon ami Maurice comprit ce qu'était la patrie et les raisons qu'il avait de faire la guerre et de risquer la mort. Tout ce qui l'entourait, et qui était exquis, lui enseignait la communion des êtres et des choses. S'unissaient en lui parures, reflets, les jeux du soleil, les lueurs irisées sur les lacs des miroirs, et les grâces de celle qui saurait tout à l'heure, devant sa psyché draper des écharpes fluides. Comme un pâle pastel dans un cadre d'or roux ranime la langueur de ses nuances, son âme, un peu hésitante, par la vertu d'un décor clair et somptueux, s'affermissait. Tout prenait vie. Un doigt tout à l'heure plissera la faille des tentures ; un souffle sur la vitre joindra sa buée légère à la brume de la mer. Maurice étend au delà de la villa blanche sa certitude d'homme au réveil. Le même souffle glisse sur la dune, roule la mer, emplit les naseaux du cheval cabré que l'on dompte devant la vague.

Harmonie délicate qu'est la patrie. Nous la transcrivons en nous sur le mode voluptueux. Les tranchées, les cabanes faites de troncs d'arbres liés, le moutonnement des marches, la stupeur des combats nous courbent plutôt sous la boue, la poudre et les pensées moroses. Maurice modelait son âme de soldat et donnait à sa vie un sens, dans une villa frêle, sous les rosiers.

J'aimais cette figure militaire, tour à tour taciturne et pathétique. Je découvrais pour lui l'âme des amazones. Il me parlait de son amie, qui lui donnait d'elle-même ce qu'il croyait impossible de lui prendre.

Un jour, adossé contre un saule et les deux mains sur son fusil, comme un berger penché sur sa houlette, il me disait : « Ma rudesse a besoin de songer à Isabelle dans sa salle de bain. J'y suis volontiers reçu. Isabelle s'y révèle blanche et hardie, dans la lumière claire. Tout est reflet, sur les faïences

les cuivres et les miroirs. Rien n'est plus frais ni plus vif. Alors mes rêves, auprès d'elle sont absurdes et pompeux. Je deviens paladin empanaché, héros de cape et d'épée. Mon dédain de l'artifice refrène ces piètres imaginations. Mieux vaut, sans rêver, voir les bagues d'Isabelle jouer dans les gouttelettes — et ses doigts transparents dans la neige des houppes et dans l'ombre de ses cheveux. Et nous sommes ici debout, sur un gazon flétri, comme des pâtres. »

J'interrompais de trop faciles antithèses, que sa finesse d'ailleurs dédaignait. « La patrie, comme la mort, ce n'est pas dans l'ordre des préoccupations journalières. Elle n'a de banalité qu'à l'école. Elle est en moi et en vous. Il m'étonnerait qu'elle fût vulgaire. Pour vous, aujourd'hui, vaincre ou mourir ne sont pas des mots. Isabelle vous révèle à vous-même vos propres sentiments. Il m'inquiéterait qu'elle raisonnât. Sa méthode est plus galante et nos cœurs français se réjouissent.

Quelles grossières idoles, lourdes et farouches, adorent nos ennemis! Il nous faut les détester.

Je connais un soldat de Provence. Quand il reviendra au mas de pierres blanches, passera dans l'ombre des cyprès, sous l'olivette et sous les treilles, et sous l'arc de la porte, il aura l'âme du triomphateur. Et voyez ces légionnaires. Leurs pieds sont lourds dans les sabots. Ils tiennent pesamment au sol. Et ces jolis soldats enfants ! Sentez-vous que la patrie est en danger ? »

—

CONVERSATIONS ET PAYSAGES

La plage est un arc blanc (1), couchée où meurent les vagues. La dune prolonge la mer et fuit jusqu'aux nacres de l'horizon. Vastes et gris ensembles, fondus par la nuit commençante, qui nous livraient à l'apaisement. Rien n'était précis, que le rythme de la mer. Véritablement, l'éclair des lueurs, les explosions lointaines, les jets bleus des fusées, rien de ces sensations de guerre ne semblait étranger au crépuscule. La nature épousait la guerre. La guerre était dans l'ordre. Qui d'entre nous percevait qu'elle était la partie tragique du spectacle? Les sons des coups de feu nous parvenaient mollement, ouatés par la brume, deux par deux.

(1) Mer du Nord, novembre 1915.

Un penseur, qui aima extrêmement la solitude et la nature à l'automne, écrivit que jamais il ne vit les charmilles d'une vieille maison française, sans que son imagination lui représentât les mélancolies qui furent le berceau de sa pensée. Ainsi nous sentions que ces visions calmes et passionnées resteraient toujours pour nous le décor où se jouerait le mystère de la guerre et s'inscrirait l'intuition de sa fatalité. Devant nous la force violente dormait : le dos brillant du canon, les tranchées sournoises. Des abris où reposaient les soldats montait une odeur chaude de paille et de buée.

La porte d'un poste, entre les madriers obliques, était comme un portique thébain.

Je disais : la vérité guerrière, c'est l'amazone qui la crée. Nos soldats, gris et courbés, semblent sculptés par la fatigue. Mais l'âme amazonienne est en eux, qui leur donnera le rire, l'élan imprévu, la folie héroïque. Il ne sont ni mystiques ni raisonneurs. Je pense en les voyant au vent doux et puissant qui fait bondir sur une mer bleue les voiles triangulaires.

Qu'on ne me parle pas des Allemands. Ces lourdauds équarrissent d'épaisses idoles, à coups de cognée. Ils ânonnent un pesant mysticisme, qu'ils ont hérité des Germains, avec leurs lourdes nourritures. Leurs soldats ? ce sont des sacristains ivres.

Parfois, aucun bruit, sous les nuages traînants, ne révèle la vie du champ de bataille (1). L'angoisse habite ces silences, car il rôde des menaces dans l'ombre. Les guetteurs alors tressaillent, quand le travail sournois d'un mulot effrite les mottes du parapet. Puis un coup de feu résonne, les éclairs et les détonations se multiplient, puis les claquements mécaniques de la mitrailleuse, et la note sombre du canon. Alors, les cœurs battent. L'amazone légère attache ses cheveux.

Miracle amazonien (2) : nos esprits qui étaient comme engourdis par de longs mois de guerre semblèrent un jour se détendre, et puis se ranimer le goût de la conversation. Echanger des idées fut une surprise, sentir la fraîcheur de nos sentiments, une joie. Depuis lors, certainement, devint plus légère pour les soldats la pratique de ces vertus de renoncement qui sont les obscurs soutiens du courage. Une sorte de

(1) Devant Ypres, avril 1915.
(2) Novembre 1914.

chevalerie nous unissait. Nous renaissions, enfin, maîtres de regarder nos souvenirs, après que notre vie avait été trop haletante, gorgée de sensations et presque impersonnelle.

Ombres accroupies, pendant les humides nuits de Flandre, nous remontions le fil de nos vies. Un projecteur laissait traîner sur le ciel un triangle de lumière pâle.

La Marne : notre arrivée, troupeau dans la nuit, au pied de collines obscures que cinglaient les obus scintillants. Le lendemain, le soleil de septembre gonflait les morts dans les vergers. L'assaut des infanteries entre les chaumes et les taillis, sous le tumulte du canon. La Poursuite : Les maisons montrant d'horribles faces mutilées, les platanes fauchés au ras des routes, les vastes espaces piétinés et fangeux que laisse une armée derrière elle, avec des chevaux raidis. Le château sur l'Aisne (1), et son perron blanc ; les massifs somptueux où, parmi les roses et les dahlias, les barbares abandonnaient un coffre brisé et des soies lacérées. Des marches encore, dans l'automne ; les forêts, les vallons charmeurs ; les chemins retentissant sous les pieds, les sabots et les roues.

Comment apparut à nos yeux, derrière les lignes vertes des glacis, au-dessus des lourds feuillages d'octobre, un frêle beffroi (2). Les bombes résonnant dans les rues désolées. Les incendies et les exodes. L'hiver et les obus qui hennissent en trouant le brouillard. Un grand biplan mauve sur le ciel blanc. Le Printemps, faisant renaître dans nos âmes l'espoir et des frissons verts entre les saules que reflète la Scarpe. Nous étions ivres de souvenirs. Nous ne savions plus broder sur ce canevas démesuré. Il faut être grand-père, les genoux au menton, devant un âtre, pour bien dire les histoires merveilleuses.

Dans nos sensations, l'esprit amazonien mettait seul un peu de passion et d'ordre. C'est ainsi que pour donner une âme aux paysages flamands qui sont sous nos yeux, il faut la fantasmagorie de la lumière. Les horizons sont trop vastes, le ciel trop grand, les traits de ce sol toujours semblables : haies, étangs, moulins, chaumières ; toutes ces choses seraient, sans les jeux du soleil, monotones et dépourvues de sens.

Et je suis bien incapable d'écrire de l'histoire ou de la philo-

(1) Bellevue (Aisne), septembre 1914.
(2) Arras, octobre 1914.

sophie. La guerre m'offre à débrouiller trop de problèmes de sentiment.

—

DEVOIRS-HÉROISMES

Les bivouacs qui fument entourent lentement des gazes bleues autour des ormes et des charmilles. L'âme de l'armée laisse voir, sous les taillis, sa simplicité primitive et sa joie nonchalente. Manger, s'abriter, dormir : la discipline met en ordre les instincts sans les contraindre. Troupe, clan, tribu, régiment ; rien ne précise le lieu ni l'époque qui assemblent les hommes, près d'un chaudron qui chante au feu, sous trois bâtons. La commune règle permet les attitudes oisives, les pensées flottantes, les rêves. Un soldat sait, durant des heures, contempler un brin de mousse, suivre de l'œil un insecte brillant entre les algues de la mare, ou le vol horizontal des pies. Aucun décor n'est plus en harmonie avec ces églogues militaires, que les mornes paysages du Nord. Chaque détail est un peu banal, mais les ensembles calmes, faits de tendres couleurs et de collines, prolongent de bosquet en bosquet leur mol mouvement.

La guerre, cependant, ne se laisse jamais oublier. Un obus ronfle et miaule. Un flocon de fumée jaune, un craquement semble rompre les frondaisons. La fourmilière s'affole; le silence pèse entre les cabanes. L'on entend la fuite d'un cheval apeuré, qui fait claquer sa longe et brise les bois secs. Et les éclats menus tombent en grêle avec le tourbillon des feuilles hachées. Mais, si l'on est très près de la nature, l'on s'accoutume doucement aux surprise de la fatalité. L'héroïsme ne leur doit aucune excitation.

Dans ces longues fosses que sont les tranchées, entre les murs de boue, la terre étreint les hommes, à la fois à l'affut et traqués. A peine se sent-il vivre, le guetteur grisâtre, derrière son créneau. Il voit la mort sordide, au ras des mottes. Les heures monotones et tendues coulent sur lui. Que sait-il ? Il devra tout à l'heure se terrer, puis ramper comme une bête cauteleuse, sous le ronflement de la torpille. Ses doigts sont bleuis, ses pieds très lourds, il est sale et il a sommeil. Quelques-uns laissent sourire leur orgueil et leur crânerie : héroïsme rare.

Robert, quand il revenait de sa tranchée, était encore comme

plié sous la terre. Il savait à peine parler. La quintessence de sa pensée se révélait par des grognements et des jurons. Les tout petits détails du paysage, sur quoi il s'hallucinait, par la fente de son bouclier, emplissaient ses récits. Une meule de paille l'excitait au plus haut point, où il soupçonnait l'ennemi de dissimuler quelque embûche. Sa crainte et sa haine se concentraient sur ce repaire. Quand, un jour, une heureuse bombe réduisit en cendre le gerbier, il fut féroce : « Ils ont sauté en hurlant. Il y en a un qui est resté accroché au réseau de fer. Il a hurlé toute la nuit. Je l'entendais. Au petit jour, il râlait. » Ainsi se fortifiait son héroïsme.

Quand le temps du repos les ramène en arrière des lignes, beaucoup de soldats ne retrouvent que lentement la joie de vivre. Certains sont hantés par des visions et des cauchemars, qui sont des réalités réfléchies dans le miroir troublé de nos sens. De grandes lueurs jaillissent au milieu de leurs rêves. Ou bien ils croient entendre sous leurs lits le travail sourd des mineurs. Leur courage ne renaît que peu à peu, ou brusquement, avec un rayon du soleil d'avril ou la lettre d'une amie. Et d'autres peut-être demeurent rompus, excédés, fatigués jusqu'à souhaiter la mort. C'est ainsi, je pense, que l'extrême accablement crée leur valeur militaire.

C'est une bravoure, et la vertu d'un sang généreux que de se redresser après les pires abattements. Nous souhaitions la vie simple et voir des branches chargées de beaux fruits, sur une fontaine transparente. Dans les villages déserts, près des champs où l'on se bat, l'on peut aussi goûter la saveur de vivre. Pourtant je ne sais rien de pire que les maisons abandonnées. Elles sont trop creuses. Leurs volets sont pendants et l'on voit leur charpente comme des vertèbres. Les rues résonnent étrangement, quand sur les pavés craquent les tuiles fracassées, et la poussière rouge.

—

Le tumulte d'un combat fait de notre intelligence ce que fait le mistral, en Camargue, d'une hutte de roseaux. La présence d'esprit : c'est la vertu du cyprès, qui tour à tour incline et redresse sa cime et pour qui l'orage est une occasion de grâce et de balancement. Mais la foudre peut abattre son inconscience. Et les mille foudres du canon éclatant contre nos tympans plongent nos sens dans la stupeur. Il faut bénir un

peu cette hébétude. Combien lui ont dû de ne point souffrir de leur blessure et de glisser dans la mort sans en être trop affectés !

D'autres, au moment que leurs sens sont rompus et leurs mouvements comme paralysés, sont illuminés par les fantasmagories de leur imagination. Les terreurs et les transes excessives ont comme brisé en eux tout ce qui les liait au monde. Leur rêve est d'autant plus réel que rien, en dehors d'eux-mêmes, n'existe plus. Tant il est vrai que notre folie n'a pas de meilleur frein que nos sensations.

Sous le ciel, où les shrapnells étendent comme une fourrure mouchetée et crépitante, les héros aussi sentent augmenter leur vie, et palpiter leurs vertus bondissantes. Quand je pense à ces fils des amazones, je vois que la guerre a été pour eux un repos, sur les ruines des valeurs vulgaires. Et quelle erreur grossière de joindre à l'idée de guerre l'idée de gain ou de bénéfice. Les purs soldats, ceux qui se battent le mieux, sont ceux qui savent que, dans la bataille, ils perdront tout.

Ce ne sont pas les plus vaillants à l'ordinaire qui sont les héros sous la mitraille. Ceux qui vivent dans une perpétuelle excitation sont plutôt anéantis par l'orage. Les timides et les calmes, que les petites secousses de la vie ne font point sortir de leur placidité, sont aptes à recevoir les chocs formidables. Non seulement ils ne faiblissent pas, mais ils peuvent réagir par une explosion d'énergie.

—

Daniel, qui est médecin, me permit par son propre exemple de nuancer encore ces images de l'héroïsme et de l'attachement au devoir.

Je le vis, quand il put enfin se hisser hors du monceau de décombres, sous lequel s'abritait son poste, pendant les attaques. Entraîné par une belle exubérance, il était fou du désir, bien naturel, de marcher, et de se détendre et de parler. A grandes enjambées, gonflant la poitrine, il foulait le sentier, qui suit sous les hautes herbes la rive de la Scarpe. Son teint, blêmi par la vie dans l'ombre, devenait rose. Il me disait la monotonie des journées, tapies sous les voûtes basses. Alors, rien n'intéresse plus que de mâcher des pommes vertes et de fumer, devant le soupirail, d'où l'on voit trois brins d'herbe

entre les pavés. Et puis les nuits : les blessés entassés — affalés, hurlants, vultueux ou bien exsangues. Les odeurs concentrées de la terre, de la sueur, du sang et des désinfectants. Les besognes fiévreuses, où les devoirs impérieux s'enchevêtrent, et où l'on doit à tout prix voir net, en jouant des coudes dans la bousculade, la pénombre et le tumulte. Les ordres dictés, pendant que d'un doigt l'on comprime une artère, qui par saccades jette du sang. Les volontés qui doivent se tendre vers le but et contracter tout l'être, tellement que l'on ne perçoit pas les catapultes des bombes ébranler les murailles. Et les matins, entrant avec des rais de lueurs bleues, caresser les corps couverts de manteaux.

En racontant ces choses, Daniel restait simple, sous les saules brillants de rosée. Le devoir, pour lui, c'était un réflexe professionnel.

Je pensais alors au laboureur, que je voyais chaque jour suivre son sillon. Son va-et-vient, imperturbable et courbé, le ramenait d'un bout à l'autre d'un immense champ du Nord. Autour de lui des obus lançaient leurs gerbes et creusaient des entonnoirs semblables à des cratères.

—

Mais c'est vous, amazones, qui lancez à l'assaut les infanteries. Le « réflexe des attaques », « souple, inintelligent, brutal » : c'est la vie qui ne tend plus qu'à bondir. Vers la mort? Non, il faut vivre et rosser l'adversaire. Il faut la foi en sa propre force et foncer follement à travers les guérets, jusqu'au talus de craie devant lequel les réseaux sont comme une brume bleue. L'amazone au milieu du carnage impose son doigt et sa volonté sur les cœurs du petit gas breton et du provençal bronzé. L'un recueilli, l'autre frémissant bandent leurs nerfs pour bondir encore.

Et dans les nuits apaisées qui suivent les combats erreront les légendes où l'on parle des héros. Les troupes se rassemblent à tâtons. L'ami cherche son ami entre les roues froides et les croupes humides des chevaux.

—

LES PETITES MÉDAILLES

J'aime à voir les soldats qui sont au bord des chemins, les pieds pendants dans l'herbe. Ils montrent des états d'une

grande simplicité. Ceux qui vont à la tranchée, tout harnachés, sentant le cuir. Quand leur troupeau marchera, les bidons heurtés contre les baïonnettes feront un bruit de sonailles champêtres. Ceux qui mangent avec leurs couteaux dans leurs grosses mains et leur pain roux. Ceux qui flânent et qui fument en rêvant. Ils rient : un cavalier les dépasse et des artilleurs tout secoués et vibrants sur les caissons gris.

—

Parfois, derrière les haies d'aubépines, dans le soleil et l'odeur du miel, les soldats sont à demi nus. Le torse dévêtu, ils ressemblent à des sauvages. C'est bon, la peau rose, la peau vivante, sous les rayons. Les grandes manches vides des chemises font des gestes au vent, sur le buisson. Les sauvages roses portent au cou des chaînettes et des cordonnets où sont suspendus des scapulaires de drap noir et de petites médailles brillantes. Ils parlent du pays et de leurs affaires. L'un d'eux disait un jour : « Ma femme m'envoie ce soir, dans un paquet, un jambon fumé et du cidre doux. Si je suis tué avant que cela n'arrive, vous le recevrez et boirez et mangerez à ma santé. » Dans les plis de sa ceinture bleue, méticuleusement, il cherchait les poux.

—

Un soldat accroupi au soleil, le torse nu, de petites médailles sonnant sur sa poitrine, qui cherche des poux et songe à sa mort. Il est assez semblable à un fakir, je crois. Apparence grossière. Nos soldats contemplatifs et religieux?

Ils souffrent ou se réjouissent selon le hasard et les circonstances. Heur et malheur : c'est aussi impossible à prévoir que l'ondée qui fera coller contre le dos la chemise froide, ou que l'avalanche bourdonnante des bombes. Ils ont l'orgueil de douter. Ils savent que rien n'arrive que par la fatalité et c'est aussi l'expression d'un doute.

—

La Foi. Le petit abbé joufflu distribue les médailles de piété. Lourdes, Fourvières et le Sacré-Cœur tout rouge dans un médaillon blanc. Mais il doute un peu que la guerre puisse ouvrir le portail de la Foi, qui est pour lui un portail d'église, fait de chêne lourd, de clous pointus et de fleurs de lys de fer épanouies sur les gonds. Et puis, ces certitudes sont un peu

agaçantes. Le peuple français n'adore-t-il pas tant d'idoles laïques ? Et surtout il porte en son cœur cette belle foi en soi, qui est la belle fleur poussée sur les terrains généreux.

—

Les petites médailles ne sont pas des gris-gris. On les porte par politesse envers un bon dieu. Quelquefois, lorsqu'on est trop concentré dans sa peine, sous un abri étroit, les reins rompus, entre les sacs et les fusils, on sent bien que la religion c'est vouloir à toute force, quand on est seul, être deux. On sent aussi qu'on n'atteint jamais un mirage, si beau soit-il, même s'il fait resplendir sur les nuées les dômes dorés des églises et de belles statues droites et blanches. Nos soldats souffrent avec courage. Des racines robuste et profondes nourrissent leur civilisation. Ils savourent les joies simples et aussi le spectacle de leur âme. Les miracles : c'est leur pain de tous les jours, la petite pointe verte sur le brin de l'osier rouge — les merles hérissés qui font l'amour sous la haie, la balle qui siffle près de l'oreille et s'enfuit dans le vide. Il y a trop de miracles pour se créer maintenant une foi.

—

LA PEAU RUDE

Une jeune femme, que la guerre avait depuis longtemps séparée de son mari qui servait aux armées, sentit en se glissant à ses côtés, pour fêter la première nuit de son retour, qu'il avait la peau rude et grossièrement soignée. Elle en éprouva un vif chagrin. Et tout aussitôt sa pitié se fondit en caresses. Les chaleurs de ses étreintes furent ainsi augmentées par cet habituel retour de sentiments, qui faisait qu'elle reportait sur elle-même toutes les misères endurées par celui qu'elle aimait. Ses baisers étaient d'autant plus vifs en renouvelant l'horreur qu'elle avait des séjours sordides, et qu'elle imaginait ne savoir vivre privée de ses cristaux brillants, réfléchis dans les miroirs.

L'amour n'est pas ennemi de la douleur ni du sang. Pour la volupté, il faut oser rappeler que c'est quand le rythme de la nature ensanglante leur sexe, que les femmes y sont le plus enclines. Pourquoi Stendhal a-t-il imaginé Fabrice del Dongo, flairant le sang sur les charniers de Waterloo, comme introduction à son exceptionnelle vie amoureuse ? Mais il sied de ne

pas aller plus loin. Monsieur de Sade a payé de sa raison ses détestables excès. Et je serais désolé de savoir que quelques monstres furent amoureux pendant la guerre parce qu'ils vivaient avec des imaginations de carnages.

Les soldats ont été chastes, ou tout au moins leur appétit inassouvi. Le temps n'est plus des cortèges de ribaudes, suivant les armées. A D....., où l'on ne pouvait arriver que par ruse et non sans quelques dangers, se glissaient furtivement, dans une discrète hôtellerie, d'honnêtes bourgeoises ravagées par l'amour, des amantes orgueilleuses de leur liberté et des professionnelles héroïques. Je vois encore la banale table d'hôte, singulièrement entourée par ces amoureuses que leurs mâles ne pouvaient visiter qu'en cachette Silencieux dîners! Les regards furtifs de l'une à l'autre, les arrivées tardives, les départs hâtifs, les rendez-vous chuchotés. Je sentais, dans ce décor sans grâce, entre les rouges pyramides d'oranges, que se concentraient de grandes forces dissimulées.

Il nous faut être aussi confondus de reconnaissance.

D'admirables femmes, au milieu des pires événements, ont su donner l'amour, l'espoir ou l'illusion. Elles ont fait les mâles orgueilleux, qui sont les meilleurs soldats. L'homme ne connaît qu'une victoire et une fois remportée il ne sait même pas si elle a été trop facile.

—

Dans le brouillard et la nuit, le cortège pitoyable fuit la ville en feu. Les femmes courbées portent des hardes. Leurs cheveux sont collés contre leurs joues mouillées par la douleur et par la pluie. Elles s'arrêtent au bivouac. Le beau feu clair dansant adoucit leurs yeux tragiques. Elles regardent les bonnes figures des soldats barbus. Comme ils rient! Leurs dents sont blanches.

—

Bertha suit nonchalamment les étroites allées de la houblonnière. Septembre a jeté d'un piquet à l'autre ses lourdes guirlandes. Les feuilles dentelées sont des rideaux légers, avec de petits pompons jaunes. La houblonnière est un boudoir discret.

—

Devant sa porte ouverte, Maria frotte le pavé. Ses bras rouges hors de la camisole balancent le balai. Maria est indifférente

au spectacle de la vie militaire. Devant elle défilent chariots, fourgons, caissons, fourragères. De l'œil, les fourriers guettent la fille blonde et ses hanches rythmées. Elle poursuit son labeur comme poursuivent le leur les ailes du moulin qui descendent et montent, entre les haies et les ormes. Maria garde sa solitude intérieure. Puissance de repli dont usent les êtres simples. Maria est peut-être à tout le monde, peut-être à personne, ayant toujours défendu, les dents serrées, son pauvre lit — qui se dresse contre le mur sale de l'estaminet, où s'appuient aussi des sabres et des fusils tachés de boue.

L'on raconte sur les Maria, dans les parlottes de tranchées, des histoires sans indulgence. J'ai beaucoup d'amour pour ces filles qui ignorent l'artifice, que rien ne trouve surprises et dont le rêve un peu bestial est la vertu. Qu'importe, si l'on peut les forcer sous les chaumes, entre les cribles et les vans, dans l'odeur du foin séché?

Elles peignent la guerre en traits concis :

« Les Allemands sont passés un jour de septembre : vingt cavaliers vêtus de gris. L'officier a cherché les hommes qu'il croyait cachés. Il a montré ses armes, ses pistolets, ses poignards pointus. Il a fait peur aux femmes. Ses soldats descendaient aux caves et buvaient le vin, sans payer. Ils regardaient les petits enfants. Parce que l'on entendait des coups de fusil derrière le moulin, ils sont partis. Les Allemands sont des gens qui volent.

« Les Anglais ont le corps net ; ils préfèrent la bière à l'amour.

« Les Français sont délicats (1) et passionnés. » Et Maria rit. Et quel délicieux accent et comme elle excelle à débrouiller les mystères de la linguistique!

—

La solitude, chez les soldats, fait naître des états alternés de mélancolie et d'excitation. Ils se révèlent souvent avec véhémence. Naïveté aussi et mauvaise littérature suffisent à assombrir un désespoir, comme à parer de grâces excessives la plus désolante des intrigues. Mais il faut bien orner un peu la tristesse qu'on éprouve, à guetter, caché derrière les charmilles, la nuque rousse d'une bergère.

Suivant le rythme de ses organes, l'être, aussi bien homme que femme, désire tour à tour et s'assoupit. De même il veille

(1) Maria est Belge.

et s'endort, et son cœur se contracte et se relâche. Peu à peu, par une secrète fermentation, toutes les vibrations du corps et de l'esprit se transposent, si j'ose dire, sur le monde sensuel. Puis le désir total se détend, se dissoud et s'éteint, pour encore renaître. Le rythme amoureux est le grand maître de nos attitudes, et il enrichit tour à tour et décolore le décor de la vie.

L'on ressent moins vivement cela, dans l'ordinaire de l'existence, où les appétits sont affolés entre les deux sexes en contact. Toute notre faiblesse se manifeste, au milieu des épreuves de la guerre : comment le monde nous apparaît triste ou bien riant; comment s'affirme ou fléchit notre estime pour nous-mêmes ; et notre orgueil, et notre désir de vivre.....

—

DE LA MORT

C'est la mort qui donne à la guerre sa noblesse. Sans sa présence réelle, combien seraient vains et risibles les lourds détails de l'armée, et ses parades.

Un soldat mort, couché dans un sillon. Aucun spectacle au monde n'est plus illuminé de beauté et d'émotion, aucun n'est moins vulgaire. Pourtant, ce n'est qu'une petite apparence, effondrée et maculée. Ce n'est pas grand, un mort. C'est tout simple. Un dos gris, des vêtements flasques, des courroies brisées. Il est caché sous les folles herbes, entre les mottes, comme un fusil cassé. Mais quelle magnifique puissance d'évocation !

—

Je crois qu'à force de spéculation nous avons beaucoup compliqué la mort, sans grand bénéfice pour la vie. Mais la mort mène la danse et simplifie le menuet. Ne sont-ils pas les plus augustes, dans leur simplicité, tombés entre les roseaux ou sous les fougères tremblantes, au pied des chênes, les beaux jeunes hommes, les soldats morts ? Nos pompes, nos cérémonies, nos deuils étriqués semblent presque profaner leur noblesse. Pourquoi troubler la mort par des spectacles pires? Il y a assez d'intensité dans la sensation de mourir, parce que nous savons ne l'éprouver jamais qu'une fois. Pourquoi tenter gauchement la traduction du mystère?

—

Les rites et les cérémonies dont nous l'entourons font que

nous ne pensons guère à la mort elle-même. Mais à vivre avec elle, l'on s'aperçoit qu'elle n'est pas si triste ni si lugubre.

Dites-moi, amazone, quelle est cette légèreté surprenante ? Ces soldats ont accepté de mourir et la mort peut les frapper sur l'heure. Ils sont comme libérés d'un souci. Il semble qu'il fait bon vivre en coquetterie avec le destin. Ou bien un doute filtre-t-il? Craindre la mort, il faut plaindre ceux qui n'ont jamais éprouvé de sensations pires. Il y a quelque tension pénible dans la vie, même la plus heureuse, quelque entrave dont on a l'horreur de se dégager, mais dont il est bien permis de savoir qu'on sera un jour allégé.

Les jeunes êtres, pour qui la vie est sereine, semblent aussi accepter la mort sans rancœur, la souhaiter parfois. Leur courbature même serait une raison de vivre pour les gens plus mûrs. Et puis, dans les jeunes pousses, les grands mouvements de sève ne sont pas continus. Ils vont par périodes. Il est possible que certains ralentissements marquent les hésitations de la nature.

J'ai connu des êtres qui surent conserver au milieu des événements les plus tragiques une simple et noble attitude. Le père, la mère et la fille habitaient un pavillon gracieux, sous une somptueuse verdure, au bord d'un canal, en Artois. Corot avait vécu dans cette demeure que baignait une lumière légère. Des artistes en avaient fait un écrin où se groupaient les choses les plus belles et les plus fragiles du monde : des céramiques, des peintures, des statuettes, des verreries anciennes. Cernés par l'invasion et la bataille les trois pieux gardiens de ces trésors demeuraient, à bout d'espoir. Leur vie s'écoulait au milieu des soldats, qui piétinaient les pelouses et faisaient résonner les crosses sur le marbre. Le canon tonnant menaçait à chaque minute de réduire en poussière mille joyaux. Les frêles molécules frémissaient.

Les vitrines minces, devant quoi l'on baissait la voix, secouées par des tumultes d'effondrement : jamais je n'éprouvai davantage la sensation de la plus précieuse fragilité en face des plus brutales puissances d'anéantissement. Bibelots délicats, verres irisés, pâtes diaphanes, couleurs éteintes, bleus profonds et transparents des émaux d'Egypte, bulles de verre vénitien, vases grecs légers comme des coquillages, tânagras élancés — ces choses menues, si près de la poussière et cependant si

emplies d'éternité, les forces brutales harcelaient leur substance ténue. Nous étions saisis d'horreur. Le néant menaçait.

La vie, elle, se renouvelle. L'on ne craint pas la mort de la mer, parce qu'une vague se brise, et s'évapore en écume contre le récif. Mais il est des créations qui peuvent disparaître à jamais.

Les figures de leurs gardiens précisaient encore les nuances désespérées de ce séjour.

Les angoisses et les veilles donnaient à leur teint une ardeur décolorée, celle que l'on retrouve dans les émaux que le feu anima, mais que trop de flamme anéantit — ou sur les cires que le moindre souffle ternit.

Le vacarme du combat ébranlait les murs de la maison tremblante, quand nous la quittâmes. Le vieil homme inhabile, courbé derrière un bosquet, creusait une fosse où il enfouissait ses statuettes : spectacle trop pathétique et trop plein de tristesse résignée. Je songeais aux épaves humides, qui portent encore, échouées sur les grèves, un peu du rêve du beau navire ; aux limons où viennent, comme un but suprême, se modeler les empreintes de ce qui vécut ; aux choses anéanties dans les boues des lagunes, et sous l'humus rouge des forêts.

—

LIBERTÉ... FRATERNITÉ...

Mon petit gobelet brillant, mon couteau dont le manche est doux dans la main, ma pipe de bois rouge, mon carnet broché de gris : je ne possède rien d'autre. C'est là ma liberté. J'ai même perdu l'instinct qui ramène chaque soir le troupeau vers l'étable chaude.

Quand les escouades s'avancent sous les vergers, les plus hardis compagnons s'égaillent et secouent les branches. Les prunes bleues jonchent le gazon. Il ne faut pas compliquer les choses, ni vivre au delà du moment. La féerie de la forêt givrée et l'odeur du taillis humide font concevoir le bonheur comme un étonnement. Les soldats laissent s'apaiser en eux les mélodies anciennes. Sur l'écorce rugueuse du chêne, les balles font des blessures étoilées. Il pousse sur l'aubier des champignons en touffes, semblables à de petits gâteaux jaunes. Ecoutons craquer les grains de café que broie le moulin.

Vers le soir arrivent les courriers. Les lettres passent de mains en mains, et aussi les paquets gonflés d'où l'on déploie les choses qui apportent l'odeur de la maison. Alors, il naît entre les groupes de grandes forces de sympathie. Les bretons rompent des galettes dorées. Les provençaux tâtent les couffins, d'où s'exhale le parfum des oranges et des épices. L'on échange le goût des terroirs, avec les cidres aigrelets des normands; et des villes sont venus les sachets enrubannés, qui sont comme des marquis blancs et roses.

Les soldats éprouvent un grand besoin de ranimer leurs souvenirs hors d'eux-mêmes. Les petites choses que nous recevons, qu'ont choisies pour nous les doigts aimés sont comme magnétiques. Elles influencent heureusement le courant de notre vie, dont les mouvements, lorsqu'ils sont libres, n'aboutissent qu'à des créations primitives : une hutte faite de branchages et de boues séchées; un collet tendu, où s'affoleront les grives; un bâton sculpté ou bien une flûte de roseau.

Les sentiments sont les nuances qui colorent les événements quand ils se révèlent à nos sens et pénètrent dans notre esprit. De même la lumière, à travers la brume, subit une décomposition, qui l'irise, la fait se mouvoir et chatoyer. Les joies partagées, les dangers courus, les douleurs éprouvées, la mort surtout risquée en commun font éclore ces sentiments de fraternité qui unissent les soldats. La douleur et la mort : comment les âmes sensibles ne seraient-elles pas torturées et fraternelles devant les affreux spectacles de la guerre.

Un ami, qui est un latin de la vallée du Rhône, me disait : « N'est-ce pas devant les jeux sanglants du cirque que nos pères d'Arles et de Nîmes se sont préparés à comprendre si ardemment les obscures doctrines d'amour que répandaient les prêtres d'un nouveau dieu? »

Un bataillon passant devant nous va prendre son poste aux tranchées. Nous suivons le défilé de nos frères, le dos voûté, les pas lourds, les pensées tendues, les bras balancés.

Et chaque fois que nous sentons faiblir notre courage, il est une pensée pour le ranimer : Combien de soldats sont plus exposés que nous! Combien supportent des souffrances pires que la mort!

—

LE GRAND SOIR

Nous souffrons parfois d'une grande lassitude. La vie sordide, l'exil, la privation de tant d'émotions tendres, de misérables incommodités physiques, le spectacle monotone des mêmes touffes de gazon nous réduisent à des états détestables. De la bataille il ne reste que son odeur de boucherie et le regret de tous les jeunes hommes qui sont tombés et qui auraient dû vivre. Rien n'est plus pénible que d'être balancés entre le doute et la certitude — de goûter ni l'ivresse de l'un, ni la béatitude de l'autre. Les brumes du nord sont pleines de déceptions. Opaques, grises et lourdes comme des murs, elles ne feraient peut-être pas naître l'angoisse. Mais à travers leur mince rideau l'on devine des apparences, des silhouettes, des formes voilées, des nuances fugitives, entre lesquelles s'ouvrent des avenues imprécises qui attirent les désillusions et les regrets. Le doute même réveille la curiosité, le plaisir et le courage. Mais il y a de pires naufrages de l'esprit.

C'est quand on est ainsi en détresse que l'on cherche son ami. J'aimais à rencontrer le soldat Marc, qui me semblait goûter encore une volupté dans l'accablement. Il savait du moins que le plus lourd brouillard se dissipe.

Je le vois, assis sur la terre, le dos appuyé contre les madriers de son abri, la cigarette aux lèvres, serrant entre les genoux une branche d'aubépine. Il suit avec application, de la pointe de son couteau, sur l'écorce brune, les contours d'une figure. Il gratte, creuse et sculpte, détache des copeaux minces. L'acier crie sur un nœud du bois. Son souffle fait s'envoler les petites spirales jaunes et vertes. Une figure montre son relief bizarre, qui a épousé la torsion des fibres : la tête, le gros œil, des pattes et des griffes, des ailes, une queue écailleuse.

« Regarde, me dit-il, cette chimère, accroupie sur mon bâton. Je l'ai poursuivie ce matin, entre les ronces et les branches du taillis mouillé. Elle était vivante et s'était tapie sous l'écorce de ce rameau.» Marc fume et sculpte sa chimère. Pour chasser la mélancolie il siffle aussi — ou parle du « grand soir ». Je comprends qu'il désigne ainsi l'avenir, où il fait place à sa certitude de la victoire, et à ses espéranees. Mais dans ses yeux de Celte, il brille de la malice et de la clair-

voyance. Il ne croit pas qu'arrive jamais un règne d'universelle harmonie.

Marc habite un pays rude, où les genèvriers, le thym, l'aspic, les bruyères et les chênes rabougris forment une âpre toison sur les falaises de craie. Il aime le parfum des pierres ensoleillées. Il sait interpréter, je crois, les figures des rochers. Il me dit : « Dans un repli du Causse, entre les brousses et les clapiers, une lente rivière déroule ses méandres. Elle glisse hors des abîmes souterrains qui cachent sa source secrète. Des peuples immenses ont vécu autrefois sur son rivage. Les plus anciens, dans les cavernes, savaient à peine animer le feu et s'armer de pierres taillées.

Ces lieux aujourd'hui déserts ont vu des guerres sans nombre. Ils ont connu aussi la paix et l'illusion du progrès ; j'ai lu cette histoire, écrite dans le sol. Les grottes, les talus éboulés, les berges croulantes, recèlent ses vestiges. Les temps ont enfoui leurs fossiles, couche par couche, dans les sables et les limons. J'ai recueilli les os des guerriers, où sont gravées des blessures ; des armes de pierre, de bronze et de fer ; des outils pacifiques, les dalles creuses des pressoirs, des bijoux d'ambre et de nacre.

Les peuples calmes vivaient au bord de l'eau. Ils cherchaient leur bonheur dans la paix. Les barbares rassemblaient leurs hordes sous le couvert de la forêt. Ils se ruaient de siècle en siècle à l'assaut de leurs voisins, qui étaient toujours surpris, et toujours prêts à reprendre, après les combats, leurs doux travaux.

Un grand soir, les barbares furent anéantis, la grande paix commença. Sous l'humus de la plaine enchantée, je découvre les mosaïques des villas, où s'enroulent des pampres, autour des flûtes et des cymbales. Le peuple vécut sous des péristyles, et berçait son bonheur au son des lyres et des philosophies. Quelle fut la fin de cet âge d'or ? Je ne sais. Un sable léger recouvre tous les débris.

Il semble que tout, peu à peu, retourne en poussière.

Ce fut la douce fin d'un peuple, mort de trop de bonheur. »

Ainsi parlait Marc. Je lui reprochai sa solitude. Les vieilles pierres sont des compagnes désolantes.

L'aube de ce jour-là était transie. L'on voyait, sous la visière du casque, des guirlandes de gouttelettes. J'allumai du feu.

Les brindilles pétillèrent. La fumée monta en spirales légères. Nos rêves se réchauffaient. Je dis :

« L'amazone laissera mollir la corde de son arc. Alors il faudra beaucoup demander à l'amour. »

« Idéal français », murmura Marc

« Et ne sais-tu pas ce que seront les Français victorieux ?

« D'abord, il faudra nous enorgueillir de la victoire. »

JOSEPH JULLIEN.

Armée du nord.
9 novembre 1915-3 février 1916.

CINQ POÈMES DU TEMPS DE GUERRE

—

I

NOTRE-DAME-DE-TOUTE-GRACE

I

Il faut (l'heure s'apprête au cadran de l'Histoire
Où ton charme divin ne te suffira plus),
Athénienne enfant dont pointaient les seins nus
Vers le barbare amant qui s'en venait y boire
Le lait de la sagesse humaine revenu;
Il faut (l'heure est sonnée où ton destin te guette)
Ceindre tes reins qu'avait avivé le désir
Du rameau d'olivier que tu pensais cueillir,
Loin des champs où la voix soudaine des trompettes
Promulgue que, d'abord, tu ne dois pas mourir.
O souple, alerte et vive France
A l'aimable raison et aux clairs yeux moqueurs,
Toi pour qui la sottise est la première offense,
Et la seconde, la laideur.

II

Ta sereine bonté débordait par le monde,
Fertilisant les cœurs que la haine noua;
De par ta grâce experte et d'un si pur aloi
Tu régnais, et l'Europe agitée et féconde
Ecoutait la musique exacte de ta voix.

Il te faut oublier, magnanime et prodigue,
(Le plus rare trésor est le plus convoité),
Que tu sus faire de ta force une beauté,
On ne sait quoi de séduisant d'une fatigue
Et que l'hiver eut peur de la robe d'été...
Rappelle-toi (c'était naguère,
Ce fut jadis, c'était et ce sera toujours),
Tu sais si bien, quand tu le dois, faire la guerre,
Quand tu le veux, parler d'amour.

3

Notre-Dame-de-Toute-Grâce, ô douce France !
Par le calvaire obscur où saignent nos genoux,
Par le blasphème, et par la croix, et par les clous,
Qu'une neuve beauté naisse de nos souffrances,
Notre-Dame-de-Toute-Grâce, exaucez-nous !
Que compteront, dès lors, les sombres hécatombes
Et le rictus impur de la haine aux yeux fous,
Que compteront, ô notre Dame ! près de vous,
Les sables de l'oubli, cheminant vers les tombes,
L'impitoyable oubli plus effrayant que tout ?
— Pour t'avoir fait la dédicace
Du plus pur de ton sang qui battait dans nos cœurs,
C'est en toi désormais que vit celui qui meurt,
Notre-Dame-de-Toute-Grâce !

Paris, novembre 1914.

II

SUR UN AMI MORT

I

Combien qui furent, qui sont morts
Et qu'on aurait écoutés mieux !
L'un aussi beau qu'un jeune dieu,
Sous la laine des cheveux d'or.

Il allait découvrant la vie,
Sans s'étonner et sans maudire,
Et préférait le clair sourire
Aux tristesses qui nous convient.

Il fut le cadet de ce rêve
Que nous fîmes d'être nous-mêmes.
J'étais la longue, il fut la brève
Des plus beaux vers d'un pur poème.

2

Te souvient-il comme voilà
Le maigre horizon des fortifs
Et nos soucis d'alors, chétifs,
Ton violon ce matin-là ?

Tes mains tissèrent un avril
Sur la détresse de l'hiver ;
On eût dit que tremblaient des cils
Et que tremblaient des rameaux verts.

3

Des pas, rien que mes pas sur l'herbe
Et ces phrases endimanchées,
Pour ta jeunesse tôt couchée
Avec les anonymes gerbes !...

Des pas... Des mots... toujours des mots !
Les vrais vivants sont-ils les morts ?
Ami, réponds-moi, toi qui dors
Du léger sommeil des héros. —

Paris, février 1916.

III

A PROPOS .

pour Gretchen.

I

Gretchen, et de vos confitures,
Et de ce Kant fastidieux,

— C'est l'heure où sont couchés les vieux, —
Et du K de votre culture
Et surtout de votre figure —
On a soupé — et c'est tant mieux !

2

Pour Marianne rajeunie
Dont les seins tiennent — et comment ! —
Lors n'ont veillé que cœurs d'amants.
Il n'est cloches d'Epiphanie,
Il n'est candides litanies
Plus ferventes que cet élan.

3

A Dieu plaise que sur le manche
— Comme il fait chaud mon empereur ! —
Tombent les Boches fusilleurs ;
D'avoir eu la première manche,
Ils nous doivent double revanche :
Nous aurons la belle et l'honneur !...

Paris, septembre 1914.

IV

CROQUEMITAINE

Pour Guillaume.

I

O nuit de Walpurgis, le grand Faust est mourant !
Les balais du Sabbat, courant la pretentaine,
T'éclaboussent de boue encor plus que de sang,
Croquemitaine !

Et qu'ils soient du Schleswig, d'Alsace ou de Lorraine,
Ou de cette Pologne aux nostalgiques chants,
Tes moustaches n'effraient plus les petits enfants,
Croquemitaine !

II

Lohengrin a la manque et dont seule s'éprend
Quelque Walkure chauve aux sanglantes mitaines,
Ton cygne abâtardi n'est plus qu'un chat-huant,
Croquemitaine !

Quand ton grand-père vint avec ses tire-laine,
Ton heure était déjà déclanchée au cadran
De ces pendules que volèrent vos uhlans,
Croquemitaine !

III

Epouvantail que déchiquètent dans les champs
Les moineaux houspilleurs sentant l'aube prochaine,
Ton bras ankylosé, comme une loque, pend,
Croquemitaine !

Et tu ne fais plus peur, manager de la haine,
Pour ce qu'ils n'ont plus gras à mettre sous la dent,
Qu'à tes sujets inquiets, surtout, de lard fumant,
Croquemitaine !

V

RÉSURRECTION

O femmes de chez nous, mères, amantes, sœurs,
Ils ne sont plus à vous, ils sont déjà l'Histoire !
Le vent tiède est passé, des ailes de la gloire
— Et voici que soudain se sont séchés vos pleurs.

Sépulcre de vos cœurs, riche de plus de baumes
Qu'en Galilée, aux pieds du Maître de l'amour,
De longs cheveux épars essuyèrent un jour,
Dites : quelle retraite, et quel toit, et quel chaume

Abritent-ils — et dans quel lieu ? — cette ferveur
D'un clair front secouant les symboliques cendres
Pour, du laurier vivant, tout simplement s'éprendre,
O femmes de chez nous, mères, amantes, sœurs...!

JACQUES DYSSORD.

IMAGES D'AMÉRIQUE

—

VISIONS DE GHETTO

—

New-York, mars 1915.

Un soir de février, lumineux et doux, comme il en point subitement au milieu du rude hiver new-yorkais, secoué de tempêtes de neige et de cyclones. « On va vous faire faire un tour de ghetto ! » me dit, avec cette self-ironie amère et ricaneuse qui est l'un des traits les plus frappants de la mentalité juive, le puissant écrivain jargonique Schalom Asch, romancier, dramatiste, journaliste, beau gars à la haute stature, aux larges épaules, au vaste front découvert, aux grands yeux à l'éclat humide qui, seuls, apparentent ce géant, venu des plaines de la Pologne, à ses frères crépus, au teint mat, de l'Orient sémite.

C'est là-bas, tout là-bas, à l'extrémité de la ville basse, au point où la longue galette que forme New-York s'amincit et s'étrangle, que nous amène le subway. Accolée au quartier maritime que gardent, tels d'énormes forteresses, les *buildings* titanesques du *World* et de la *Tribune*, la ville juive court comme un ruban ininterrompu le long du flanc Est de la cité jusqu'au bourg *The Bronx*. Les « blocks » succèdent aux « blocks », les avenues aux avenues, les heures de marche aux heures de marche, sans que nous sortions de l'enceinte de ce que mon ironique compagnon avait appelé un ghetto.

Un ghetto ? Allons donc ! Une ville, une ville dans la ville, une cité dans la Cité à l'étalon prodigieux de l'Amérique, la

plus colossale agglomération juive qu'il y ait dans le monde, plus grouillante, plus pullulante que Lodz, Brody et Lemberg, les plus larges réservoirs juifs de l'Europe ; plus peuplée que Lyon ou Marseille ; une ville juive entièrement, mais cependant une ville grande ouverte où pénètrent les souffles vivifiants du large, qu'aère et qu'occidentalise l'haleine fiévreuse de l'immense New-York, où se mêlent fraternellement et s'harmonisent le tenace labeur de la vieille race indestructible et le labeur trépidant de la jeune Amérique.

Une ville juive entièrement, une ville de plus d'un million d'habitants, venus de tous les points du globe où la persécution a disséminé les enfants de Sem, avant tout des plaines de Russie et de Pologne, mais aussi de la Galicie, de la Bohême, de la Hongrie, de la Roumanie, de l'Espagne et du Portugal. Les physionomies et la langue révèlent les divergences d'origine. Ici, ce sont des juifs russes, coiffés de casquettes de fourrure, à la face hirsute, au nez épaté, aux grosses lèvres, aux courtes jambes, aux yeux brisés, à l'expression morne, âmes mortes, en qui survit, malgré l'affranchissement, l'indéfectible stigmate des humiliations et des servages. Là, des Galiciens dont les plus âgés portent encore le long kaftan luisant et les tire-bouchons graisseux, des Bohêmes au visage grippé et au regard aigu, des Allemands blondasses et mal équarris, des Hongrois jouisseurs aux beaux yeux impudents, des Espagnols aux prunelles de velours, parlantes, chantantes, amoureuses, ayant capté les étincelles des grands soleils d'Asie — tous ayant subi l'influence modelatrice des races au milieu desquelles ils ont vécu, mais ayant tous conservé cependant les maîtres-caractères de leur race propre : la mobilité mimétique des traits, l'exubérance des gestes, les éclats de voix, la nervosité frémissante et, tendu sur toute leur apparence extérieure, le grand voile de pathétique mélancolie.

Ils sont venus, les Russes, au lendemain d'un pogrome, l'homme, la femme, l'aïeul à la longue barbe, les enfants à la tête pensive de petits vieux, avec, à la main, les sacs bourrés et les paniers mal ficelés et, serrée contre leur poitrine, la poignée de roubles, faute desquels l'entrée du Nouveau-Monde leur eût été interdite. Ils ont pris congé, en pleurant, de ceux et de celles qui n'ont pas osé entreprendre l'interminable périple. Ils ont fait escale à Paris, où des coréligionnaires cha-

ritables les ont soignés et réconfortés. Puis, entassés dans les entreponts, ils ont traversé les mers et sont arrivés enfin, harassés et ahuris, au *Pier*. Là, après avoir passé victorieusement la visite, ils ont débarqué et ils ont marché parmi le halètement, les mugissements et les beuglements de la ville qui jamais ne se repose, aveuglés par les lumières et abasourdis. Et voici qu'ils ont atteint East Broadway ou Canalstreet ou quelque autre des rues où se sont établis leurs frères et leurs sœurs. Ils s'arrêtent, béants, devant les boutiques allumées, et les enfants tendent les bras et sentent s'humecter leurs lèvres. Voici la pâtisserie où s'étagent, blonds et croustillants, les *boles*, les tortillons de pain saupoudrés de pavot et les azymes craquelés. Voilà la charcuterie où s'étalent, roses, les langues « kascher » et la viande fumée, veinée de graisse jaune, près des pyramides de graillons savoureux et des poitrines d'oies confites. Et toutes les enseignes sont en jiddisch ; tous les passants — sauf les policemen — parlent le jargon familier et tous ont la démarche dégingandée et les bras ballants des gens de là-bas. Et ils ferment les yeux pour ne pas voir brusquement s'échapper le rêve. Par delà les mers, ils ont retrouvé le faubourg natal. Dans ce coin de rue, ce sont eux : le tailleur cagneux, le savetier exégète, le commissionnaire talmudiste. C'est « chez eux », c'est leur home ancien et nouveau à la fois, c'est une patrie retrouvée...

Et c'est une patrie en effet, accueillante et hospitalière. Au bout de quelques années, l'humble immigrant s'est implanté et assis. A son tour, il a ouvert une petite boutique et s'est mis à gagner sa vie et celle des siens, pauvrement d'abord, puis peu à peu plus largement. Son flair d'outlaw, à la recherche de filons commerciaux nouveaux et d'entreprises à la fois prudentes et audacieuses, ne l'a pas abandonné. Un petit nombre d'entre eux — il serait injuste de le dissimuler et d'ailleurs que d'excuses on pourrait faire valoir en leur faveur — se sont adonnés à des métiers infâmes. Mais la majeure partie — l'état-major de l'office des Immigrés et des municipalités de New-York l'a proclamé devant moi — constituent comme une aristocratie parmi les immigrés, de par leur labeur persévérant, leur économie, leurs mœurs familiales irréprochables, leur génie commercial et industriel, leur prodigieuse faculté d'assimilation. Au débarqué, les immigrants ont été

accueillis par des « *settlements* » — des patronages — entretenus par la générosité de Jacob H. Schiff, de Mortimer Schiff, de Mr et Mrs Morgenthau et dirigés par des femmes d'élite comme Mrs Wald, où on leur a appris les premiers éléments d'anglais et où les enfants ont trouvé, au sortir de la mansarde et de l'échoppe maternelle, des salles spacieuses, un gymnase, des bains douches, des clubs. J'ai visité plusieurs de ces *settlements* et ai constaté avec admiration l'extraordinaire vertu de transformation intellectuelle, morale et même physique d'une éducation bien entendue. Au bout de quelques années, les petits Juifs de Russie et de Pologne sont méconnaissables. Leurs épaules se sont élargies, leurs visages rassérénés. Ils ont du muscle, et avec le muscle, l'assurance. J'ai vu, dans une salle de gymnase, des équipes de joueurs de base-ball qui ne le cédaient en rien en adresse et en brutalité à leurs voisins anglo-saxons. J'ai vu, au *settlement* appelé *The Bronx Hall*, des clubs de musique, des clubs de littérature, des clubs d'études sociales, où des jeunes filles, par vingtaines, quelques-unes exquises de grâce, jouaient, parlaient, palabraient... Puis, dès que la tirelire des arrivants s'est emplie, les enfants ont été envoyés non plus seulement à l'école primaire, mais dans les Collèges et à l'Université. Le plus grand établissement d'enseignement secondaire de New-York, le Collège de la Ville de New-York, est presque entièrement peuplé de fils d'immigrants russes et polonais, et mes collègues Delamarre et Weill, qui y enseignent le français, m'ont dit avec quelle gloutonnerie ces jeunes esprits, vierges de culture, se jetaient sur les aliments intellectuels qui leur étaient offerts.

Et déjà la seconde génération gravit, en rapides enjambées, l'échelle sociale. C'est d'abord dans l'Est que les petites boutiques se sont transformées en *stores* cossus. Ensuite, elle a essaimé, elle a émigré vers le centre et a pris d'assaut jusqu'à la cinquième Avenue. Elle a inauguré des industries nouvelles et prospères. Ce sont les juifs russes qui ont vraiment créé aux Etats-Unis le commerce des habits, des chemises, des gants, des fourrures et se sont emparés presque entièrement de l'industrie du bâtiment. La seule industrie de la confection qui, avant eux, existait à peine à New-York, occupe maintenant 100.000 juifs russes et son bilan se chiffre annuellement à plus d'un milliard de francs. Et avec l'aisance, leur est venue

l'ambition et une ambition qui a trouvé à se satisfaire. Le chef de l'industrie du bâtiment, Mr Horowitz, le président de la Thompson-Starett Company qui a construit les plus célèbres « gratte-ciels » de New-York — le Woolworth, le Municipal Building, l'Equitable, — est un juif russe de moins de quarante ans et qui est venu à New-York comme enfant, sans amis ni protecteurs. Le grand ingénieur qui a construit l'énorme pont sur l'East River, Mr Moisseif, est un juif russe. Le Docteur Platz, qui récemment a découvert le microbe de la fièvre typhoïde, est le fils d'un juif russe. La plupart de ces juifs se font naturaliser, deviennent d'excellents citoyens américains et participent d'une façon active et heureuse à la vie politique des Etats-Unis : dans la Convention Constitutionnelle de l'Etat de New-York, il y avait, parmi les 108 membres appelés à réviser la loi fondamentale de cet Etat, 16 juifs d'origine russe.

La question qui se pose et que j'ai posée à mon guide est de savoir si, parmi ces juifs si rapidement et, à son dire, si complètement assimilés, se sont conservés l'esprit juif, l'âme juive, le sentiment de solidarité avec leurs frères restés là-bas. Jusqu'à présent, me dit-il, on peut répondre à cette question par l'affirmative. Sans doute, de profondes divergences d'origine, de classe, de culture, de rite, divisent les juifs de New-York, de San-Francisco, de Boston, de Philadelphie et d'ailleurs. Il y a les Juifs entièrement américanisés et ceux qui ont apporté à leurs semelles trouées l'humus tenace de la terre russe. Il y a les Juifs aristocrates, modérés ou réactionaires d'une part, et, de l'autre, la masse compacte des prolétaires, groupés dans une puissante fédération de syndicats de près de 600.000 membres, marchant d'accord avec la Fédération des ouvriers syndiqués américains, présidée par Gompertz, un Juif, et dont les éléments les plus nombreux et les meilleurs sont membres du Parti socialiste américain que dirige Morris Hillquit, Juif d'origine russe. Il y a les Juifs orthodoxes dont les rabbins ont des œillères de fanatisme et de sectarisme aussi épaisses que s'ils n'avaient jamais quitté la boue des villages galiciens et qui sont toujours prêts à brandir contre les hommes assez audacieux pour penser autrement qu'eux ce « schofar » d'excommunication qui retentit naguère aux oreilles narquoises de Spinoza. Il y a les Juifs réformés, dont les temples sont les plus cossus et les sermonnaires les plus écou-

tés de New-York. Il y a enfin ce séduisant docteur Stephan Wise, dont l'éloquence ensorcelante amène, tous les dimanches matins, des milliers d'auditeurs et d'auditrices de toutes les confessions à la *Free Synagogue* — la Synagogue libre — dont il a fait une sorte d'école de morale individuelle et sociale, émule de cette passionnante *Ethical Culture School* — école de culture éthique — dans le temple laïque de laquelle retentit, tous les dimanches matins aussi, au milieu d'un auditoire enthousiaste, la grande voix de Félix Adler.

Tout cela constitue, on le voit, des éléments singulièrement hétérogènes. Mais, dès qu'il s'agit des intérêts profonds de la race, dès qu'il s'agit surtout des souffrances des frères restés là-bas, en Russie, en Pologne et en Roumanie, toutes les différences s'effacent, toutes les divergences se nivellent, tous les dissentiments s'oublient et les trois millions de Juifs américains ne forment plus qu'une seule masse frémissante et vibrante. Cette masse s'est dressée tout entière debout lorsque parvinrent en Amérique les premiers récits des récentes persécutions juives en Russie. Au début de la guerre, c'est avec un fervent enthousiasme que les Juifs d'Amérique avaient salué la croisade des démocraties européennes. Leurs vœux étaient allés, tout naturellement, vers la France, la libératrice, vers l'Angleterre, l'antique gardienne des Droits du Citoyen. Ardemment ils avaient espéré qu'en Russie, après les longues ténèbres, se lèverait l'aube de la libération. Ils avaient crié à leurs frères de là-bas de tout oublier — les pogromes, Kichineff, le « territoire », les restrictions scolaires, les offenses et les humiliations — de se jeter, eux, les humiliés et les offensés, eux, les maudits, les frustrés d'affection maternelle, sur le sein de la mère Russie, de lui prouver qu'elle avait eu tort de les dédaigner et que c'étaient eux qui sacrifieraient pour elle le plus gaiement leurs biens et leur sang. Et comment la Russie avait-elle répondu à ce grand élan de loyalisme et d'amour? « Elle nous a repoussés; elle nous a rebutés; elle a lancé contre nous d'atroces calomnies; elle nous a accusés collectivement de l'infâme crime de l'espionnage et de trahison. Ainsi que des pestiférés, elle a transporté 600.000 de nos frères et de nos sœurs d'un bout de la Russie à l'autre, dans des wagons plombés. Elle a chassé de ses hôpitaux nos blessés parce qu'ils n'étaient pas dans le « territoire ». Ah, la persé-

cution, les injustices, nous aurions été prêts à les subir, nous, les victimes élues de la persécution et de l'injustice. Mais ce qu'il était impossible d'endurer, c'est le mépris, le mépris ! » Et la voix de Schalom Asch se brise, et ses yeux sombres lancent des éclairs de colère et de douleur...

Et alors, les vieilles vertus de charité et de bienfaisance de la race s'éveillèrent. Amis et ennemis, réactionnaires et radicaux, orthodoxes et libres-penseurs, banquiers de Wall Street et anarchistes, se mirent à travailler ensemble. Inoubliable sera, dans la mémoire de ceux qui y assistèrent, le mass-meeting de Carnegie-Hall, où, parmi les gémissements, les cris hystériques des femmes et les larmes des hommes les plus endurcis par l'âpre lutte pour le pain ou pour les millions, un orateur, doué de tout le pathétique sémite, le Docteur Magnès, conta à son auditoire la grande douleur des juifs de Russie et de Pologne, et ébranla si violemment les âmes, qu'à la fin de la séance, 1 million de dollars fut souscrit. Et cet élan ne s'est pas arrêté : à l'heure qu'il est, les Juifs d'Amérique ont envoyé aux juifs de Russie et de Pologne plus de 3 millions de dollars. C'est ainsi qu'une fois de plus, la persécution a cimenté l'union parmi ces Juifs dont le tempérament est si profondément individualiste et anarchiste, et qui sont incapables, dans l'état de paix, de se soumettre à une direction et à une discipline.

Mais, me dit mon compagnon, en dehors de ce trésor commun de souffrance, les Juifs russes de New-York ont un trésor commun de culture, de vie sociale, de vie juive tout court, qui se multiplie et s'enrichit incessamment sur la terre de liberté. Et Schalom Asch me fait les honneurs de cette vie. Devant moi s'élève un immense building de douze étages, crûment illuminé, et tout grouillant de clerks des deux sexes : c'est le *Forward*, le grand journal socialiste juif, écrit en jiddisch, dont le tirage égale celui du *World* et du *New-York Times* ; ce sont, à côté de ce building, d'autres, plus modestes, qui abritent *The Warheit* tirant à 150.000 exemplaires, *The Tag*, un journal sioniste, toute une presse dont le jargon familier et le ton bon enfant jurent avec la tenue de l'*American Hebrew* de New-York, du *Jewis Advocate* de Boston et d'autres gazettes rédigées en anglais, et s'adressant aux Juifs américanisés.

Des journaux, mon guide me conduit dans un café où se réunissent les écrivains et les dramaturges jargoniques. On me les présente les uns après les autres. Voici Léon Kobrin, celui que ses compatriotes appellent l'Ibsen jiddisch et dont plusieurs pièces ont été traduites et représentées au Théâtre d'art de Moscou et chez Reinhart, physionomie inquiète, chercheuse et taciturne ; sa femme, qui a traduit en jiddisch l'œuvre complète de Guy de Maupassant ; Abraham S. Schomer, le cordial auteur de *A Day*, qui a fait le tour des scènes new-yorkaises ; le Docteur Schapiro, Juif d'origine russe entièrement américanisé, professeur d'histoire au Collège de la Ville de New-York, dont l'œuvre récente sur l'Europe moderne fait un si enthousiaste éloge de la civilisation française ; le docteur Hirsdansky, remarquable pédagogue qui préside à une école comptant plus de 6.000 élèves. Puis, des médecins, des avocats, des journalistes, toute cette *intelligentia* judéo-russe qui, à New-York comme à Paris et à Londres, aime à se grouper et à construire, parmi la fumée odorante des cigarettes blondes, de fragiles Cités d'Utopie.

Du café on m'entraîne vers les cinq grands théâtres jiddisch dont les façades flamboient. Impossible d'y trouver une place, tellement les salles spacieuses, bien aérées, décorées avec goût, sont bondées. Nous écoutons debout. Dans l'un, c'est une version en jiddisch de *Cabale et amour* qu'on représente. Dans l'autre, c'est une pièce intitulée *l'Infirme* dont le canevas est visiblement emprunté à *Pierre et Jean* de Guy de Maupassant et où triomphe l'art probe et minutieux du plus grand acteur jiddisch de l'Amérique, Rosenfeld, qui m'a dit son ardente admiration pour notre Mounet-Sully. Dans le troisième, c'est un mélo, une pièce de guerre que le public écoute haletant... Une noce juive en Russie. Le bonheur, le calme. Puis soudain les gendarmes surgissent, appelant le jeune marié et son frère au drapeau. Séparation, douleur, gémissements, larmes et grand cri de la mère. « Dire qu'ils vont se faire tuer pour une patrie qui les renie !... » Plus que la scène, je regarde spectateurs et spectatrices. Dans les loges, les femmes aux vêtements cossus avec, aux oreilles et au cou, des bijoux de prix, les hommes, tous proprement vêtus ; un grand nombre d'enfants, coquettement nippés. Sur tous, un grand air de contentement, d'aisance, d'assurance.

Au sortir des théâtres, on me mène à l'*Educational Alliance*, la colossale Université Populaire juive. Dans une première salle, contenant plus de mille personnes, un orateur, mi-sermonnaire, mi-orateur de réunion publique, est en train de faire une leçon de morale. Il part d'une légende biblique, y rattache quelque faits-divers du Ghetto, entremêle habilement les souvenirs du grand passé du judaïsme et ses destinées présentes, entasse arguments sur arguments, récits sur récits, contes sur contes, puis, désenchevêtre la chaîne avec une argutie toute talmudique, saupoudre le tout de quelques saillies « kascher », finit sur une invocation pathétique et arrache tour à tour à son auditoire des éclats de rire, de bruyantes approbations et de petites larmes. De là, nous passons dans une sorte d'oratoire. D'un côté, les jeunes filles, de l'autre les jeunes gens. On répète des chœurs devant servir à accompagner quelque cérémonie religieuse. Cette fois, ce n'est pas du jiddisch, c'est de l'hébreu. Un grand jeune homme blond, à la voix chatoyante, psalmodie les vieux airs de lamentation qui avaient retenti dans les antiques synagogues de Bohême, de Russie et de Pologne et que, pieusement, les errants avaient transportés outre-mer. Les soprani et les contraltos, les ténors et les barytons, reprennent l'air en sourdine. Je ne comprends pas le sens des paroles, mais je sens tressaillir en moi les deuils impérissables de la race et son espoir, plus tenace que les deuils.

Quand nous sortons de là, il est près de minuit. La place qui fait face à l'*Educational Alliance* est fourmillante de monde. Les jeunes filles, casquées de lourds cheveux crespelés, bruns, blonds et roux, les jeunes gens en complet correct, déambulent en causant et en riant. Au milieu de la place, une fontaine. Un couple est penché sur la margelle. Non loin d'eux, un vieillard est assis, les jambes croisées. La lumière laiteuse de la lune idéalise les traits énergiques et les formes sculpturales de la jeune fille. Eliézer, Isaac, Rébecca, Idylle...

§

Oui, mon compagnon avait raison. Il y a aujourd'hui, à New-York et en Amérique, une vie juive, robuste et puissante. Durera-t-elle ? Se maintiendra-t-elle pure de tout

alliage, s'étendra-t-elle, ou bien se confondra-t-elle au contraire dans le grand *hotchpotch* de l'Amérique? Qui le sait? Mais ce qui est certain, c'est que les millions de Juifs qui sont allés s'établir là-bas y vivent une vie libre, large et vraiment humaine. Les jeunes n'ont plus rien de la physionomie apeurée de leurs ascendants. Leur nuque s'est redressée. Leurs pieds mordent le sol avec assurance. Ils parlent leur jargon, ils lisent leur journaux jiddisch sans se cacher. Ils osent se dire juifs, ils sont fiers de se dire juifs. Ils ont conscience d'être des citoyens comme les autres à qui nul n'osera reprocher ni leur religion ni leur race. Ils savent que, sinon à New-York même, mais dans les grands Etats du Nord, dans l'Idoha, dans le Montana, le North-Dakota, il y a place encore pour le labeur et l'industrie de millions d'entre eux, qu'on les y attend, qu'on les y appelle. J'ai reçu là-dessus les assurances les plus certaines des gouverneurs. Et je me suis demandé si ce n'était pas là, dans le Nouveau-Monde, que sera le refuge définitif de la vieille race errante, si ce n'est pas là qu'elle s'assoiera à tout jamais et que se reconstruira cette Jérusalem nouvelle, vers laquelle désespérement est tendue l'âme de ceux dont les ingrates patries se refusent à leur amour.

VICTOR BASCH.

L'ARMÉE SERBE RESSUSCITÉE

On admit toujours en stratégie qu'une armée rejetée à la côte était une armée perdue. Il était réservé aux Alliés de montrer la caducité de ce vieux principe, que la maîtrise de la mer permettait le sauvetage d'une armée en déroute, son transport et sa réfection à des centaines de milles du lieu de sa défaite.

Ainsi, la conservation de l'armée serbe représente une opération d'une haute portée stratégique ; il n'y a plus de limites à la conquête ; jamais une armée d'invasion, eût-elle conquis un pays jusqu'à ses côtes, ne sera assurée contre un retour offensif de l'ennemi, si celui-ci tient la mer. La maîtrise maritime tient de plus en plus à devenir le facteur stratégique prépondérant et l'avenir de toute coalition semble bien désormais devoir être sur l'eau.

Lorsque l'armée serbe commença la tragique retraite qui la conduisit aux rives de l'Adriatique, les Alliés se préoccupèrent de sa conservation. Parmi les différentes solutions qui furent discutées, le Conseil de guerre adopta Corfou comme lieu de réfection. L'occupation de l'île fut décidée, la France l'effectua.

Dans la nuit du 10 janvier, les chasseurs alpins, que nos croiseurs avaient transportés, débarquaient sans coup férir ; l'occupation se fit sans incident.

Bientôt un système de protection parfaitement étudié mettait la rade de Corfou à l'abri des incursions ennemies : une base maritime était créée, l'évacuation pouvait se faire.

Il fallait assurer le transport le long de côtes ennemies, à proximité de la base autrichienne de Cattaro, d'une armée désorganisée de cent cinquante mille hommes, et sauver les débris de son matériel et de sa cavalerie.

Les troupes avaient afflué au petit bonheur entre Durazzo et Vallona. Ce fut en ce petit port, avec des moyens de fortune

précaires et insuffisants, que se fit l'embarquement, en faisant flèche de tout bois.

Un cruel dilemme se posait : si le temps était beau, l'embarquement était rapide et sûr, mais la navigation dangereuse, une mer plate favorisant les attaques de sous-marins.

Si le temps se gâtait, la route ne risquait plus d'être troublée, mais l'embarquement devenait difficile, souvent impossible.

Un temps splendide favorisa l'opération. Grâce aux très sérieuses mesures de protection que prirent les marines alliées, aucune attaque ne put avoir lieu. Le dévouement de tous vint à bout de l'énorme tâche. En un mois, l'armée serbe toute entière fut en sûreté ; on sauva tout ce que l'on put de matériel et de chevaux, sans avoir perdu ni avarié un seul navire. La marine pouvait être fière de l'œuvre accomplie.

Il fallait à présent reconstituer l'armée ; soigner ces malades, vêtir ces soldats dépenaillés ; nourrir ces bouches affamées, rendre la vie et l'unité à cette troupe débandée.

Les médecins de la marine et des missions se dépensèrent inlassablement. La mortalité diminua rapidement. Hélas! plusieurs médecins ont payé de leur santé, et même de leur vie, leur héroïque dévouement.

Par milliers les vêtements, le linge, les chaussures sont venus. Des centaines de tonnes de chocolat, de lait, de farine s'amoncellent sur les quais et sont dirigés dans les camps de l'intérieur par auto-camions.

La mission militaire française se réservait la tâche de l'organisation de l'armée. Des camps spacieux furent créés dans les endroits les plus salubres. Peu à peu l'armée se reforma, s'éduqua : elle possède à présent une âme et la certitude de la victoire.

J'en donnerai pour témoignage une visite à laquelle voulut bien nous convier récemment la mission française au camp de Mavrotika.

Une pinasse de la direction du port nous emmène un après-midi. Le ciel très pur, d'un pâle bleu vénitien, se fond à l'horizon dans une mer calme, que ride à peine une brise folle.

Sur la côte très verte, à peine tachée par des massifs de cyprès, le soleil s'épand en larges nappes d'or. Derrière nous, la côte d'Albanie se teinte en violet, et des pics neigeux scintillent comme des cabochons de cristal.

Après une heure de route, la pinasse nous débarque au long d'un appontement récemment construit. Un chaland automobile anglais chargé de barriques est accosté. Sur la plage, une panneterie est installée, reliée par auto-camion avec le camp situé à quatre kilomètres. Une auto nous emmène.

Le camp de Mavrotika est installé dans une plaine en pente douce, qui vient mourir sur une plage de sable fin. Une rivière aux eaux troubles et paresseuses coule au milieu d'oliviers plusieurs fois séculaires.

Un colonel serbe nous reçoit. C'est un homme jeune, au visage intelligent, aux yeux actifs et volontaires. Il a les épaules carrées, le torse puissant, bien pris dans un uniforme khaki au col de velours noir. Il marche avec un léger balancement du corps, harmonieux.

Il s'exprime en français avec difficulté ; un grand sourire découvre ses dents lorsqu'il cherche un mot qui fuit.

Sous les arbres, de petites tentes de toile brune abritent chacune quatre hommes. Les propriétaires savent égayer la simplicité sévère de leur logis, soit au moyen de jardinets dessinés avec des pierres, soit en plantant des haies de branches d'olivier. Cet instinct de coquetterie est un sûr garant du bon moral. Des couvertures, des pièces de linge sèchent au soleil.

Autour des tentes, des soldats quittent, pour nous saluer, leurs travaux et leurs plaisirs. L'un d'eux, le pied emmaillotté, répare une primitive guzla dont le manche en col de cygne est sculpté au fer rouge. Un large sourire éclaire sa face rude et bronzée, taillée à coups de serpe.

Plus loin, une section a établi son réfectoire. Un monticule de terre battue forme table. Un surtout de galets et de boîtes de conserves vides assure l'horizontalité et la sécheresse. Une haie d'oliviers clôt cette rustique salle à manger dont le plafond est le grand ciel bleu.

Sur la plage, où viennent doucement mourir les vagues, des hommes se baignent avec des cris et de grands rires.

Le colonel tient absolument à nous recevoir autour de sa tente, et ses ordonnances nous apportent des tasses d'un café turc qui, pour être fait dans ce décor champêtre, n'en perd ni son arôme, ni son goût.

— Nous avons ici vingt mille hommes, dit-il. Chaque régiment est séparé, mais le chef de la division, du haut de ce pla-

teau que vous voyez, a sous les yeux tout son monde, tant c'est bien agencé. Tous les soirs, nous faisons une heure de défilé, au son de la musique. Bientôt nous augmenterons la durée de cette marche, et nous la ferons avec les sacs. Mais, venez voir mes soldats !

En montant sur le plateau, il nous faut admirer les cuisines, les marmites qui ronronnent sur des feux de sarments, goûter la soupe.

Un rauque commandement retentit à notre arrivée sur le front des troupes, et des centaines de voix clament une phrase brève :

— Ils nous souhaitent la bienvenue, sourit le colonel.

Le régiment est là sous nos yeux. Au centre du tertre, la musique est massée. Une dizaine d'exécutants, clarinettes, saxophones et caisse. Son chef, tout à l'heure face à nous, battra la mesure d'un geste saccadé, peut-être trop évocateur des figures qui ornent les orgues de Limonaire, aux baraques de foire.

Tout le long de l'après-midi, cette fanfare joue. Le Serbe aime la musique, comme toutes les races un peu rudes. Je me souviens de chœurs à quatre voix, exécutés, le soir, par un groupe d'officiers serbes que nous transportions, il y a quelque temps. Une mélopée plaintive, soutenue par les basses, montait lentement et s'éteignait.

En colonne par quatre, les compagnies tournent en rond, autour de la musique, avec des haltes fréquentes.

Au signal du colonel, le défilé commence, sur un air étrange, sautillant, rythmé à deux temps par des coups de caisse, et qui rappelle certaines danses du *Prince Igor* et les danses paysannes de la *Pastorale*.

L'alignement des hommes est parfait, les attitudes superbes. Jeunes pour la plupart, ils respirent une santé robuste, cambrent la poitrine en lançant le pied gauche en avant au coup de caisse qui marque le pas de parade.

— C'est une chanson populaire de chez nous, que ce défilé, dit le colonel. Ils aiment ce chant d'amour et de mort. N'est-ce pas qu'ils sont bien !

L'orgueil du chef n'est que justifié. Les compagnies se succèdent dans la même impeccable tenue. C'est vraiment une jolie troupe.

— Vous allez maintenant assister à la prière qui termine la journée ; ensuite nos hommes sont libres.

Sous les oliviers, le régiment est massé, sans armes. Au centre la musique et, devant elle, le pope auquel fait face l'officier de service.

Majestueux et lent, un hymne s'élève, plane longuement, et meurt sur un accord. Tous se découvrent. Le pope lit la prière, bénit la troupe avec son crucifix. De nouveau l'hymne retentit. Derrière nous, un coq chante. Et je ne puis m'empêcher de faire un émouvant rapprochement entre la prière douloureuse d'une armée qui a perdu son pays et le chant victorieux du coq gaulois : « Tu vaincras. »

Nous avons pris congé du colonel avec des compliments élogieux. Dans le soir qui tombe, l'auto nous emporte vers Corfou par l'intérieur.

La route traverse d'abord une plaine fertile, cultivée en vigne et céréales, pour escalader ensuite une colline par des lacets interminables.

Voici le col. Devant nous s'étend la plaine au bout de laquelle est Corfou. L'auto plonge par des crochets vertigineux, dominant des ravins tout verts d'oliviers, filant le long d'immenses cyprès. Dans une flambée de soleil, l'Achilleion, tout blanc sur sa colline, fait une tache éblouissante dans la verdure. Un drapeau tricolore claque à la brise du soir.

Doucement la lumière va diminuant, et la campagne, aux rayons du soleil couchant, se teinte en rose très pâle, un rose fané de vieille tenture. Bientôt s'y mêle du mauve et cela fait un accord parfait avec cet or de vieux brocart qui va demeurer comme une pédale d'harmonie jusqu'à la nuit.

Modulant doucement, visant au mauve et puis au gris d'argent, l'accord de couleurs s'éteint pianissimo. Très loin, au delà de la mer intérieure, les cimes neigeuses de l'Albanie brillent encore d'un reflet rose. Dans le soir qui tombe, le parfum de milliers de fleurs monte de cette terre de soleil, s'alliant harmonieusement à la lumière qui meurt.

Une clarté laiteuse s'étend sur la campagne ; au zénith Jupiter brille comme un lampadaire perdu, veillant sur l'armée qui s'endort dans le rêve glorieux de la Serbie reconquise.

M.

LE PETIT MANDARIN

(*Suite* [1]).

—

VII

Devant l'autel des ancêtres, un grand vieillard, l'Annamite Trân-Ba-Tho, le chef de famille, était assis. Une longue barbiche blanche descendait au milieu de sa poitrine. Il portait le costume de cérémonie : la roble bleue, couleur du ciel, et la mitre noire garnie par derrière de deux bandelettes qui retombaient sur le cou.

Auprès de lui un bonze d'Annam psalmodiait à mi-voix, en tapant avec un maillet sur une noix de coco sèche. Sur l'autel, haute table de bois noir, incrustée de nacre rose, un brûle-parfums répandait des volutes d'encens. Des bananes et des oranges offertes en sacrifice garnissaient de lourds plateaux de cuivre. Dans un vase de faïence, des bâtonnets sacrés se consumaient : leurs points de braise brillaient sous la cendre grise. Les tablettes des ancêtres, rangées par ordre, portaient chacune le nom d'un aïeul gravé en lettres rouges. Sur la plupart une inscription dédicatoire :

« *Tablette de Tran-Ba-Quang offerte par son fils respectueux.* »

Appendue au mur une longue image recouverte de fumée et d'ombre représentait un dieu barbu assis entre deux divinités. Sous l'autel, dans une petite pagode en bois laqué, brûlait la lampe rituelle, celle qui ne doit jamais s'éteindre, telle la mémoire des Morts.

Derrière Trân-Ba-Tho, l'aïeul, était groupée la famille : Trân-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 428 et 429.

Ba-Linh, son fils; Tran-Ba-Tuông, l'aîné des petits-fils avec ses frères. Puis les femmes, les concubines, les enfants, les domestiques.

Tous ces visages recueillis indiquaient bien que l'assemblée familiale s'était réunie pour délibérer sur une grave conjoncture où l'on avait besoin du conseil de tous, des Ancêtres surtout. Un petit enfant s'approcha de l'autel et cria demandant les bananes : et une servante emporta vivement le nio (1) qui pleurait.

Tout à coup le bonze se tut. L'aïeul se mit à genoux et se prosterna longuement, pendant qu'un assistant versait dans les bols l'alcool de riz, le choum-choum des sacrifices. Un arome pénétrant se dégageait de la liqueur limpide. Le sacrificateur répandit trois tasses sur le sol, puis il porta à ses lèvres l'essence des belles moissons, le nectar du riz.

Il semblait en buvant l'eau-de-vie légère, distillée suivant l'usage des temps anciens, avec la marmite d'argile et le tube de bambou, qu'on absorbât toutes les fleurs des champs, la brise tiède et folle, le frisson et l'âme des plantes, et tous les rayons de soleil dont s'enivre chaque jour la campagne annamite. Mais on buvait aussi l'âme des morts, couchés au milieu des rizières, sous les tombeaux en forme de sphinx.

Le vieillard s'assit ensuite sur un lit de parade, surmonté d'un large dais en bois noir où une flore et une faune fabuleuses s'émaillaient des irisations de la nacre. Deux dragons aux moustaches hérissées couraient autour du meuble relevé sur trois de ses côtés. Le lit ressemblait à un immense siège, un trône fastueux où, dans les circonstances solennelles, le chef de la famille annamite prenait place parmi la vénération de tous. Trân-Ba-Tho s'appuya contre le dos des monstres aux écailles de nacre. Et dans sa robe bleue, avec sa haute coiffure à deux étages, le vieux roi familial, encadré par le dais somptueux, semblait être devenu un dieu du Panthéon annamite, entouré de ses fidèles, priant à genoux. L'aïeul se recueillit pendant quelques minutes et évoqua la lignée des morts, la file ininterrompue des ascendants par lesquels sa race remontait aux origines du Monde. Puis, sa voix cassée devint grave, il dit :

— Une place reste vide aujourd'hui autour de votre autel.

(1) Nio : petit enfant.

Un des nôtres a manqué au devoir imposé par les coutumes, par la religion des aïeuls.

Il s'arrêta. Un sanglot partit du groupe des femmes. Et après un long silence, le vieil Annamite reprit :

— Thi-Thêu s'est donnée à l'ennemi héréditaire, à l'un de ces Cambodgiens que nous haïssons de toute la force de vos vertus accumulées en nous !

« Vous êtes nos morts. Par la grâce de votre sang, aussi loin que dans le Passé vécurent des hommes, nous eûmes des ancêtres sur la Terre d'Annam. Vous êtes sages, justes et bons. La Mort, en vous ouvrant ses portes magnifiques, a rendu votre intelligence plus noble, plus sereine et plus haute.

« Je suis vieux, je vais bientôt mourir. L'an dernier, mon fils m'a offert un cercueil sculpté dans le bois le plus rare. Je m'y suis allongé pour voir s'il allait à ma mesure : il est bien. Je ne voudrais pas y dormir en laissant votre nom souillé. O mes ancêtres, vous que j'ai toujours honorés pieusement. Vous dont, depuis la mort de mon père, je célèbre le culte suivant les rites que vous m'avez transmis, conseillez-nous, venez à notre secours ; et dites-nous comment effacer la honte, comment laver le péché du sang ! »

Une larme coula de sa paupière flétrie. Un long silence régna. La fumée des parfums montait droit jusqu'au plafond, les bâtons sacrés croulaient en cendres fines. La salle entière était fondue dans une pensée commune ; il semblait que les meubles eux-mêmes, libérés des formes de la matière, prissent leur part de la douleur familiale : l'âme de la table des sacrifices, l'âme du trône, l'âme des murs, l'âme de l'image des dieux et celle du pagodon rouge communiaient avec les âmes humaines. Le Tribunal était au complet : les Ancêtres pouvaient venir !

Trân-Ba-Tho se tourna vers son fils, celui qui après lui continuerait la tradition et célébrerait à son tour le culte des morts.

— Que penses-tu ? demanda-t-il.

— Il faut punir le Cambodgien.

— Comment ?

L'Annamite réfléchit longtemps, le front baissé, et répondit :

— Je ne sais pas.

Alors le grand vieillard s'adressa à Trân-Ba-Tuông, son

préféré, celui dans lequel il se sentait revivre. Au physique, le petit-fils et le grand-père se ressemblaient : même stature, mêmes traits, même front large et obstiné. Au moral la ressemblance était encore plus complète : ils se comprenaient sans se parler, sans même se voir, une inspiration secrète joignait leurs esprits. Leurs pensées se soudaient constamment l'une à l'autre : une âme pareille battait leur sang.

— Et toi, Trân-Ba-Tuông ?

Le petit-fils releva la tête inclinée sur sa poitrine. Il était pâle, ses yeux brûlaient. Il prononça comme un arrêt :

— Il faut que le Cambodgien meure.

— Qui versera le sang ?

— Il n'y aura pas de sang versé.

Le silence oppressait les cœurs. Un tokay (1) chanta ; un autre tokay lui répondit dans l'ombre. Le vieillard avait compté les notes.

— Chaque lézard a chanté huit fois. C'est signe de mort !

Il ajouta : — D'une double mort !

— C'est juste, attesta Tuông. Elle aussi doit mourir.

Un frisson glaça l'assistance. Des épaules de femmes frémirent, secouées de sanglots. Et tout à coup une forme noire traversa la salle et s'abattit sur le plancher.

—Non ! non ! Pas Thi-Thêu ! Epargnez ma fille, Trân-Ba-Tho.

La voix sortait de sous les voiles et gémissait :

— Trân-Ba-Tho ! Tran-Ba-Tho ! C'est votre petite-fille ! Elle roulait vos cigarettes de ses doigts légers. Le soir, vous jouiez avec elle dans le jardin. Quand vous avez essayé le cercueil, elle plaça en riant un coussin sous votre tête ! Ecoutez-moi, Tran-Ba-Tho !

Elle répétait : — Trân-Ba-Tho ! Trân-Ba-Tho ! C'est votre petite fille que vous aimez !

Le vieillard parut ne pas entendre et s'adressant à Tran-Ba-Tuông :

— Dis-nous quel genre de mort ?

— Le supplice de l'adultère.

— Qui doit l'exécuter ?

— Moi, grand-père, si vous m'en jugez digne.

— Quand cela ?

(1) Tokay : lézard, espèce de gecko, dont le cri rappelle le nom : *tô-kê... tô-kê.*

— Cette nuit. L'heure est propice : ils dorment dans la maison du bord de la rivière.

Cependant la mère continuait ses lamentations et ses plaintes et se roulait sur les nattes en arrachant ses cheveux gris. Elle suppliait, parlait aux Ancêtres, au juge impassible, à son mari, à ses fils, aux concubines, les adjurant de l'aider à sauver son enfant qu'on allait tuer. Toutes les femmes pleuraient et sanglotaient :

— Ayez pitié de Thi-Thêu, Tran-Ba-Tho.

Mais l'aïeul restait froid et muet. Alors la mère s'accrocha aux genoux de son fils, le justicier, celui qui allait exécuter la sentence dictée par les morts.

— Tu ne partiras pas ! haletait-elle. Tu me tueras avec ma fille !

Tran-Ba-Tuông, respectueux, murmurait :

— Ma mère !... ma mère ! mais il hésitait à se dégager. Que dois-je faire ? demanda-t-il à l'aïeul.

Tran-Ba-Tho se redresa. Ses yeux étaient secs. Mais on eût dit qu'il avait vieilli encore. Ses joues s'étaient creusées davantage; son front avait grandi ; sa barbe paraissait plus longue et plus blanche. Le vieillard dominait l'assemblée. Toutes les âmes étaient absorbées dans la sienne. A lui seul il personnifiait les générations disparues dont les tablettes alignées sur l'autel disaient les noms en caractères rouges.

De son bras décharné, de sa main d'ancêtre sorti de son tombeau où il dormait depuis des siècles, l'aïeul montra la porte à Tran-Ba-Tuông et lui dit :

— Va !

Au dehors la Nuit bleue marchait sous le firmament et son manteau traînait des étoiles. Une musique au loin flottait sous les arbres intermittente et fugitive, comme un feu follet de symphonies.

VIII

Au bord de la rive, la petite paillote cambodgienne, juchée sur de hauts pilotis, s'avançait les pieds dans l'eau. Les fenêtres s'ouvraient sur la rivière. Leurs carrés lumineux doraient l'ombre claire, et l'haleine de la Nuit apportait comme une rumeur d'astres dans la salle ornée de nattes rouges où le

Petit Mandarin se divertissait avec Thi-Thêu, l'Annamite aux épaules d'ambre blond.

La jeune femme aux pieds du Néaï, presque couchée, éventait le Cambodgien d'une feuille ronde de palmier. Son profil se détachait sur la soie orangée d'un coussin. Le Néaï-Mâm touchait de la cithare et, pendant que sous ses doigts s'égrenaient les notes ailées, il improvisait :

La taille de ma bien-aimée
Ressemble au palmier de l'arec.
Elle est souple comme lui,
Et le rythme de son allure
Rappelle celui de la colombe
Marchant dans la clairière de la forêt.

Le teint de mon amante a l'éclat de la topaze,
Son buste a volé leur couleur aux mandarines,
Et son regard plus vif que les mouettes,
Son regard a la douceur du miel.

Le teint de ma bien-aimée ressemble à la soie cambodgienne
Tissée avec les cocons d'or.
Sa main est plus légère qu'un oiseau
Et ses pieds plus petits que des coquillages,
Ses pieds sont roux comme des sapèques de cuivre.

Le teint de ma belle maîtresse
A la nuance des riz à la moisson,
Et son épaule sous ma main,
Son épaule est plus veloutée que le dessous d'une aile.

Thi-Thêu, la fille d'Annam,
Est belle à mettre en feu et royaumes et villes.
A chacune de ses paroles des diamants sortent de sa bouche,
Et son rire ressemble à un jardin épanoui !

La voix de Thi-Thêu est si douce,
Qu'on dirait qu'elle chante lorsqu'elle ne fait que parler.
La voix de Thi-Thêu fait frissonner mon âme :
Je tremble en l'entendant
Comme le banian qui frémit sous la lune.

Et son corps splendide, plus fauve qu'une peau de panthère,
Son corps chaud, souple, odorant et brun
M'appartient comme les oiseaux de ma cage ;
Mais sa pensée m'est inconnue :
Je connais son visage, je ne connais pas son cœur !

Il s'arrêta et laissa tomber sa cithare qui gémit.

— Mon cœur est tout à vous, Petit Mandarin, protesta la jeune fille.

— Alors, contredit-il, pourquoi refuses-tu de te laisser couper les cheveux ? Je te l'ai demandé bien souvent.

— Vous tenez donc beaucoup, fit-elle dépitée, à ce que je ressemble à une Cambodgienne ?

Il se récria :

— Non ! non ! c'est une preuve d'amour que je vous demande.

— Mais je serais affreuse avec mes cheveux coupés ras !

— Tu serais bien jolie au contraire, plus jolie que ne l'a jamais été aucune femme de nos rois !

— Oui, dit-elle, froissée, mais ce n'est pas l'habitude annamite....

A ces mots il pâlit :

— Oui, je sais ! Tu es une fille d'Annam et tu méprises tout ce qui est cambodgien.

Elle s'approcha de lui, mit sa tête sur ses genoux.

— Je vous aime de toute mon âme ! frémit-elle.

— Thi-Thêu ! dit-il en lui caressant les joues, Thi-Thêu, j'ai du chagrin.

— Ecoutez, proposa-t-elle enjouée, je vais chasser votre ennui, en jouant du *dong-cam*.

Et elle saisit une sorte de mandoline posée sur un coussin.

— Non ! non ! reprit-il, l'air sombre, tu ne m'aimes pas ! Tu ne peux pas m'aimer ! Ah ! ce rêve de l'union de nos races, comme il est loin aujourd'hui ! En dehors de notre amour, Thi-Thêu, nous n'avons pas une pensée commune.

— Petit Mandarin, s'offensa-t-elle, pourquoi parlez-vous ainsi ?

— Je pense à mon âme d'autrefois, continua-t-il, ma vieille âme cambodgienne simple et barbare ; et puis à celle que m'ont donnée les mandarins de l'Occident. Thi-Thêu, gémit-il, Thi-Thêu, nous sommes séparés par le sang de nos races.

— Nos enfants nous rapprocheront ! insinua-t-elle.

— Ah ! ne parlez plus de nos enfants ! supplia-t-il.

— Pourquoi ? fit-elle surprise.

— Parce que maintenant je me demande à qui ressembleraient nos fils. Quelle serait leur race ? leur patrie ? quels seraient leurs dieux ?

Ses yeux s'embuèrent, il cacha sa tête dans ses mains.

Thi-Thêu se releva et l'enveloppant dans ses bras :

— Ayez confiance dans la vie, dit-elle en souriant. Sait-on jamais ce qui se cache dans l'avenir des hommes ? Laissez ces vilaines pensées. Je vais vous dire « *Les dix charmes de la femme*, une des plus vieilles chansons d'Annam.

Il s'allongea sur la natte et, calmé, murmura :

— Chante, Thi-Thêu.

Elle prit la guitare à la caisse ronde et plate, chercha l'accord, tendit les cordes, et sur un ton un peu voilé, comme enveloppé de brume, elle chanta (1) :

1. Ce qui me charme d'abord en toi, c'est ta mèche de cheveux retombant en arrière, pareille à la queue du coq ;

2. C'est le sussurrement joli et l'attrait piquant de tes lèvres ;

3. C'est encore de tes joues la fossette aussi nette qu'un trou de sapèque ;

4. Ce sont tes dents si noires et si brillantes qu'elles surpassent en éclat les perles du jais ;

5. C'est aussi de ta gorge l'affleurement du couvre-sein retenu par un cordon d'amulettes ;

6. C'est l'élégance de ton chapeau de femme dont les rubans et les pompons se balancent au gré de ta gracieuse allure ;

7. C'est ta voix harmonieuse, ton jugement plein de bon sens ;

8. C'est le fard de ton visage qui à mes yeux avive encore ta beauté ;

9. C'est aussi la pensée que ma petite Em chaque nuit dort toute seule ;

10. Mais ton plus grand charme, c'est ce regard vers moi qui m'avoue ton amour.

La chanteuse se tut. Le Petit Mandarin avait séché ses larmes et souriait. Sur les cordes en boyau de buffle les doigts de Thi-Thêu continuaient négligemment leur promenade aérienne. Et, sous la caresse légère, l'âme du violon rêvait.

A ce moment, un visage se montra dans l'embrasure d'une fenêtre. Un Annamite parcourut la salle d'un coup d'œil rapide et disparut, se coulant dans une barque qui attendait cachée sous les pilotis. Dans le sampan, des ombres s'agitè-

(1) Cette chanson et celle de la mégère qui suit m'ont été communiquées par par M. Martialis, greffier en Indo-Chine. Ce sont des chants populaires annamites.

rent ; on entendit des chuchotements. Puis un tokay chanta trois fois. Et tout à coup, comme à un signal, des mains s'accrochèrent au rebord des croisées. Agiles et muets, sans bruit, dix Annamites envahirent la salle de nattes rouges. Ils se rangèrent le long des murs et s'accroupirent sur leurs pieds nus.

Le violon murmurait toujours sa symphonie plaintive sous les mains d'or de Thi-Thêu.Le petit Mandarin fermait les yeux, bercé par la musique qui avait apaisé son âme. La jeune femme sentit alors son cœur oppressé, un frisson d'angoisse glaça ses veines. Elle tourna la tête, comme à un appel, et apercut, debout en face d'elle, son frère Trân-Ba-Tuông.

IX

Le Mékong roulait son eau jaune et lente. Des îlots de jacinthe aux feuilles larges embarrassaient sa marche. Le fleuve poussait devant lui ces planches vertes où des clochettes en fleurs fanaient leurs yeux d'améthyste. Le Mékong fleuri et grave s'en allait vers la mer.

D'où venait-il, le vieux géant des Eaux Courantes ? Quelles solitudes avait-il traversées ? Quels rocs effroyables avait-il bousculés avant d'arriver aux régions heureuses où l'homme peut vivre? Quelques vieux bonzes cambodgiens dont, depuis des cycles (1), le Temps sculptait la tête et l'esprit,racontaient qu'il jaillissait des Monts du Thibet d'où il était venu amenant avec lui la race cambodgienne.

Un ermite aveugle, retiré dans les roseaux au bord de la rive, dans une pagode ruinée, lui demandait parfois :

— Vieux fleuve, tu portes en toi de terribles secrets de belles et de vilaines actions, des mystères et des drames : chacun de tes flots est peut-être un destin qui passe.Tu donnes indifféremment l'abondance et la misère et tu roules dans ta vase immonde plus d'or que n'en contiennent les trésors des Rois.

« Avant de venir au jour tu as traversé des montagnes de fer et des cirques de cuivre, tes eaux ont filtré, goutte à goutte, à travers le cœur de la Terre. Tu as suivi un chemin que nul

(1) Le cycle cambodgien est une période de douze années : l'année du Rat, du Bœuf, du Tigre, du Lièvre,du Naga,du Serpent, du Cheval,de la Chèvre, du Singe, du Coq, du Chien et du Porc.

autre n'a parcouru et tu es si vieux que tu connais la raison de toutes choses. Alors enseigne-moi le mystère du monde. Dis-moi ton secret pour qu'une minute avant que je ne meure, je possède la clef de l'Univers ? »

Mais le Mékong, vieux rouleur de races et d'étoiles, continuait sa marche paisible au son des musiques laotiennes et siamoises qui, d'une rive à l'autre, le berçaient dans son lit.

Et voici qu'après avoir passé le Laos où, dans les villages toujours en fête, les femmes portent une fleur derrière l'oreille, il avait franchi des chutes et des rapides, parmi les rochers aux têtes noires et les bancs de sable où dorment les crocodiles.

Des îles aux hautes futaies le fendaient en deux de leurs éperons de verdure. Puis le Mékong fuyait vers les forêts du haut Cambodge où vivent les panthères et les tigres, les éléphants et les cerfs.

Et tout à coup le fleuve arrivait devant Pnom-Penh la délicieuse, la Porte du Cambodge, la ville des Pagodes aux cornes d'or ; Pnom-Penh, la capitale des Quatre bras où les bakous (1) qui soufflent dans les conques marines gardent le Glaive sacré, magnifique témoin du génie de la race Khmère.

En face de la ville, le Mékong s'étendait en une immense nappe, large d'une lieue marine, et le fleuve, démêlant son écheveau de courants, jetait l'un vers le Grand Lac, sur le bord duquel Angkor est assise, et les deux autres sur la Cochinchine peuplée d'Annamites subtils, railleurs, insouciants, mais artificieux, patients et rusés, et attachés à leurs traditions comme à leur vie.

Puis tout le long de son cours, jusqu'à la mer, des buffles gris et roses paissaient les berges, les cocotiers mûrissaient leurs noix vertes, les bananiers étalaient leurs grosses fleurs rouges, les cotonniers se paraient de houppes blanches, les rivières se développaient comme des tapis qu'on déroule et les richesses de ces plaines éblouissaient les yeux.

Non loin de Sadec, des Annamites avaient installé leurs pêcheries. Des vautours roux tournaient au grand ciel blanc.

(1) L'ordre des bakous a été créé par le Roi Préa Kètméléa, le fondateur d'Angkor. Ils appartiennent à la religion brahmanique, alors que les Cambodgiens sont bouddhiste. Les bakous sont les précepteurs du jeune Roi et les gardiens de l'épée sacrée.

Deux pêcheurs à bord d'une pirogue surveillaient un long filet qui barrait le fleuve dans la moitié de sa largeur.

— Tinh, cria-t-on tout à coup d'une barque amarrée sous un fourré de bambous, fais attention au flotteur en face de toi : le filet va céder. Et puis prends garde à ces bois qui descendent le fleuve : ils pourraient bien déchirer les mailles.

Dans le lointain on apercevait en effet une masse confuse. Tinh mit la main sur ses yeux en abat-jour, regarda attentivement et dit à son camarade qui ramait :

— C'est un buffle mort!

— C'est un arbre déraciné, objecta l'autre, ou des billes de teck qui auront échappé aux bûcherons.

Puis après avoir mieux observé :

— Non ! on dirait un radeau avec une voile blanche !

— Ne serait-ce pas le *makoui* ? s'effraya le rameur.

— Je ne crois pas, il est à peine quatre heures. Le soleil est encore haut. Le *makoui* ne sort pas avant la tombée du jour.

— Ne t'y fie pas trop. On conte qu'un jour le *makoui* enleva à Sadec en plein midi la femme de Saou, le bijoutier !

— Gros niais ! railla Tinh, le *makoui* n'était autre que ce vaurien de Lê-van-Lê, l'amant de la jolie bijoutière. Il s'était déguisé en *makoui* pour berner Saou qui est un simple comme toi ! On en a ri pendant huit jours. Du reste la femme est revenue quand Lê-van-Lê a eu mangé les piastres qu'il avait volées à son grigou de père.

Et pendant qu'il parlait Tinh taillait avec son coupe-coupe un morceau de bambou bien sec pour réparer le flotteur. Mais le rameur, peu rassuré malgré les explications de son camarade, ne perdait pas de vue le tas informe de bois. On distinguait vaguement une sorte de radeau surmonté d'une bannière blanche.

— C'est tout de même bizarre, dit Tinh.

De la rive on regardait aussi. La population du village était sortie des paillotes cachées sous les bananiers : les commentaires allaient bon train.

Bientôt des petites criques de la berge se détachèrent des embarcations : tout le village accourait aux nouvelles du fleuve. Les femmes arrivaient curieuses et impatientes de savoir. Elles maniaient l'aviron avec habileté, bousculant sans

façon les barques des hommes, leur coupant le chemin, accrochant en riant les embarcations voisines pour les devancer.

— Passons leur devant, Thi-Nam! cria une jeune femme.

— Allons-y, Thi-Bay!

Les deux batelières se penchèrent sur leurs rames : les pales de bois volaient au bout des poignets nerveux.

— Nous les tenons! constata Thi-Nam, joyeuse.

La pirogue arrivait à la hauteur d'une grosse jonque. Elle se coula le long des flancs, disparut sous les rebords et, victorieuse, se montra à la hauteur de la proue. Mais un sampan gréé d'une jolie voile en paille de riz, tendue par la brise, survint de l'autre côté, barrant la ligne! Les femmes éperdues crièrent :

— Arrêtez-vous!

Trop tard. Le sampan aborda la frêle pirogue. Un bouillonnement, un remous, des cris aigus, des imprécations et des plaintes. L'embarcation chavirée tournait la coque en l'air. Les naufragées s'y accrochèrent et furent retirées ruisselantes, larmoyantes, pâles de peur et de colère. Leurs cheveux dénoués et collés à la figure dégouttaient d'eau. Elles s'accusaient l'une l'autre et s'imputaient l'accident, les reproches s'entremêlant de bonnes injures. Et elles prenaient l'assistance à témoin avec des mouvements de tête de provocation et de défi!

— Le diable du fleuve aurait bien dû la violer! s'écria Thi-Nam courroucée, en désignant Thi-Bay de son index tendu.

— Il n'aurait pas voulu de toi, coquine! riposta l'autre.

— Où est ton mari que je lui parle?

— Où est le tien que je lui dise son fait?

Cependant les planches approchaient. C'était un radeau aux traverses grossièrement jointes, attachées avec des lianes sur deux gros troncs de kapocs à l'écorce verte. Un homme et une femme étaient couchés côte à côte, liés avec des cordes de rotin. Les jambes, les bras et le corps étaient pris dans l'étreinte de rotin solide des ligatures. Ils étaient nus. Au bout d'une perche un carré de toile portait écrit au pinceau :

— *Ils s'appellent Thi-Thêu et Nêaï Mâm. L'Annamite s'est livrée au Cambodgien. Le Tribunal des ancêtres les a condamnés au supplice de l'adultère. Poussez-les au fil de l'eau*

s'ils échouent sur la berge. Ne leur donnez ni à boire, ni à manger.

Les planches de supplice furent bientôt entourées par la flottille des sampans, des pirogues et des jonques.

— Tiâ ! tiâ ! criait-on de toutes parts, tiâ !

Sous la pression des barques qui le cernaient, le radeau se penchait tantôt à droite, tantôt à gauche. Les femmes étonnées reprenaient l'exclamation annamite :

— Tiâ ! tiâ !

Le soleil avait roussi la peau des suppliciés ; les corps étaient tuméfiés aux épaules et aux jambes, là où se nouaient les liens. La jeune fille leva sur la foule ses grands yeux de lumière. Une telle pudeur se lisait sur son visage qu'une femme prit un sac à paddy au fond d'une jonque et l'en recouvrit.

— Détachez-nous ! détachez-nous ! suppliait le Néaï Mâm.

Une rumeur s'éleva.

— Il faut les secourir !

Mais un vieillard debout à l'avant d'une embarcation s'écria :

— Et la loi ? La vieille loi d'Annam ?

Thi-Thêu sanglotait : — Ayez pitié de nous !

La foule attendait émue, anxieuse. Céderait-elle à la compassion ? Ecouterait-elle plutôt la voix des âges, la tradition, le prolongement de la pensée des ancêtres ? Se laisserait elle attendrir ? Ou violerait-elle les coutumes, ces guides invisibles que les morts tiennent du fond des tombeaux ?

La conscience des foules est passive : un rien la décide ; le premier souffle qui passe la soulève et l'entraîne avec lui. Un enfant qui pour mieux voir était monté sur les épaules de son père s'écria :

— Les Cambodgiens sont des singes noirs !

De tous côtés s'élevèrent des rires, des approbations bruyantes. Thi-Nam, la batelière, apostropha le Petit Mandarin :

— Pourquoi as-tu pris l'Annamite ? N'avais-tu pas assez des femmes de ta race ?

Cette phrase excita les esprits. De toutes les barques partirent des invectives grossières, des outrages obscènes, de basses injures. Les femmes, surtout, étaient acharnées.

— Tu méprisais donc bien les nôtres, s'écriaient-elles, en

s'adressant à Thi-Thêu, qu'il t'a fallu un Cambodgien dont nos chiennes ne voudraient pas!

Et une congaï grosse et lourde, assise sur le bec d'une pirogue, entama la chanson de la mégère que chantent parfois les bouffons aux fêtes des moissons et du dépiquage des riz.

Fille, de quelle famille es-tu?
Ton couvre-sein tout troué ressemble à un crible;
Comme chaîne d'or et bijoux tu n'as que de vieilles cordes usées!

Elle ricanait, désignant de son bras court les liens d'écorce tressée qui entraient dans les chairs et faisaient saillir des bourrelets violacés. Puis elle reprenait la bouche grimaçante:

— Sur ta tête, ma chère, se dressent des cheveux pareils aux racines du bambou.
Et pour les démêler, la belle, ton peigne est un râteau!

Et la chanteuse faisait avec ses doigts écartés le geste de peigner une tignasse rebelle. L'assistance, emportée par l'entrain de la grosse mégère, éclata de rire et applaudit.

Un groupe de femmes répéta en chœur :

— Et pour les démêler, la belle, ton peigne est un râteau.

Excitée par les louanges, la congaï détailla avec une verve endiablée :

— Tes dents sales rappellent les graines de la citrouille.
— Ta joue est rose comme le c... d'une marmite.
— Mais tes deux aisselles, ma chère, exhalent l'odeur suave d'un terrier de rats-musqués.
— Et tes doigts mignons ressemblent à de grosses bananes.

Le chœur reprit :

— Et tes doigts mignons ressemblent à de grosses bananes.

Alors ce fut un déchaînement de sarcasmes, de brocards, de railleries.

— Tu étais jolie, jeta une jeune fille coiffée d'un large chapeau, mais le soleil t'a donné un fameux coup de râpe!

Puis d'autres :

— Comme tu dois être heureuse auprès de ton bijou d'amour!

— Allons, caresse-le de ta main rosée!

— Ah! ah! mademoiselle a voulu pour amant une *tête ronde!*

— Mademoiselle aime les peaux noires!

Parfois les voix fatiguées s'arrêtaient. La tempête s'apaisait

un instant. Et les yeux de Thi-Thêu suppliaient. Pendant une accalmie on l'entendit murmurer :

— J'ai soif !

— Tiens, bois, ricana une femme, en lui jetant une flaque d'eau à la face.

— Donnez-nous à manger, pria le Petit Mandarin d'une voix épuisée.

On lui lança un poisson pourri qui traînait au fond d'une barque.

— Vous arrêtez le radeau, observa le vieillard qui tout à l'heure avait invoqué la loi. N'entravez pas l'œuvre de justice.

Lentement les embarcations se dégagèrent. De grosses larmes coulaient des yeux de Thi-Thêu, la fille splendide d'Annam.

— J'ai soif ! sanglotait-elle. Un peu d'eau ! Un peu d'eau !

— Allons, donnez-lui à boire, conseilla un cœur pitoyable.

Alors pendant que le vieil Annamite retenait le radeau avec un bambou recourbé en forme de gaffe, une petite fille sauta sur le plancher de torture. Une femme lui passa un pot de terre vernissé. L'enfant s'approcha de la jeune fille et sur ses lèvres brûlées, desséchées, elle versa l'eau fraîche et pure.

— Merci, dit Thi-Thêu. Merci ! Puis elle ajouta :

— Donne-lui à boire, à lui aussi !

— Que veut-elle ? s'enquit une femme.

Un homme qui avait entendu répondit :

— Elle demande de l'eau pour l'autre.

— Non ! non ! protesta-t-on de toutes parts. Laisse le Cambodgien, Thi-Nhiou.

Mais la fillette enjamba le corps de Thi-Thêu, s'agenouilla auprès du Néaï et, penchée sur lui, retenant l'eau de sa petite main, elle inclina le vase d'argile.

L'homme but avidemment jusqu'à la dernière goutte. Aussitôt la foule retournée et émue s'écria :

— C'est bien, Thi-Nhiou. Tu as bien fait !

L'enfant était rose de confusion ; son père lui tendit la main pour l'aider à regagner sa barque.

— Ne nous abandonnez pas ! Délivrez-nous ! s'écriait le Petit Mandarin.

Déjà un mouvement raprochait les sampans. Mais le vieillard qui avait accroché les planches dégagea la longue perche.

— Laissez-les, décida-t-il. Qu'ils suivent leurs destinées!

Et le radeau de justice s'en fut tout droit, au fil de l'eau, vers la mer. Le crépuscule parsemait de violettes les nuées du couchant. Après les colères des hommes un apaisement souverain tombait sur les eaux. Un sentiment de paix profonde élargissait les âmes. Une immense bonté s'élevait du cœur maternel de la Terre. Le Fleuve uni, calme, sans une ride déployait sa force paisible. Sur les roseaux des rives flottaient les brumes du Soir. De ses mains bleues la Nuit versait au monde la fraîcheur des étoiles.

— Les hommes sont méchants, Petit Mandarin, gémit la jeune fille.

— Ne crois pas cela, Thi-Thêu. Ce ne sont pas les hommes qui nous ont punis. Nos juges furent les coutumes violées et les traditions méconnues. C'est le sang des morts qui se venge. Je comprends maintenant combien le vieux bonze avait raison : on ne doit pas s'évader de sa race.

Le Mékong s'enfonçait dans la nuit, la nuit profonde et basse qui rapprochait de la terre le ciel d'Orient, la nuit des amants châtiés pour être sortis des cercles qui emprisonnent les groupes humains. Thi-Thêu demanda :

— Ne passerons-nous pas devant une ville où il y a des Français?

— Oui, à Mythô, nous y serons dans une heure.

— S'ils nous voyaient, ils nous délivreraient.

— Il fait nuit, Thi-Thêu, et le fleuve est si large! Mais peut-être aurons-nous la chance de rencontrer un des navires qui vont de Saïgon à Pnom-Penh et alors, en criant bien fort...

— Oh! murmura, Thi-Thêu, je ne voudrais pas mourir!

Toute la nuit le radeau vogua sous les étoiles.

Mais au matin, comme Vénus pâlissait au bord du ciel, la vague devint large et fougueuse. Avec des éclats de tonnerre les lames se brisaient sur la côte ; le Mékong de ses bras puissants creusait son vaste estuaire : l'artère continentale ayant fini son cours vidait dans l'Océan le sang de la Terre. Pendant longtemps dans les flots de jade le Fleuve continua sa marche. Puis son onde se fondit avec les flots marins et tous les secrets de ses eaux, les mélopées des pagodes, les prières des bonzes, les rythmes des musiciens et les pensées des poètes, tous les

souvenirs et toutes les images furent jetés au mouvant oubli de la Mer.

Les vagues se réveillaient teintées encore de nuit. Mais dans le ciel des gerbes d'œillets et de roses pâles fleurissaient les jardins de l'aurore. Le matin de l'Indo-Chine, le plus beau du monde, se levait sur la Terre.

Tout à coup un flot d'écume apporta une brassée d'algues et revêtit Thi-Thêu d'un manteau vert. La jeune fille endormie dans un sommeil léthargique fut ranimée par la fraîcheur des plantes.

— Où sommes-nous, Néaï-Mâm ? demanda-t-elle.

— En pleine mer, répondit-il.

Alors à voix très basse, pouvant à peine articuler ses mots :

— Qu'est-ce donc que j'entends ? Quelles sont ces voix qui chantent ?

— Ah ! murmura-t-il. Toi aussi tu les perçois les musiques divines ?

— Oui ! J'entends des sons de violons, des plaintes de cithares. Et puis comme des chants très lointains...

— N'aie pas peur, Thi-Thêu, ne crains rien ce sont les dernières fanfares ! Celles qui chantent en nous à l'heure de mourir !

Tout le jour le flot de la mer de Chine les poussa vers le large. Les rayons blancs brûlaient les lames. Les vagues, soulevées par le feu, affolées par l'incendie du Soleil, se livraient à de violents assauts. Et parfois elles assaillaient le radeau et lançaient sur le jeune couple leurs griffes acérées de colère. Le soir tomba, la douceur lunaire calma la fureur des eaux ; le couchant de sa clef d'or ouvrit de nouveau la porte aux étoiles.

— Thi-Thêu ? demanda à voix basse le Petit Mandarin. M'entends-tu toujours ?

— Oh ! oui ! soupira-t-elle. Je t'entendrai de plus loin encore.

— Me pardonnes-tu ? continua le Néaï d'une voix tremblante.

— Depuis quand, frémit-elle, les femmes pardonnent-elles aux hommes. Tu es mon maître. Au moment de mourir je t'aime plus qu'au premier jour. Te rappelles-tu à la fontaine des lotus ?

— Oui, sourit-il, tu avais une robe mauve et quand je t'ai parlé tu as rougi comme une fleur de flamboyant !

— Et le jour où tu m'as donné deux tourterelles apprivoisées !

— Et quand tu chantais sur ton *dong-cam* ?

— Et la promenade que nous fîmes une nuit sur la rivière dans ton petit *sampan* ? Il y avait une jolie lune toute cornue !

— Et notre *cania* de nattes rouges !

Ils se turent dans le charme de ces souvenirs. Puis le Néaï reprit :

— Vois-tu, je ne suis pas le seul coupable. Il y a les autres... Pourquoi ne suis-je pas resté cambodgien ?

— Si tu étais resté cambodgien, protesta-t-elle, tu ne m'aurais pas aimée !

A ce moment sur l'horizon, une forme longue et noire apparut. Une étoile verte brilla, puis une étoile rouge. Ensuite des feux multiples, des grappes de lumière, des cordons étincelants, des lignes enflammées, illuminèrent la sombre masse. Le radeau descendait le flanc d'une vague face à l'apparition. Les jeunes gens considéraient stupéfaits ce palais éclatant de lumière qui marchait vers eux, porté par la mer.

Thi-Thêu éblouie demanda :

— Quelle est cette merveille ? Quel est ce rêve de fête surgi des abîmes ?

— C'est un navire, répondit le Néaï. Nous sommes sur la voie des paquebots.

Le vaisseau s'avançait à toute allure, paré, magnifique, étincelant, couronné de fumée bleue. Sur les ponts se tenaien- des femmes en robe blanche, des hommes en habit, des ent fants roses aux têtes blondes et brunes.

— Ah ! s'écria le Petit Mandarin, c'est un navire français !

— A quoi donc le vois-tu ?

— C'est lui qui m'a ramené de France ! Je le reconnais bien à sa ligne. Comme il est beau !

A bord, un chœur de matelots chantait à l'avant :

De Singapour jusques à Nantes
Mes yeux n'ont rien vu de plus beau
Que notre enfant lorsque tu chantes
Pour l'endormir dans son berceau.

Les voix, graves et pleines, dominaient le ronflement des

hélices. Le vaisseau s'avançait haut et splendide, vrai souverain de la Mer. Le radeau des premiers âges allait droit sur lui, poussé par la houle. Emportés par l'admiration, les jeunes gens avaient oublié leurs souffrances.

— N'est-ce pas, Thi-Thêu, s'écria le Petit Mandarin enthousiasmé, qu'il est magnifique, le navire sur lequel j'ai voyagé ?

— Il ressemble à la grande Pagode de Pnom-Penh! dit-elle, éblouie. Mais ils vont peut-être nous sauver!

Et tous deux crièrent :

— Au secours! au secours! Ayez pitié de nous!...

Le plancher de supplice arriva sous l'avant près des ancres et glissa le long des hauts bords. Un matelot poussa l'appel de détresse :

— Des hommes à la mer!

Des formes blanches et noires se penchèrent. Un officier cria :

— Ce sont des naufragés !

Le commandant donna des ordres brefs. Des sonneries retentirent. Mais il faut longtemps pour arrêter un navire en marche.

Le radeau fut emporté dans le tourbillon des hélices, happé et entraîné dans la révolution des ailes sous-marines. Le monstre d'acier saisit les quatre planches assemblées avec les lianes de la forêt cambodgienne. Et le Petit Mandarin et Thi-Thêu, la fille des ancêtres, disparurent dans les profondeurs vertes.

Le grand courrier des mers élevait au-dessus des flots sa poupe formidable et fuyait vers l'Orient.

RICHARD BOURDET.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

G. Bohn : *Idées nouvelles sur l'Adaptation et l'Evolution*, Scientia, 1915. — R. Larger : *La Contre-Evolution et l'Extinction des groupes animaux*, Société d'anthropologie, 1914. — Henri Marcom : *Histoire de l'Involution naturelle*, traduit de l'italien, par Mme Ida Mori-Dupont, Maloine. — E. Rabaud : *La Tératogenèse*, O. Doin, 5 francs.

On a souvent invoqué en biologie et en sociologie l'idée de *progrès*, mais il est impossible de définir, d'une façon satisfaisante pour tous, ce qu'on doit entendre par *progrès*. Alors que les Allemands se considèrent comme supérieurs à tous les autres peuples, M. van Gennep, M. Palante démontrent qu'ils sont encore à un stade relativement peu avancé de l'évolution sociale. De même, comme le fait remarquer Darwin, au sujet des Poissons, « certains naturalistes regardent comme les plus élevés ceux qui, comme le Requin, se rapprochent le plus des Amphibies, tandis que d'autres naturalistes considèrent comme tels les Poissons osseux ». Malgré cela, Darwin a fondé sa théorie du transformisme sur l'idée de progrès, et c'est là précisément un des points les plus faibles du darwinisme : ceux qui survivraient dans la lutte pour la vie seraient les plus aptes, *les plus parfaits*. Or, comme je l'ai fait remarquer depuis longtemps et récemment encore dans une étude sur *les Désharmonies des êtres vivants* — écrite à Kazimierz sur la Vistule en septembre 1913 et publiée par la revue *Scientia* (1915), — les variations présentées par les êtres vivants peuvent être les unes utiles, les autres inutiles, d'autres nuisibles ; aussi bien les dernières que les premières peuvent se fixer et s'accentuer ; l'évolution s'est faite dans toutes les directions, bonnes ou mauvaises ; dans les lignées évolutives relevées par les paléontologistes, on voit souvent les défauts s'exagérer et conduire à un *résultat* en quelque sorte *absurde*, qui finit par entraîner la disparition du phylum ; enfin, il y a eu de tout temps de nombreuses désharmonies dans le monde vivant, et quand on parle d'adaptation on est maintes fois victime d'une illusion.

Mon éminent maître Alfred Giard, qui, à Paris, a inauguré la chaire d'Evolution des êtres vivants, avait fait une place importante à l' « évolution régressive », à côté de l' « évolution progressive », et a montré nettement la dégradation de certains êtres sous l'in-

fluence de divers genres de vie, comme la vie fixée, la vie parasitaire.

J'ai retrouvé des idées de Giard et des idées qui me sont chères dans un travail récent du Dr R. Larger, **la Contre-Evolution et l'Extinction des groupes animaux**, publié par les soins de la Société d'anthropologie de Paris, depuis la guerre, et qui doit paraître en volume chez Alcan à la fin des hostilités. Cet ouvrage promet d'être intéressant.

Le Dr Larger se rend parfaitement compte que l'Evolution peut se faire aussi bien dans de mauvaises directions que dans de bonnes. Pour expliquer l'extinction des groupes animaux, l'auteur fait appel surtout à la *dégénérescence*. Il définit celle-ci :

Une maladie d'abord acquise, ensuite héréditaire, caractérisée par une diminution progressive des moyens de défense de l'organisme et aboutissant à la stérilité ou à l'extinction des individus et de leur descendance.

Il y aurait bien à redire au sujet de cette définition, qui a, il est vrai, l'avantage d'être plus physiologique que morphologique, mais le Dr Larger s'en sert avec habileté. Ainsi il se refuse à faire rentrer dans la dégénérescence les « régressions » que subissent les animaux sous l'influence de la vie fixée ou de la vie parasitaire.

Loin d'être frappés de stérilité, les animaux parasites sont au contraire d'une fécondité incomparable. Comme si la reproduction sexuelle ne leur suffisait pas, beaucoup se multiplient encore par parthénogénèse. Certains d'entre eux n'attendent même pas leur développement complet et se reproduisent à l'état larvaire, c'est-à-dire par pœdogénèse. De telle sorte que, loin de marcher sur la voie de l'extinction, leur descendance pullule, au contraire, avec une considérable et, souvent, désastreuse intensité !

M. Larger parle d' « adaptation », d' « inadaptation », de « semi-adaptation ». Il reconnaît que la nature sait parfois se contenter *d'un à peu près...*, elle utilise au besoin les cas tératologiques. Ainsi le Fourmilier tamanoir et le *Megatherium* fossile présentent de véritables pieds bots, et sont très défectueusement adaptés à la marche. Chez les Ptérosauriens, Reptiles volants disparus, on retrouve des traces indiscutables de nature acromégalique ; or, l'*acromégalie* est, du moins chez l'homme, franchement de la dégénérescence ; elle devient une tare grave lorsqu'elle se complique de *gigantisme ;* ce serait là la cause de disparition des Reptiles volants au Crétacé. Des tares analogues se retrouvent chez beaucoup d'Oiseaux et chez les Cétacés.

Des études comme celle du Dr Larger sont intéressantes, parce qu'elles montrent que des distinctions, telles que celle du *normal* et de l'*anormal* et celle de *l'état de santé* et de *l'état maladie*, sont quelque peu artificielles et subjectives. Admettre ces distinctions et

discuter sur l'application de ces termes, c'est rapidement tomber dans le verbalisme. Ce qui est intéressant, c'est l'analyse des mécanismes des phénomènes de la vie; or, en biologie dite normale et en pathologie, en embryologie « normale » et en tératologie, on rencontre souvent des mécanismes semblables ou peu différents.

§

Les biologistes allemands, même parmi les plus éminents, invoquent l'état de maladie pour expliquer divers phénomènes biologiques. Ainsi, le professeur O. Hertwig, de Berlin, qui a consacré un livre entier à la description des phénomènes provoqués chez les embryons par les rayons du radium, les désigne tous sous le nom de « maladie de radium », et s'imagine les *expliquer* de la sorte; cependant, ce qui importerait ce serait de connaître le mécanisme physico-chimique de ces phénomènes.

J'ai déjà montré ici qu'en Allemagne — qui prétend être le pays de la chimie — les explications chimiques de la vie ont peu de vogue. Hæckel, en vulgarisant le darwinisme, Weismann, en exagérant ses défauts, ont eu plutôt une influence fâcheuse.

J'ai sur ma table la traduction qui vient de paraître d'un volumineux ouvrage italien, **Histoire de l'involution naturelle**, par Henri Marconi. La lecture en est curieuse. L'auteur est imbu de science allemande, mais tout en déclarant que « Ernst Hæckel personnifie l'idée de l'évolution », tout en parlant « du génie et de la force conquérante de cet esprit superbe, que le monde admire », il consacre 500 pages in-4° à réfuter les idées du savant d'Iéna, qu'il identifie avec celles des évolutionnistes en général, et il cherche à y substituer d'autres un peu déconcertantes.

Toute l'évolution serait, pour lui, régressive. Il fait appel à une dégradation de l'énergie vitale de l'Homme aux animaux inférieurs. « Notre théorie de l'*involution* admet que les organisme inférieurs sont une dégénération des organismes supérieurs. Partout où l'on trouve des organismes inférieurs, il est nécessaire qu'ils aient été précédés par des organismes supérieurs. » Il établit une échelle qui part de l'Homme et descend des Mammifères aux Reptiles et aux Amphibies, des Insectes aux Crustacées, et par les Mollusques et les Vers, jusqu'aux derniers Protozoaires et aux cristaux !

§

Avec l'ouvrage de M. Rabaud, **la Tératogenèse**, nous rentrons dans le classique. Ce livre a eu la mauvaise chance de paraître la veille de la guerre; à l'heure qu'il est, l'esprit, préoccupé et fatigué, est peu apte à suivre des discussion subtiles sur des problèmes complexes. Mais, le livre de M. Rabaud, qui exige de la part du lecteur une attention soutenue, est de ceux qui, par leur valeur, peuvent attendre. La personnalité de l'auteur y apparaît nettement. Le Dr

Rabaud, après avoir fourni une contribution importante à l'étude des êtres anormaux, s'est efforcé de s'élever au-dessus de son sujet et s'est intéressé à divers problèmes de la biologie générale. Ses connaissances dans des domaines variés et son esprit critique le désignaient pour être collaborateur de la « bibliothèque de Biologie générale », où a paru ce livre.

Une idée sur laquelle l'auteur insiste beaucoup est la suivante. Les êtres anormaux, les « monstres » ne sont pas des malades. La tératologie et la pathologie sont deux domaines différents. « Le processus morbide diffère à tous égards du processus tératologique. » M. Rabaud se plaint que les auteurs n'aient pas fait cette distinction, du moins avec précision.

Est-il difficile de comprendre que les éléments malades portent des traces, plus ou moins accentuées, de désintégration, que ces éléments tendent à disparaître et non pas à se développer ?

Le mot *maladie* n'ayant aucun sens précis pour moi, il me serait difficile de discuter l'opinion de M. Rabaud ; j'ai toujours eu peu de goût pour les discussions *verbales*.

M. Rabaud donne dans son livre une classification méthodique et morphologique des processus tératologiques, mais il ne s'occupe que des animaux. Cette exclusion systématique des végétaux est d'autant plus regrettable que l'auteur, qui fait de la biologie générale, a certainement, au sujet de la comparaison des animaux et des plantes, des vues personnelles, qu'il aurait été très intéressant de nous faire connaître. Le même reproche peut s'appliquer aussi à un livre, par ailleurs fort remarquable, de M. Cuénot, la **Genèse des espèces animales**. Souvenons-nous que l'un des plus grands attraits des ouvrages de Lamarck, Darwin, Claude Bernard, Giard, J. Loeb, Bateson... réside dans des comparaisons entre les deux anciens « règnes ».

Les conceptions physico-chimiques sont destinées à rajeunir la biologie. M. Rabaud critique, avec ironie, bien des applications de la chimie à la science de la vie, et certes, beaucoup sont critiquables. Mais il faut être indulgent pour les tentatives nouvelles ; des théories chimiques même mauvaises ont été des hypothèses de travail fécondes, et c'est là l'essentiel. La guerre a interrompu plus ou moins en mon laboratoire les recherches de morphogénèse sur les organismes inférieurs guidées par des conceptions chimiques. Que valent celles-ci ? toujours est-il que les résultats sont encourageants, et pourront, je l'espère, contribuer à rajeunir la tératologie de Geoffroy Saint-Hilaire et de Dareste. M. Rabaud manque d'indulgence pour les novateurs : c'est en suivant des chemins non tracés qu'on risque le plus de faire de faux pas.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

L'action de l'Armée belge pour la défense du pays et le respect de sa neutralité (Chapelot, in-4°). — Le Commandement belge vient de publier son rapport sur les opérations de son armée, pour la période qui s'étend du 31 juillet au 31 décembre 1914. Je suis heureux de l'occasion, qui m'est ainsi donnée, de parler de l'armée du Roi Albert et d'essayer de mettre en lumière le rôle qu'elle a joué aux premiers jours de la crise, en août 1914. — C'est la première fois qu'il nous est permis de nous appuyer sur un document positif d'une valeur incontestable. D'autre part, il est possible, aujourd'hui, avec le recul du temps, d'examiner les événements, qui éveillèrent alors tant d'angoisses, avec plus de calme et surtout avec un esprit plus libre. Ces événements semblent déjà si lointains, bien que l'épilogue n'en soit pas encore commencé! Cette publication est enfin d'autant plus opportune que l'on peut craindre que les exagérations naïves d'un reportage sensationnel n'aient causé autrefois un tort définitif à cette petite armée, chez beaucoup de bons esprits. Comme on le verra, l'armée du roi Albert peut se passer de la légende, qui fut alors créée à son propos. Son histoire véridique est assez honorable pour qu'on puisse ne plus craindre aujourd'hui de l'examiner froidement, en mettant toute sentimentalité de côté.

Le rapport du Commandement belge est rédigé avec une concision toute militaire. Son premier mérite est de se présenter avec une parfaite clarté. Il évite soigneusement toute digression qui pourrait ressembler à une défense personnelle ; il exclut rigoureusement le côté anecdotique ainsi que tout détail pittoresque.

Il s'en tient simplement à un exposé schématique des opérations de l'armée, pendant les premiers mois de la guerre. Or, ce qui nous intéresse par-dessus tout, est ce qui se rapporte au début de la crise. Quelle fut, au vrai, l'attitude de l'armée belge en présence de l'invasion allemande ? A nos yeux, c'est la question primordiale qu'il importe d'élucider, afin d'avoir désormais une vision nette des événements. Aussi y insisterons-nous davantage avant d'entamer l'exposé des opérations militaires. La version du Commandement belge poursuit un premier objet, justifier la conduite du gouvernement du Roi, établir sa parfaite correction au point de vue des obligations que lui imposait la neutralité absolue, situation dont elle était en droit d'attendre une complète immunité. Mais, comme on le verra, cette version atteint ensuite un autre but, celui qui peut faire le plus d'honneur à une armée. Elle établit, en effet, d'une façon incontestable, même pour un esprit peu disposé à admettre sans critique une thèse qui veut s'imposer, la correction non moins parfaite de la manœuvre stratégique de cette faible armée, lorsqu'elle se trouva subi-

tement aux prises avec des forces considérablement supérieures, dont la pression se faisait sans cesse croissante. On peut dire que le mérite essentiel de sa *manœuvre* fut de se trouver exactement appropriée à la situation. Après la gloire qu'elle recueillit, sans conteste, dans ces circonstances périlleuses, vient donc s'ajouter, aujourd'hui, pour ceux qui eurent la difficile mission de la conduire, l'honneur de présenter sur ces terribles événements une version qui est un modèle de conscience et de probité militaires.

Ce n'est pas un certificat banal que l'on lui délivre ainsi par ce temps de textes adultérés, systématiquement, pour aider à ce que le colonel Feyler a si heureusement appelé la « *manœuvre morale* ». Il n'existe certainement pas encore, ni en Allemagne, ni en France, de compte rendu d'une si parfaite sécheresse, mais aussi d'une si stricte loyauté. Il est assez piquant que la leçon vienne de Belgique, d'un pays où l'armée n'a jamais prétendu au ton oraculaire que l'on entend outre-Rhin, ni pensé devoir tenir un rôle de premier plan.

Abordons maintenant l'examen du rapport du Commandement belge. Nous nous attacherons à en mettre en lumière seulement les points essentiels.

§

Sous la pression des événements, le 31 juillet, le gouvernement belge mobilise. L'armée se trouve portée à l'effectif de neuf divisions d'armée, plus une division de cavalerie, au total : 117.000 hommes. A ce chiffre devait s'ajouter plus tard celui de 18.500 volontaires. De même que la Russie, la Belgique était surprise par la crise en pleine période de réorganisation militaire. La nouvelle loi devait lui donner un effectif de 350.000 hommes, mais le plein effet de la loi ne devait se réaliser qu'en 1918. C'est donc avec ce faible chiffre de 117.000 combattants que l'armée belge va faire délibérément front à la formidable poussée de onze corps d'armée, dont tous les mouvements, réglés minutieusement à l'avance, devaient, dans l'esprit du grand Etat-major allemand, fonctionner comme les pièces articulées d'une monstrueuse machine. Jusqu'au 4 août, l'instant où se déchaîne l'orage, l'âme qui dirige cette armée n'est préoccupée que de remplir strictement les grands devoirs que lui impose la situation de nation neutre, exposée aux empiétements qui peuvent lui venir de différents côtés. Cette attitude, toute de réserve, d'une haute impartialité, au milieu de la crise qui se noue davantage à chaque heure qui passe et dont l'issue apparaît avec une aveuglante clarté, n'est pas sans grandeur. L'histoire, en la consignant, lui rendra un plein hommage, en dépit des calomnies allemandes. Il est à noter que des événements d'une nature toute différente auraient pu se produire ; le gouvernement belge, déchirant lui-même son statut de neutralité, aurait pu résolument se ranger aux côtés du parti qu'il estimait le

plus fort. Ce ne sont pas les neutres, que nous voyons aujourd'hui uniquement occupés de leurs intérêts matériels, qui auraient pensé à blâmer une telle résolution. Prise entre le marteau et l'enclume, la Belgique optait au moment du heurt de manière à ne pas être écrasée. Ce n'est un mystère pour personne que beaucoup de Belges, avant la guerre, pensaient que c'était là le parti le plus sage. Quoi qu'il en soit, jusqu'au 4 août, une seule division belge est en observation face à l'Allemagne ; deux divisions surveillent la frontière française ; une troisième garde les côtes, avec la mission de s'opposer à toute tentative de débarquement. Les autres divisions à l'intérieur du pays, en seconde ligne, prêtes à s'orienter vers la direction nécessaire.

Le 4 août, la frontière belge est violée par les troupes allemandes. Le gouvernement royal n'hésite plus. Le dispositif de couverture sur les trois frontières est résolument brisé ; toute l'armée reçoit l'ordre de se concentrer sur une ligne à l'ouest de la Meuse, face à l'invasion. A partir de ce moment, les instructions du commandement sont données, en se basant sur l'espoir d'une prompte coopération avec les armées alliées. Elles se résument ainsi :

a) Se maintenir le plus en avant possible sur de bonnes positions défensives, barrant le chemin à l'envahisseur ;

b) Placée en avant-garde des armées françaises et anglaises, l'armée attendra sur ces positions que la réunion avec les troupes alliées puisse s'opérer ;

c) Elle évitera de se laisser accrocher et de livrer seule une bataille contre les masses ennemies ;

d) Elle devra se garder de l'enveloppement et agira de façon à se ménager toujours une ligne de retraite, permettant une réunion ultérieure avec les armées françaises et anglaises.

Conformément à ces directives, l'armée belge occupait un front de 80 kilomètres, le long de la ligne de la Gette, entre Perwez et Diest. La division de Liége devait se replier sur cette ligne, après son héroïque résistance ; une autre division était à Namur cherchant à se relier aux forces françaises.

Il n'y a rien à reprendre, militairement, aux instructions que l'on vient de lire. L'armée belge s'est rigoureusement appliquée à s'y conformer, jusqu'au jour où il fut avéré pour elle qu'elle n'avait plus à compter sur la coopération des armées alliées. On touche ici à un point douloureux. autant que délicat. Nous nous bornons, pour aujourd'hui, à citer le rapport du Commandement belge :

Quelle était, demande-t-il, dans l'après-midi du 18 août la situation des armées françaises et anglaises, au moment où l'armée belge se trouvait au contact immédiat des forces allemandes immensément supérieures ?

Suivant les renseignements fournis par le Commandement français, la

5e armée française avait un corps tenant les ponts sur la Meuse de Hastière à Namur et les ponts sur la Sambre de Floreffe à Tamines ; les trois autres corps de cette armée devaient arriver le 19 dans la région de Philippeville.

Quant à l'armée anglaise, elle débarquait à ce moment au sud de la Sambre vers Maubeuge ; sa division de cavalerie avait seule effectué ses débarquements ; l'armée devait être prête à faire mouvement peut-être le 22 août, certainement le 23.

Il nous faut considérer comme exactes les données ainsi formulées par le commandement belge ; il paraît impossible qu'il se risque aujourd'hui à avancer des faits auxquels les Etats-Majors des armées alliées pourraient opposer un démenti. Il n'y a pas à en douter ; les situations réciproques des armées alliées étaient bien en réalité telles que l'avance le commandement belge dans son rapport. Dès lors, il est rigoureusement exact qu'elle ne pouvait plus espérer, au moment où cela devenait une nécessité, l'appui des armées françaises et anglaises.

L'armée belge a donc fait tête seule, sans aucun secours, sur ses positions de la Gette, à la poussée allemande, jusqu'au 18 août. A cette date, la menace d'enveloppement sur ses ailes s'accentue. Il ne se présente que deux partis pour elle : ou refuser sa gauche par un large mouvement de repli en pivotant sur sa droite, pour se diriger au-devant des forces françaises et anglaises ; ou opérer une retraite excentrique vers le camp retranché d'Anvers. Pour suivre le premier parti, avec quelque chance de succès, il fallait être assuré que la droite de l'armée qui allait constituait pivot, ne serait ni tournée, ni défoncée. On en aurait eu, sans aucun doute, l'assurance si cette droite s'était trouvée en liaison avec les forces françaises.

Or, cela n'était pas. En pareille conjoncture, ce parti comportait les plus grands risques en présentant l'inconvénient d'ouvrir le pays à l'invasion. Le second parti entraînait, il est vrai, le même inconvénient ; mais il présentait moins de risques. L'armée sur sa ligne de retraite devait trouver une succession de lignes d'eau, qui faciliteraient sa défense. Il avait enfin l'avantage de conserver l'armée intacte, près de sa base d'approvisionnements, et celle-là, à l'abri de la position fortifiée d'Anvers, restait à l'état de menace sur le flanc de l'envahisseur. Le 18 août dans l'après-midi, l'armée belge retraite sur sa base d'Anvers.

Après ce bref exposé, on doit se demander quelles furent les conséquences de l'attitude résolue de l'armée belge pendant cette période qui s'étend du 5 au 18 aout. L'armée, pendant ce temps, s'était opposée aux incursions de la cavalerie ennemie et avait réussi à contenir ses avant-gardes d'infanterie : combats d'Haelen, de Diest, de Tirlemont, etc. (nous omettons volontairement l'héroïque défense des forts de Liége, l'épisode le plus glorieux, mais qui se classe à part).

Mais — conséquence capitale, qu'il faut indiquer en dernière analyse, — l'armée belge avait contraint l'adversaire à opérer dans sa zone même de rassemblement la concentration de ses corps de droite, c'est-à-dire de l'aile marchante, dont le retard devait tant influer sur la suite des opérations. Un temps précieux était ainsi perdu pour elle, et par suite pour tout le front de l'armée d'invasion. La marche foudroyante qui devait tout emporter et déferler à Paris se trouva paralysée à son début. Sans la résistance de l'armée belge, les têtes de colonnes allemandes se fussent trouvées en avance de quatre à cinq jours, peut-être davantage, sur l'horaire que nous connaissons. Nous n'aurions pas eu le temps de transporter nos corps de seconde ligne de Lorraine sur notre frontière des Ardennes et de la Sambre. Notre aile gauche était peut-être irrémédiablement débordée. Mais peut-on dire : les opérations eussent-elles pris alors une autre tournure? Le moment n'est pas venu de l'examiner. Nous nous en tiendrons à cet examen de la première phase de la campagne, qui présente pour nous un intérêt capital. Nous aborderons une autre fois le sujet de la défense d'Anvers et de la retraite sur l'Yser, épisodes dont le caractère est tout différent. Il sera sans doute permis de mieux apprécier encore les conséquences de la belle attitude de l'armée belge, du 5 au 18 août, lorsque nous connaîtrons en détail les dispositions qui furent prises par l'adversaire pour surmonter l'obstacle, ainsi que les modifications qu'il fut obligé d'apporter à son plan initial. Mais nous serions étonnés d'avoir à réviser un jour le jugement que nous portons actuellement sur le rôle tenu par l'armée du Roi Albert. Ce rôle mérite l'admiration et l'estime de tous ceux qui ont le sens des choses militaires ; et pour nous Français, il a droit à notre éternelle reconnaissance. L'Armée belge nous a préservés contre l'agression la plus brutale, dont tous les effets étaient calculés d'avance. Ce plan escomptait dans ses moyens de réussite la passivité de la Belgique. L'erreur pesa lourdement sur l'issue de la campagne. Le grossier génie des forceurs de frontières se trouva pris en défaut. Le peuple belge, mu par son honnêteté, sa loyauté, s'était dressé debout sur le chemin.

JEAN NORÉL.

LES JOURNAUX

Un document intime sur la mentalité allemande (Le Temps, 17 avril). — *Le Musée Rodin* (L'Œuvre, 6 avril). — *Chronique stendhalienne* (Paris-Journal, 9 avril).

M. Pierre Mille publie, dans **Le Temps** ce document intime écrit par un fonctionnaire allemand dans une de nos colonies. Parti précipitamment au début de la guerre, il oublia cette

LOI FAITE EN VUE DE L'INTRODUCTION DE L'ORDRE ET DE LA MÉTHODE DANS MA VIE.

Introduction à la loi

Article premier. Le 1er septembre 1905, la loi en vue de l'introduction de l'ordre et de la méthode dans ma vie entre en vigueur.

Article 2. Je dois en parcourir les divers articles chaque matin, ma toilette achevée.

Art. 3. Les modifications que je désirerais apporter à la loi feront l'objet de sérieuses réflexions, et devront être considérées en vue du but à atteindre dans la période de ma vie où je me trouverai.

Ceci décidé, il commença :

La loi

I. — Je me mets au lit à dix heures et demie et je me lève à six heures et demie.

II. — Quelques instants avant d'aller au lit et aussitôt après mon lever, je me lave à fond les dents et la bouche avec une solution de chlorate de potasse ; après chaque repas, je me rafraîchis la bouche avec de l'eau claire.

III. — La bouche rincée, je lave tout mon corps. Après la toilette du visage, je place le fixe-moustaches. Mon corps net, je mets le caleçon et les bas.

IV. — S'il est possible de me raser moi-même vite et bien, je le fais, après ma toilette de corps, et avoir mis bas et caleçon. Une fois rasé, je pose de nouveau le fixe-moustaches.

(On voit par là qu'il ne saurait y avoir de bon Allemand sans fixe-moustaches. Le fixe-moustaches fait partie, à un degré éminent, de « l'organisation ».)

V. — Le temps pendant lequel je dois travailler, l'objet de mon travail sont déterminés par un emploi du temps que j'établis au début de chaque période de ma vie, après mûre appréciation de l'ensemble des circonstances.

VI. — Mes repas sont : le déjeuner du matin et le café, le déjeuner, le goûter et le café, et le dîner. Les heures de ces repas seront fixées dans l'emploi du temps.

VII. — Je me garde de toute pensée immorale ayant pour objet l'excitation des sens. Les livres pornographiques, je ne les achète ni ne les lis.

VIII. — Je considère comme excitant les sens :

1° La visite des locaux où le service est fait par des femmes ;

2° L'entrée dans les bals de bonnes, employées, filles de salle et de femmes de réputation douteuse ;

3° Les relations avec des personnes ayant des liaisons illégitimes ;

4° Les relations avec les hommes douteux. Les hommes douteux sont pour moi les hommes dont le but principal dans la vie est le plaisir des sens.

(Ici, je suis obligé de passer sous silence un certain nombre de paragraphes. Le vertueux rédacteur de la loi y va, dans ses confessions, plus loin encore que Jean-Jacques Rousseau, et avec beaucoup plus de crudité, bien que moins d'éloquence. Par bonheur, il aborde ensuite une question moins

délicate : le rédacteur de la loi semble considérer à juste titre l'alcool comme un ennemi de la régénération.) Il décide en conséquence :

IX. — Je m'abstiens de consommer de l'alcool. Durant quatre jours de la semaine, il ne m'est pas permis d'en boire. La quantité d'alcool permise durant les trois autres jours ne doit jamais dépasser deux litres.

(Deux litres d'alcool en trois jours ! La réforme du rédacteur de la loi consiste donc, si je ne me trompe, à ne pas dégriser de trois jours sur sept. Mais, après tout, c'est peut-être une amélioration sur ses habitudes antérieures. Ou bien consomme-t-il, dans ces trois jours, tout ce qu'il buvait auparavant au cours de la semaine ?)

Toutefois, il ajoute vertueusement :

X. — Il m'est interdit de boire avec d'autres personnes.

(Le rédacteur de la loi est décidément un solitaire.) Continuons :

XI. — Vis-à-vis des personnes plus âgées que moi qui remplissent des fonctions et occupent un certain rang, je me montre non seulement prêt à rendre service, mais poli et humble si j'ai affaire à des supérieurs. Je supporte de leur part des procédés même injustes, tant qu'ils ne blessent pas mon honneur.

Quant aux personnes plus âgées que moi qui ne peuvent pas me servir, je suis envers elles poli. Si elles me blessent, je le leur rends.

Je me montre poli pour les personnes de mon âge dont la fonction équivaut à la mienne, exactement dans la mesure où elles le sont avec moi. Je me venge de leurs offenses.

En présence des femmes, je fais preuve de politesse et d'obligeance. Si elles sont injustes, je me montre ironique.

XII. — Je suis énergique et j'ai confiance en moi-même.

XIII. — N'exprime pas ta pensée. Sois accueillant sans vulgarité. Celui qui t'a choisi et que tu as choisi comme ami, tu dois te l'attacher par des liens indissolubles. Garde-toi bien de te mêler à des disputes ; mais si tu y prends part, fais en sorte que ton ennemi ait peur de toi. Ecoute tout le monde, parle à peu de gens. Accepte un conseil de n'importe qui ; n'en donne pas. Porte de beaux vêtements ; tes habits doivent être riches, mais non pas bariolés. Souvent, en effet, les habits donnent une idée de l'homme. N'emprunte pas d'argent ; n'en prête pas non plus. Consentir un prêt, c'est souvent se perdre soi-même, ainsi que celui qu'on oblige, et emprunter, c'est faire disparaître son crédit.

. . . .

M. Pierre Mille résume ainsi la signification morale de ce document, d'autant plus sincère qu'il était destiné à demeurer à jamais secret et personnel :

Cet Allemand si soucieux de devenir meilleur, et surtout de se conduire comme un gentleman — soins extérieurs de propreté, fidélité à l'égard des amis, lutte contre certains de ses instincts inférieurs, qui, si j'avais pu honnêtement publier le texte entier, se fussent montrés violents, — cet Allemand établit trois degrés dans son attitude envers les personnes avec qui il doit entrer en contact : avec ses supérieurs, il sera *humble*. Il supportera leurs procédés, même injustes. Avec les personnes plus âgées « qui ne peuvent pas lui servir », il sera poli seulement et rendra coup pour coup.

Avec ses égaux, dans le cas d'une injure, il se vengera. Avec les femmes il fera preuve d'une ironie suprême. Mais il ne dit pas un mot des inférieurs. Tout au moins par prétérition, il semble qu'il ne pense point leur devoir même la politesse. Humilié vis-à-vis des supérieurs ! — ce mot même ferait frémir d'horreur un Français ou un Anglais ! raideur vis-à-vis des égaux, dédain vis-à-vis des femmes, insouciance de tout égard pour ceux qui se trouvent placés au-dessous de lui, telle est la conception que se fait cet Allemand des relations sociales — et ce n'était pas pourtant un méchant Allemand !

« J'ai dû, ajoute M. Pierre Mille, par égard pour le lecteur, passer sous silence d'assez nombreux passages, qui sont ceux où se révèle le plus distinctement la bassesse des mœurs de l'auteur. » Des mœurs kantiennes de l'auteur. Peut-être M. Pierre Mille voudra-t-il me communiquer ces passages, si caractéristiques de la mentalité allemande, pour les lecteurs moins pudibonds du *Mercure*.

§

L'hôtel Biron est devenu le Musée Rodin. Il faut marquer cette date d'une pierre blanche. Cette décision, en même temps qu'elle sauve l'Hôtel Biron de la destruction, permettra au grand sculpteur de réunir dans ce décor merveilleux ses œuvres, ses maquettes, ses croquis, et aussi les collections grecques et égyptiennes qu'il a recueillies. Et, à ce propos, M. Louis Vauxcelles écrit dans **l'Œuvre**:

Ne cherchons pas à dénombrer les antiques réunis par ses soins de savant et d'amoureux (aussi bien le catalogue en sera-il bientôt dressé) ; je préfère rapporter quelques propos ailés du Maître devant les pièces qu'il a acquises.

Regardant un chat égyptien, de bronze vert, immobile et majestueux : « Que j'ai eu de peine, dit Rodin, à le préserver de l'oxydation ! voyez ses yeux qui se tuméfient et pleurent des granulations de métal ! Cette bête sacrée verse des larmes sur sa divinité perdue. Dites-moi si jamais aucun peuple a mieux exprimé l'énigme de l'âme animale.. Seule une race pénétrée de dévotion pour les bêtes pouvait leur conférer une telle noblesse. Car ce chat, pour l'artiste égyptien qui l'a sculpté, c'était à peu près l'équivalent de la Vierge pour les imagiers du moyen-âge. »

L'instant d'après, Rodin saisit dans une vitrine un admirable épervier en bois de sycomore : « Il vit, s'écria-il, en l'élevant en l'air au bout de son poing. Il enfle ses ailes pour prendre son essor. Quelle simplicité suprême, faite d'une accumulatiou prodigieuse d'observation d'après la nature ! »

Puis, nous montrant ce qu'il appelle « la perle de sa collection », une statue d'*Héraclès* : « L'art grec, prononça-t-il, n'est pas plus beau que l'art égyptien, mais il est plus souriant, d'une gravité moins austère. Il ne s'hypnotise plus dans l'adoration des formes immuables. Il est familier. Il aime la vie terrestre non point seulement comme le reflet d'une existence éternelle, mais pour la douceur qu'il y goûte. Harmonie exquise de la raison, joie physique, sérénité de l'esprit, équilibre. Jamais sans doute il ne sera dépassé. »

Et Rodin, d'une main délicate et précautionneuse, caressait les modelés de son *Héraclès*, archétype de vigueur élastique et pure.

« Ce demi-dieu digne de l'ébauchoir de Lysippe, ajouta-t-il, n'est-il pas aussi *réel* que n'importe quelle figure de Rembrandt, le maître réaliste par excellence? Je mets en fait qu'aucun des vieux artisans ridés et bourgeonnants que le magicien hollandais excellait à évoquer n'est plus sincèrement observé que ce fils de Zeus. »

Puis Rodin prit un marbre, un fragment de marbre plutôt, une main. « C'est de Phidias, dit-il, je le devine, j'en suis certain. Seul un Titien eù pu, vingt siècles après Phidias, exprimer une main d'une aussi auguste splendeur. »

Et ce fut la revue des *Bacchus*, des petites statuettes tanagréennes, des *Vénus*, des *Faunes*, des torses et des têtes mutilées et sublimes, des Nymphes chastes ou voluptueuses.

Et quand nous quittâmes « les antiques » pour retrouver les modernes *Centauresses*, la *Douleur*, la *Bellone*, l'esquisse du *Baiser*, il nous fut impossible de sentir la moindre solution de continuité. Rodin rejoignait sans effort ceux de qui il procède.

A l'Hôtel Biron, plusieurs salles seront réservées aux dessins ce Rodin, qui ont été « si peu compris », écrit M. Vauxcelles qui explique :

L'expérience la plus probante, la plus décisive, à qui veut les pénétrer, est de les juxtaposer à d'autres dessins choisis parmi les plus beaux. Ils gardent alors une autorité souveraine, demeurent solides, orgueilleux, entiers. Ni la célèbre pureté de M. Ingres, ni la fine acuité de Pisanello, ni le charme de Prudhon, ni le mystère de Léonard, ne tiennent à côté de ces affirmations. Elles sont comme la voix d'un prophète qui réduit les autres voix au silence.

Que sont, au juste, ces dessins? Des images d'un seul jet, jaillies comme un cri, sans faux traits, sans repentirs. Point de sujet, d'attitude d'atelier, de hanchements scolaires. Des recherches de volumes, des réductions de formes vivantes au schéma géométrique, des instantanés, des lectures de mouvements à première vue.

Un modèle nu se meut, se vêt, se dévêt dans l'atelier, court, saute, rit ; des filles allongées, sveltes, nerveuses s'étendent sur un divan, sur le sol. Il arrive parfois que ces créatures instinctives fassent songer, plutôt qu'aux héroïnes de Berquin ou de Mme de Ségur, à celles de Baudelaire ou aux prêtresses antiques de l'île de Lesbos. Rodin ne leur demande pas d'êtres chastes, mais de *vivre* sous ses yeux. Il les suit du regard et, le crayon à la main, saisit l'être en plein mouvement, jette la silhouette sur le papier. Et quelle science approfondie de l'anatomie, non figée, mais vivante !

Puis, à seule fin de fixer les valeurs, l'artiste emplit son croquis d'une teinte ocre, bistre, gris bleuté, terre de Sienne, d'aquarelle ou de gouache. Et c'est tout.

J'estime, dit Rodin, que mon œuvre, qui fut réalisée d'un cœur

sincère, peut être, pour les artistes qui veulent se renouveler et s'émouvoir « une utile leçon ».

§

D'une chronique de M. Gabriel-Ursin Langé consacrée à l'archiviste du *Stendhal-Club*, j'extrais ces quelques lignes qui révéleront un peu du mystère de la célèbre société secrète :

C'est là qu'un jour Remy de Gourmont et M. Paul Léautaud vinrent rendre visite au « stendhalien en chef », et je me souviens bien, en effet, d'avoir aperçu la belle tête de Gourmont — telle que le graveur Vibert l'a portraiturée en un de ses meilleurs *bois*. Vision lointaine, que je garde comme un beau souvenir. C'est la seule fois que je vis Gourmont. Depuis, je l'ai mieux connu, et comme il importe de connaître un écrivain — par ses œuvres.

Il est bien agréable aussi de constater le culte de Remy de Gourmont — chez un de ses amis les plus chers, je veux dire Adolphe Paupe. Aussi, n'est-ce pas sans émotion que je me suis acheminé un jour, par la remuante rue Lepic, vers la rue des Abbesses, banale, pour celui qui aime le paysage plus précieux, mais plus du tout banale dès qu'elle s'illustre du souvenir de Beyle. Là-haut, chez M. Paupe, c'est un religieux silence dans la pénombre. Les bruits de la rue n'y arrivent plus. Silence nécessaire pour écouter Adolphe Paupe parler de l'écrivain dont le nom est devenu un fanion, — un cri de ralliement !

L'intérieur est net, spacieux et simple de décor. Deux grandes bibliothèques, — ici des tabernables dans l'acception la plus profonde du mot. Dans l'une, Flaubert et Balzac... Il est tout naturel qu'un stendhalien aime Flaubert et Balzac, parce qu'il est tout naturel qu'un flaubertiste, — et j'en suis un, — aime Balzac et Stendhal. La collection de M. Paupe est considérable. L'on imagine difficilement la quantité de documents, d'éditions d'œuvres les plus curieuses et les plus rarissimes, amassés là sur celui que les initiés — les bouquinistes l'ignorent quelquefois — nomment Bombet. Et quand on songe que Stendhal — Bombet... (etc...) a écrit sous tant de pseudonymes — M. Coffe (qui fut Remy de Gourmont) en compta un jour près de *cent soixante-dix*, — l'on se représente la somme de travail fournie par M. Paupe qui mérite vraiment ce titre unique d'*archiviste du Stendhal-Club*... Aussi peut-on voir, avec raison, se détacher sur les plats ou sur les pages de garde des ouvrages de la collection stendhalienne l'enthousiaste *ex-libris* « Stendhal, A. P. For Ever »... Une telle œuvre est d'une belle unité et d'une grande utilité... Puisse-t-on faire cela un jour pour Gustave Flaubert.

Et M. Gabriel-Ursin Langé nous montre l'émotion du « stendhalien en chef », associant dans la même douleur la mort de Remy de Gourmont et la perte de son propre fils, André, tombé au combat, et qui eût continué son œuvre stendhalienne.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Polémiques. — La grippe m'a mis en retard d'un article et je voulais consacrer celui-ci à notre Opéra. Ce sera pour la prochaine fois. Il peut attendre, lui, car il est « au-dessus de la mêlée » pour l'instant, ou du moins à l'écart. Il n'y sera d'ailleurs pas toujours. Mais la polémique a ses exigences, et certaines répliques trop différées apparaîtraient aisément du réchauffé. L'entière indépendance d'opinions qui est la loi de notre *Mercure* permet à ses collaborateurs d'y soutenir les avis les plus divers et parfois les plus opposés. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il en puisse résulter entre eux des polémiques, mais peut-être celles-ci gagneraient-elles à tous égards à ne point se manifester par insinuations. C'est contre une égratignure de ce genre, de la part de M. Georges Bohn, que j'ai cru devoir protester par une lettre ouverte à notre directeur. M. Bohn s'en est expliqué depuis dans une chronique intitulée *les Savants et la Guerre*. Je l'ai lue avec attention, mais j'avoue à ma confusion n'avoir pas bien saisi ce qu'il y voulait dire. Outre son admiration pour les vers de « M. le Professeur Richet », j'y ai constaté toutefois qu'il qualifiait de « boutade » son assertion péjorative sur « les musicographes », qu'il « méprisait l'arrivisme » de MM. Saint-Saëns et Barrès évidemment, et réprouvait « les injures employées comme armes de combat » par le même M. Barrès et son confrère M. Frédéric Masson non moins évidemment ; et si, à l'endroit du dernier, M. Bohn n'a pas relevé, à côté de « l'injure », l'appel à « la violence », ce n'est sans doute qu'un oubli. Tout est donc bien qui finit bien. Hélas ! dans le même numéro, voici que je trouve de quoi me gratter derechef. C'est un ongle de femme, cette fois, aiguisé quoique rose, qui m'érafle au passage à propos d'un roman suisse, fruit, par rencontre curieuse, d'une plume féminine aussi. Pauvre de moi ! comment m'en tirerai-je ? Car chacun connaît la verve et l'esprit de Rachilde. L'embarras et l'ennui, tout d'abord, est de ne pas pouvoir distinguer bien au juste ce qui, dans le paquet, s'adresse à mon humble personne ou est dédié à la compatriote de Guillaume Tell. Tout cela est si joliment mélangé, emberlificoté l'un dans l'autre. Cependant je découvre mon nom, et voici dans quelle phrase :

> On dirait, ma foi, que personne n'entend le canon. (Il paraît que Sophocle ne l'entendait pas non plus, ce qui ne me surprend qu'à moitié, puisque M. Marnold l'affirme !)

C'est un peu vague, évidemment. S'agirait-il d'un débat historique ? Vérifions. La guerre du Péloponèse dura de 431 à 404 avant J.-C., ce qui fait bien vingt-sept années comme j'avais compté. Sophocle naquit entre 497 et 495, au bourg de Colone, près d'Athè-

nes, et mourut en 405, ayant produit tous les deux ans jusqu'à son ultime vieillesse deux trilogies accompagnées parfois d'un drame satyrique. Voilà pour Sophocle, lequel avait naturellement débuté bien longtemps avant ladite guerre, puisque, selon Plutarque, sa première tétralogie daterait de 469, sous l'archontat d'Apséphion. Quant à son rival Euripide, tout ce qui nous est parvenu de lui se place entre 438 et 405, c'est-à-dire pendant la bataille. J'ignore, j'en dois convenir, si ces deux grands artistes « entendaient le canon », mais il est probable qu'ils ne le tiraient pas, et, ne le tirant point, ils ont fait autre chose qui a, précisément, immortalisé leur patrie à travers tous les siècles. Né vers 445, Aristophane, très précoce, remporta sa première couronne en pleine guerre, au concours de 427. Lui, il « entendit le canon ». Seulement, le fracas lui en était désagréable, et de cette répugnance il s'ensuivit, entre plusieurs, le chef-d'œuvre intitulé *Lysistrata*. Ce sont là faits notoires, contrôlables à volonté par chacun, et, en somme, je n'y aperçois pas matière à discussion, touchant leur réalité tout au moins. Mais, à la réflexion, peut-être bien que la phrase de Rachilde a une autre tendance. Peut-être veut-elle laisser comprendre que, moi, je n'entends pas le canon. Et, ma foi ! c'est la vérité pure. Je l'avoue en toute candeur : « Non, je n'entends pas le canon. » Je demeure à Paris, rue Laferrière, et le bruit n'en vient pas jusque là. Le matin, je me lève et je m'habille, puis je vaque aux occupations nécessaires à ma subsistance et à celle des miens. Je fais mes deux repas par jour, quoique plus frugaux que naguère. Le soir, je lis et je relis les bons auteurs, musiciens ou autres, je travaille, j'écris mes articles, qui me donnent parfois du tintoin parce que je vieillis et que ça ne va plus aussi rondement qu'autrefois ; ensuite je me couche et je dors jusqu'au lendemain. Voilà ma vie : elle est toute plate et banale, sans le moindre héroïsme. Je ne m'en vante pas, mais n'y puis rien changer. Et, durant tout cela, je le répète, je n'ai jamais « entendu le canon ». Il en est cependant qui l'ont entendu et qui l'entendent, mais ils sont sur le front, ceux-là. Eux, ils l'entendent pour de bon, et, je le confesse encore expressément, auprès de cette audition-là, je n'oserais pas « l'entendre » en métaphore. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais ça me gênerait. Il y a, comme ça, des choses qu'on éprouve obscurément, sans pouvoir les démêler tout à fait. Ce sont questions « de sentiment » où chacun réagit d'instinct à sa façon. Et, à ceux qui l'entendent pour de bon, eh ! bien, figurez-vous, cela ne leur fait plus d'effet du tout, si puissante est la force de l'habitude. Sous la rafale des marmites, « ils fument tranquillement leur cigarette ou leur bouffarde », ils confectionnent et reniflent avec sollicitude et délice « des gibelottes de lapin », ils disputent avec une âpre vivacité et un vocabulaire de choix « sur la meilleure place où forer un baril contenant le précieux pinard ».

Dans les tranchées dûment repérées et visées, ils font des vers, ils lisent des journaux, des livres, des revues ; ils lisent même beaucoup le *Mercure*. Aux relèves, alors, c'est la noce, et le menu en est varié. Ils fondent et rédigent des gazettes locales dont l'une, *l'Echo du Boyau*, requiert instamment en ces termes la collaboration célèbre de Willy : « C'est, non pas un grave article à considérations, mais une bonne chronique pour rire, à votre manière immortelle, que nous attendons de votre amabilité et de votre *patriotisme*. Le ...[6] a besoin de rire, puisqu'il vient de se battre — vous devinez où. » Ailleurs, on dispose autrement du repos éphémère. On se « joue du Wagner » sur tous les pianos qu'on déniche dans les maisons abandonnées et éventrées ; « on chante et on applaudit une page de *la Walkyrie* devant le général et des poilus de tous grades et d'armes différentes ». Et voilà ce qu'ils font, là-bas, ceux qui « entendent le canon », et après ils retournent se battre, simplement, sans grandiloquence, et sans invocations non plus, et, de leurs poitrines gauloises, ils vont former pour la patrie un infranchissable rempart de cœurs ingénûment sublimes. Voilà ce qu'ils font, et aussi ce qu'ils désirent. Il y en a pour tous les goûts, palais ou estomacs. Les uns rêvent surtout bombance. D'autres réclament de la fantaisie spirituelle, la désopilation des rates et la détente des nerfs surexcités. D'autres enfin se retrempent au contact de la beauté et de l'intelligence, et ceux-ci seraient reconnaissants à l'artiste, écrivain, poète ou musicien, qui leur enverrait de l'arrière quelque chef-d'œuvre éclos, en apparence indifférent, bien loin de « la mêlée » terrible. Car ils n'aiment pas beaucoup que nous nous en mêlions, nous, les civils, pas plus pour les encourager, ce qui les exaspère, que pour les complimenter, ce qui les agace. Ils ne nous demandent pas de « cris de guerre » avec ou sans « accompagnement intempestif » ; il n'en poussent même pas eux-mêmes, sauf par ordre, pour la charge à la baïonnette, et il paraît que des Bretons, pris de court, ne s'avisèrent de rien de mieux que de foncer sur l'ennemi en hurlant : « Ouest-Etat ! » Ils nous disent : « Tout ça, ce n'est pas votre affaire ; vous en occupez pas et laissez-nous tranquilles. Cultivez donc tout bonnement votre jardin et expédiez-nous-en des fleurs, des fruits ou même de modestes légumes. On n'est pas exigeant. Et, si vous y tenez mordicus, alors, comme opinait Piphot, passez au bureau de recrutement et venez nous donner un coup de main. Pour les dames, il y a la Croix-Rouge et même les usines où on fabrique des obus. » Sans doute, on n'est pas forcé de leur obéir à la lettre. Ce sont, encore une fois, questions « de sentiment ». On a évidemment le droit « d'entendre le canon » tout autant que de « prétexter le droit au chef-d'œuvre », ainsi que s'exprime Rachilde ; mais, si, pour prétexter le droit « au

balai », quelqu'un proclame que « l'art est un objet de luxe et de vanité », on a bien le droit de répondre, surtout quand on n'a pas commencé. Car ceci, c'est un argument, et chacun a le droit d'y opposer les siens. Et alors discutons, mais franchement, carrément ; donnons nettement nos raisons, et des raisons qui ne soient pas exclusivement « de sentiment », — si nous voulons convaincre et non pas opprimer. Or, là gît l'équivoque. Des choses de sentiment, on ne discute pas plus que des couleurs : vous aimez le rouge ; moi, le vert ; vous, les brunes ; moi, les blondes ; prenons chacun ce qui nous botte ou nous enchante. Les questions de pur sentiment se résolvent avec une égale facilité, et, si la question Wagner en est une, elle serait vite réglée entre interlocuteurs sincères et d'âme libre. Malheureusement, voici ce qui se passe : « Il vous déplaît d'entendre du Wagner ? A votre aise, nul ne vous y oblige. J'en entendrai fort bien sans vous. » — « Eh ! non, vous n'en entendrez pas, car je ne veux pas qu'on en joue. » — « Ah ? mais de quel droit et pourquoi ? » — Et on discute ; et chaque camp étale ses raisons. On put jauger celles de nos adversaires : la plupart étaient de l'acabit de ce qu'un illettré complet pourrait élocuter en parlant de Shakespeare, de Rabelais ou de Ronsard, ou bien de ce dont un aveugle accoucherait sur la peinture. Car il est remarquable que la majorité de ceux qui prétendent interdire l'exécution des œuvres wagnériennes sont des gens totalement ou à bien peu près étrangers à la musique, et dont bon nombre, non seulement n'ont jamais entendu de Wagner, mais n'auraient jamais l'idée d'en aller entendre même si on en jouait, et n'iront certainement jamais quand on en jouera. Il leur suffit de nous en empêcher. Outre des académiciens falots, auxquels on est tout ébaubi de se cogner en pareille occurrence, il est pourtant, mais fort peu, dans la bande, quelques compositeurs orfèvres desquels M. Saint-Saëns, de l'Institut, s'est érigé le généralissime Josse. Il y aura bientôt dix-huit cents ans que le Voltaire de l'antiquité, Lucien de Samosate, observait après Thucydique que l'ignorance engendre l'arrogance, et de tous temps la mauvaise foi fut fille de l'envie. Aussi aux puérilités, bourdes, âneries séniles, insultes, diffamations et menaces, s'ajoutèrent d'emblée la basse jalousie, le mensonge ou la calomnie perfide. Et cela continue, sans souci des arguments antagonistes dont, ne pouvant les rétorquer, on ne souffle mot. C'est tellement plus commode ! Et voici l'un des derniers boniments qu'on nous servit. Dans *la Renaissance* du 4 février, M. Jean Poueigh, musicien peu connu et pour cause, qui, dans une autobiographie pseudonyme, révèle à la postérité « qu'il naquit à Toulouse en 1876 et fit ses études classiques chez les Pères Jésuites, au Caousou » de la même ville, M. Jean Poueigh, auteur à quarante ans d'une dizaine de menus ouvrages,

fit paraître une enquête qu'il intitulait : « *Doit-on jouer du Wagner après la guerre ?* » Sur vingt et une réponses, il ne put obtenir que six arrêts de proscription formelle. Ce qui l'amène à cette constatation : « De cette ensemble d'opinions jaillit une aveuglante certitude : la question est toute de sentiment » ; mais ne le trouble pas le moins du monde pour conclure... à la condamnation. Et il fournit ses arguments, après avoir pourtant tressé des couronnes prudentes « au génie unanimement reconnu et admiré de Wagner ». Le premier de ces arguments est « la haine de Wagner pour la France et le mépris dans lequel il tient l'esprit et l'art français », ce qui nous serait bien égal, tout autant qu'à l'égard de Mozart, de Mendelssohn et de Schumann, entre autres, si ce n'était une inexactitude, ainsi que M. Saint-Saëns lui-même, qui fréquenta Richard Wagner, en témoigna dans *Harmonie et Mélodie*. M. Poueigh n'a garde, naturellement, d'omettre *Une Capitulation* et il évoque la *Marche impériale* sans songer à « *la Victoire de Wellington ou la Bataille de Vittoria* », où Beethoven a célébré notre défaite à Waterloo. Enfin M. Jean Poueigh affirme que « tous les abominables appétits teutons *qu'exalte et magnifie la Tétralogie, soif de l'or, soif du sang*... réveilleraient des douleurs et constitueraient vis-à-vis de nos deuils pis qu'une offense, une véritable inconvenance ». Ici, on se demande si c'est le coup de pied de l'âne ou bien l'application de la maxime illustre de Basile. Tout de même, il est difficile d'imaginer que M. Poueigh, qui, admirant Wagner, doit connaître ses œuvres, ignore que sa Tétralogie, loin « d'exalter et de magnifier » de tels instincts, les stigmatise au contraire et les châtie avec une logique implacable. Personnellement, je ne suis pas très féru de cet élément « philosophique » qui, de ce moment, s'introduit dans la dramaturgie wagnérienne pour aboutir avec *Parsifal* à une mystagogie où sombre toute humanité plausible. Il n'en demeure pas moins que ce long et alambiqué poème chante « la régénération du monde par l'amour », le mépris de l'or et la malédiction attachée au bien mal acquis. Les Dieux y sont punis et périssent pour avoir profité d'un trésor dérobé, voulu violer la parole donnée et tenir un contrat pour un simple « chiffon de papier » ; et, comme le notait M. Souday dans *Paris-Midi*, « il est même impossible de ne pas apercevoir une analogie prophétique entre l'Allemagne impérialiste, actuellement menacée d'un équitable désastre, et le Walhall, bâti par l'orgueil, la force et le dol, qui s'écroule au dénouement du *Crépuscule des Dieux* ». Assurément, auprès des gens inavertis, il reste toujours quelque chose d'une calomnie même impudente, mais qui, parmi les autres, M. Poueigh compte-t-il convaincre de la sorte ? M. Poueigh, d'ailleurs, ne se contente pas de fausser, il suppose. « Vivant, assure-t-il aussi, Wagner aurait signé le fameux manifeste. » Hypothèse gratuite dont on appréciera

l'honnêteté. M. Poueigh aurait pu mentionner qu'en tout cas Richard Strauss, lui, ne l'a pas signé. « En aimant la musique française, c'est la France que nous glorifierons », termine éloquemment M. Poueigh. D'accord, quoique le rapport m'échappe un peu : ne pas vouloir qu'on joue la musique de Wagner n'impliquant nullement qu'on aime la musique française, surtout celle qui le mérite, et on remarque même tout l'opposé ; mais on peut estimer « glorifier » plus sûrement encore la France en « aimant » avant tout *la vérité*, dont elle s'attesta toujours l'imperturbable et chevaleresque champion. On voit le ton et la chanson des polémiques wagnérophobes. M. de Bethmann-Hollweg ne croyait probablement pas avoir de ce côté du Rhin tant de disciples. Rachilde a répondu à cette enquête, sans évidemment se douter du « Caousou » où elle entrait, et sa réponse est certes « toute de sentiment ». Elle y déclare que « la raison qui empêche de jouer Wagner *pendant la guerre* empêchera de le jouer *après* ». On pourrait demander quelle est cette raison, si c'est celle de M. Poueigh, ou de M. Masson, ou de M. Saint-Saëns, ou de M. Barrès, ou de M. Donnay, ou de M. Junius. Mais ceux qui, aujourd'hui, sont au front auront assurément le droit, au retour, de répliquer ; « Pardon, Madame, on a joué du Wagner *pendant la guerre*, et même en des endroits où on entendait le canon, et cela nous paraît une raison suffisante pour qu'on en joue partout *après*. Nous ne contraignons personne à venir en entendre avec nous, mais nous espérons bien qu'on voudra respecter notre sentiment comme nous respectons celui des autres. » Enfin Rachilde a bien tort de penser que la musique de Wagner s'adresse aux « amateurs de gros cuivres et de cymbales, genre basses profondes ». Il est excessivement rare que Wagner use des cymbales, et c'est toujours à bon escient. En revanche, cet instrument, en compagnie de la grosse caisse que Wagner n'employa jamais, est justement le benjamin de « cette musique italienne, l'ancienne, qui fut le ravissement de nos pères » et dont M. Frédéric Masson cultive amèrement la nostalgie. Et Meyerbeer, cher à M. Saint-Saëns, n'en abusa pas moins. Le « potin » de la musique wagnérienne est une de ces légendes boulevardières qui florissaient sous le Second Empire et qu'André Gill illustra par un dessin, ma foi ! superbe, représentant un Wagner minuscule et armé d'un ciseau, défonçant à coups de marteau le tympan d'une oreille à laquelle, sans la moindre malice, le caricaturiste avait donné des proportions démesurées. Avec des déchaînements de la plus harmonieuse puissance, la musique de Wagner est précisément, dans l'art moderne, l'une de celles comportant le plus fréquemment des passages de douceur, de ceux que, nous autres musiciens, nous marquons d'un ou de plusieurs *p*. Nul n'est évidemment obligé de connaître la musique de Wagner, mais nul non plus

n'est forcé d'en parler, pas plus d'ailleurs qu'en général de la musique quand on ignore ce que c'est. C'est cependant à quoi s'escriment actuellement les neuf dixièmes des contempteurs de Wagner, et, certains, avec le dédain le plus comique. Des écrivains, qui s'arrogent la qualité de « penseur » pour assembler des mots que parfois ils seraient fort embarrassés de définir, n'ont pas d'assez hautain sourire pour tout ce qui regarde l'art sonore. La musique, pour eux, est « le plus cher de tous les bruits », ou bien « un souffle, un rien », un vain amusement à quoi peuvent seuls se livrer des esprits négligeables. Notre regretté de Gourmont lui-même, malgré sa belle intelligence, ne déclarait-il pas récemment avec désinvolture « ne s'être jamais beaucoup intéressé à la logique des musicographes », et cela, à propos d'un homme de lettre qui fut normalien, élève de l'Ecole de Rome et qui professa en notre Université parisienne? Je ne révère pas plus qu'il ne convient le bonnet de docteur en Sorbonne, qui recouvre parfois des crânes singuliers, mais du moins la « musicographie » ne me semble-t-elle point un obstacle à ce que tel quidam, porteur d'un tel insigne, ait amassé un total de notions lui permettant d'avoir une opinion et de l'exprimer « logiquement ». Il est bon de s'en expliquer une fois pour toutes, et d'apprendre aux « littérateurs » tout court qu'un musicographe, un musicien ou même un simple mélomane est quelqu'un capable à priori de comprendre et de ressentir tout ce qu'ils comprennent et ressentent, et en plus quelque chose qui leur est à jamais fermé. C'est un piètre argument que le mépris de ce qu'on ignore. La musique est un art, une science historique et, ainsi que l'avaient discerné les vieux Hellènes, une science naturelle. C'est un art dont, depuis trente siècles, on peut suivre à la trace l'évolution « logique », déterminée par la nature essentielle et la constitution d'un phénomène objectif au contact de quoi réagit la sensibilité des générations successives, tandis qu'à cet effet se façonnent et se développent les circonvolutions du cerveau; et je suis heureux de me rencontrer ici avec M. Georges Bohn pour l'acception purement « physiologique » que j'attribuai toujours à cet égard au terme « sensibilité ». Dans notre Europe occidentale, la musique est depuis cinq cents ans le moyen d'expression suprême du génie. Entre un chef-d'œuvre musical et un d'une autre sorte, le profane n'imagine guère la différence; il peut à peine pressentir le sens et la portée possible des mots « instinct », « puissance », et « profondeur ».. En notre vingtième siècle, la musicalité individuelle est le signe d'un déficit à la fois de sensibilité et de culture qui rapproche quelque peu de l'illettré celui qui en supporte la disgrâce. Si ceux qui, à l'heure où nous sommes, excluent de leur vie tout art, ont le droit d'en rayer aussi la musique, les musiciens ou mélomanes, qui entendent ou non le canon,

ont de légitimes raisons pour, au même moment, en conserver leur enthousiasme et en magnifier la beauté. Quand on connaît mal quelque chose, il vaut évidemment bien mieux n'en pas parler. Mais, si on s'y risque pourtant, ne semble-t-il pas préférable de le faire avec précaution et sans comparaisons flétrissantes? N'est-il pas au moins superflu d'achever l'analyse d'une élucubration helvète assez nigaude par ce chapelet d'équivalents où c'est moi qui souligne? « Malgré les monomanes, *les mélomanes,* les morphinomanes, les cocaïnomanes, voire les mânes tout court de nos plus notoires dilettantes, nous n'attendons, du concert européen, qu'un supplément de mitraille...» Et c'est trois lignes sous ce trait lancé d'une main sûre qu'on reçoit sur le nez cette mercuriale imprévue : « Nous ne demandons aux musiciens, littéraires ou non, qu'un peu de mesure (c'est leur métier). » Musiciens et mélomanes ne pourraient-ils, en vérité, répondre : « Après vous, chère Madame »? Encore une fois, il est souvent scabreux de décider, parmi ces flèches décochées, ce que, lui étant dû, il faut rendre à « Mme Isabelle Kaiser » au nom prédestiné, ou ce qu'on doit garder pour soi. Néanmoins, le conseil étant général, j'ai le devoir de déclarer, en toute courtoisie, que, pour ma part, je regrette infiniment de ne pouvoir accepter la leçon. Dans toute cette « mêlée » de polémiques, j'ai conscience, non seulement de n'avoir pas dépassé « la mesure », mais de n'avoir pas même atteint celle à quoi eussent autorisé les procédés adverses. D'ailleurs, ce n'est pas nous qui avons commencé, ainsi que remarqua M. Souday auquel je cède la parole, ne pouvant vraiment pas mieux dire :

Il y avait plusieurs mois que M. Camille Saint-Saëns publiait, contre Wagner et les wagnériens, des articles gracieusement intitulés : « Germanophilie! » et que M. Frédéric Masson, pour qui les *Maîtres Chanteurs* sont une « misérable rapsodie », hurlait qu'on ne pourrait plus jamais jouer de Wagner en France, lorsque nous nous trouvâmes quelques-uns à juger indispensable de répondre à ces absurdités, ne fût-ce que pour ne pas laisser croire aux neutres qu'elles traduisaient l'état général de l'opinion dans notre pays. C'est le bon renom de l'intelligence française, un peu compromis par ces fureurs séniles, qu'il était urgent de défendre, en même temps que les droits imprescriptibles du Beau. Les premières répliques des wagnériens furent très modérées de ton, et ce n'est pas leur faute si leurs contradicteurs ont passionné le débat. Ce n'est pas nous qui avons accusé M. Maurice Barrès de trahison envers la France ni qui avons demandé que l'on fusillât M. Frédéric Masson ou qu'on l'enfermât.

M. Souday aurait pu ajouter que ce n'est pas nous qui avons menti comme M. Saint-Saëns et M. Poueigh, ni, comme M. Masson, traité de « pintades » et de « grues » les dames qui n'étaient pas de notre avis. Nous avons discuté loyalement, et non peut-être sans quelque compétence en la matière; nous avons apporté des arguments, prêts à examiner toute objection sérieuse, et, sur le point du

« sentiment », nous n'avons jamais prétendu asservir celui de quiconque. Nous ne voulons forcer personne à entendre la musique de Wagner, mais nous ne souffrirons pas non plus qu'on nous empêche d'en entendre, si tel est notre « sentiment » ; et, là-dessus, après la guerre, ceux qui auront « entendu le canon » auront aussi sans doute voix au chapitre. La polémique évidemment s'est passionnée et, en réalité, de calomnie, de rage et de diffamations d'un côté ; d'indignation du nôtre. Et nous ne nous lasserons pas de riposter. De la mesure ? Volontiers, mais que Messieurs les philistins commencent. Quant aux dames, il est toujours délicat d'avoir à les contredire, et c'est une faveur bien rare de rencontrer, comme en l'espèce, une interlocutrice dont le cœur et l'intelligence ne se sont jamais fait un bouclier d'un éventail, avec laquelle on peut causer et disputer de tout nettement, sans détour, parce qu'elle est capable de tout comprendre, — excepté toutefois la musique de Wagner.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

J.-J. A. Bertrand : *Cervantes et le romantisme allemand ;* Paris, Félix Alcan, fr. 10. — J.-J.-A. Bertrand : *L. Tieck et le Théâtre espagnol* ; Paris, F. Rieder, fr. 4.

On sait que le *Cid* de Herder est une imitation poétique de la version française en prose du célèbre poème espagnol faite par Tressan. Ce « joyau du romantisme », comme l'appelle Johannes Scherr, n'a donc été connu en Allemagne que par notre entremise. L'exemple du *Cid* n'est pas unique. Les Allemands qui, depuis cent cinquante ans, ne cessent de nous vanter leur savoir universel, leur érudition et leur cosmopolitisme littéraire, ont toujours été à la remorque de la France. Il n'est pas un domaine qu'ils aient abordé sans que nous leur en ayons d'abord ouvert l'accès. Les initiatives hardies ne les effrayent certes pas, mais ils manquent d'imagination, de telle sorte qu'ils ont passé leur temps à substituer une influence à une autre. Quand le joug de notre règle classique commence à leur peser, c'est encore chez nous qu'ils trouvent les éléments dont ils forgeront les armes pour se révolter contre notre tyrannie. Le retour au germanisme que prêchent les poètes du *Sturm und Drang* va s'appuyer sur Shakespeare, mais c'est par les *Lettres philosophiques* de Voltaire qu'ils apprennent à le connaître et quand ils voudront le lire ils ne trouveront que les traductions de Letourneur. « On a reproché aux Allemands, notait Schopenhauer, d'imiter tantôt les Français tantôt les Anglais, mais c'est justement ce qu'ils peuvent faire de mieux, car réduits à leurs propres ressources, ils n'ont rien de sensé à vous offrir. »

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, nous avons fait connaître aux Allemands la littérature anglaise. Par notre entremise encore, vers la même époque, la littérature espagnole leur a été révélée. Ils n'ont pas tous eu la candeur de Herder qui, du moins pour le *Cid*, a avoué ses sources. Il y a quelques années M. Camille Pitollet a écrit un gros ouvrage pour démontrer que Lessing ne savait pas le castillan (1), et en même temps il faisait une enquête pour répondre à cette question : « A quelles sources Lessing a-t-il puisé lorsqu'il a parlé de l'Espagne ? » Les plagiats de ce féroce gallophobe, qui resta, sa vie durant, à la remorque de la France, forment un des chapitres les plus curieux de l'histoire littéraire allemande. « Jamais il n'a menti, il a souvent rusé, disait de lui, il y a cinquante ans, Victor Cherbuliez. Pour écarter l'ennemi de sa bauge, le vieux sanglier confondait ses traces, mettait la meute en défaut. »

Les successeurs de Lessing ont été plus consciencieux que l'auteur de la *Dramaturgie de Hambourg* et, non sans peine, ils ont fini par apprendre l'espagnol. Mais les études hispaniques de nos auteurs du XVIIIe siècle n'en forment pas moins le fond de leur laborieuse érudition. Comment les romantiques allemands ont-ils abordé l'Espagne ? Deux volumes publiés quelques semaines avant la guerre nous fournissent à ce sujet de précieux renseignements. Le troisième centenaire de Cervantes (23 avril), dont la célébration nous a distraits pendant quelques instants de préoccupations plus graves, les replacent en pleine actualité.

Nos jeunes germanisants, guidés par d'illustres professeurs, s'étaient contentés le plus souvent d'étudier isolément les représentants les plus typiques de la littérature allemande, sans tenir compte des influences étrangères qu'ils ont subies. Depuis quelques années, heureusement, grâce à l'impulsion donnée par Joseph Texte et Fernand Baldensperger, la littérature comparée a fait chez nous de rapides progrès et on s'est aperçu de l'inconvénient qu'il y a à envisager l'Allemagne d'une façon autonome. C'est encore M. Camille Pitollet qui a signalé l'intérêt qu'il y aurait à coordonner l'effort des germanistes et des romanistes vers un travail d'ensemble. « Qui écrira sur la « genèse du romantisme allemand », se demande M. Pitollet, l'ouvrage d'ensemble qui manque encore et où serait documentairement établie l'influence qu'a exercée la littérature espagnole sur la mentalité de ses représentants les plus typiques ? On s'est borné, jusqu'à présent, à de brèves et souvent inexactes indications, qui font d'autant plus regretter l'absence d'une telle étude (2). »

(1) Camille Pitollet : *Contributions à l'hispanisme de Lessing*, Paris, Félix Alcan, 1909.

(2) Camille Pitollet : *La querelle caldéronienne de J. N. Boehl von Faber et J. J. de Mora* ; Paris, Félix Alcan 1909, page 81, note 1.

M. J.-J.-A. Bertrand a comblé cette lacune. Son **Cervantes et le romantisme allemand** est un copieux in-octavo de plus de 600 pages, où sont enregistrés toutes les variations de l'opinion allemande au sujet de l'auteur de *Don Quichotte*. Ce monument d'érudition, qui démontre que nous n'avons rien à envier aux faiseurs de fiches germaniques, remonte aux premières traductions allemandes. Il va sans dire qu'elles ont été faites d'après le français. On sait que *Don Quichotte* fut traduit chez nous, sur l'ordre de Louis XIII, en 1614, par César Oudin, avant même que l'ouvrage ne fût terminé. Dès 1618, François de Posset entreprenait une seconde traduction qui celle-là fut mise en allemand par Pahsch Bastel von der Sohle et publiée à Cœthen en 1621 ; mais elle s'arrête au 22e chapitre. D'autres versions parues au cours du XVIIe siècle ne semblent pas être plus complètes. Celle de Leipzig, publiée en 1734, est faite d'après Filleau de Saint-Martin, dont tout le XVIIIe siècle s'est nourri chez nous. L'interprétation que l'on donne en Allemagne du roman est exactement la nôtre : ouvrage satirique, leçon de morale. Les *Nouvelles* avaient du reste été également traduites, dès 1752, par Conradi qui se servit nataturellement aussi d'une traduction française. Enfin, quand Florian, dont la traduction de *Don Quichotte* supplanta chez nous celle de Filleau de Saint-Martin, s'occupa de Cervantes, son activité eut aussitôt une répercussion en Allemagne. La *Galathée* est traduite du français par Mylius, en 1787, qui y ajoute la préface de Florian sur la vie et les œuvres de Cervantes. Ajoutons encore que Zachariae et Gaertner publièrent à partir de 1770 un *Spanisches Theater* qui est une traduction du *Théâtre espagnol* de Linguet.

Tout ceci ne constitue pas encore une initiative bien originale. Mais M. Bertrand entend démontrer, et c'est le but de son ouvrage, que Cervantes, après avoir été considéré pendant tout le XVIIIe siècle comme un écrivain picaresque et satirique, apparut pour la première fois, aux yeux des romantiques allemands, comme un penseur aux inspirations philosophiques, dont les personnages incarnent des symboles. Or, il semble bien que, là encore, les Allemands n'aient fait que suivre une inspiration venue de France. M. Maurice Spronck a signalé dernièrement (*Journal des Débats*, 22 avril) un passage de Bernardin de Saint-Pierre, du reste déjà cité par Sainte-Beuve, qui montre qu'à la fin du XVIIIe siècle on avait commencé à réagir, pour chercher, au travers des fantaisies imaginées par l'auteur, les « dessous philosophiques » que nul ne soupçonnait primitivement.

C'en était fait, dit l'auteur des *Etudes de la Nature*, du bonheur des peuples, et même de la religion, lorsque deux hommes de lettres, Rabelais et Michel Cervantes, s'élevèrent, l'un en France, l'autre en Espagne, et *ébranlèrent à la fois le pouvoir monacal et celui de la chevalerie*. Pour

renverser ces deux colosses, ils n'employèrent d'autres armes que le ridicule, le contraste naturel de la teneur humaine. Semblables aux enfants, les peuples rirent et se rassurèrent.

Et M. Spronck ajoute :

Le soldat de Lépante ainsi transformé en annonciateur de Voltaire et des encyclopédistes, c'était une conception éminemment inédite, et même assez hardie ! Du reste, le jeu qui consistait à découvrir dans le *Don Quichotte* ce que chacun au préalable avait commencé par y mettre, devint à la mode, et Bernardin de Saint-Pierre fit école.

Il fit école surtout en Allemagne, dès qu'on fut mis à même de lire Cervantès dans le texte original. En 1763, un certain Dieze qui, professait la philosophie à l'université de Gœttingue, entreprit de fonder définitivement les études hispaniques en pays germaniques. Par Hambourg les ouvrages espagnols arrivaient alors en Allemagne et Dieze traduisit, en y ajoutant de copieuses notes, les *Origines de la poésie castillane* de Don L. J. Velasquez. Dans un supplément il signalait particulièrement Cervantes. L'œuvre de Dieze fut continuée par Bertuch, « jaloux des lauriers et surtout des profits que la traduction de Shakespeare avait rapportés à Wieland ». M. Bertrand nous raconte la plaisante façon dont Bertuch, qui habitait Weimar, apprit l'espagnol et put enfin entreprendre et traduire *Don Quichotte* d'après le texte original. Sa version passe pour fort médiocre et elle est pleine de contresens. C'est du reste d'après Lesage qu'il traduit en outre le *Don Quichotte* d'Avellaneda. Signalons les travaux d'un continuateur de Bertuch, von Solden, qui traduisit les *Nouvelles* d'après le texte original et *Persiles* d'après une traduction française et passons enfin, après avoir cité l'érudit Murr, à l'activité des hommes du *Sturm und Drang* et du romantisme. Quand ceux-ci ont proclamé la souveraineté du génie, ils demanderont à l'art d'être la suprême expression de la personnalité, le plus parfait tableau de l'homme universel.

Herder après Murr, écrit M. Bertrand, Humboldt après Herder comprennent que le *Don Quichotte* est avant tout un tableau de l'Espagne et l'expression éternelle d'un monde tout entier. Goethe devine en Cervantes un ancêtre, un génie de sa race et de sa doctrine....

... Poètes et philosophes ne se contentent pas de constater la dissociation universelle de deux éléments constitutifs du monde, mais ils veulent découvrir une synthèse supérieure dans l'expression artistique de ces deux éléments, la synthèse de la prose et de la poésie. Gœthe, Schiller, les poètes romantiques, Schelling, cherchent toute la résolution de cet antagonisme fondamental dans l'œuvre d'art.

Le goût du pittoresque, de l'exotisme avait, ne l'oublions pas, passé de chez nous en Allemagne. Des traductions de voyages étrangers étaient venues éveiller l'imagination allemande. Le *Nouveau*

voyage en Espagne de Bourgoing fut traduit l'année même qui suivit son apparition (1790). Mais quelques Allemands en mission diplomatique visitèrent également la péninsule et en rapportèrent des impressions. En outre, les guerres de l'Empire devaient rapprocher l'Allemagne et l'Espagne. En 1807, Napoléon obtint du roi Charles IV une armée de 20.000 hommes destinée à protéger les côtes danoises contre les tentatives anglaises. Des relations s'établirent entre les officiers du marquis de la Romana, commandant de l'expédition, et les intellectuels germaniques ; elles servirent naturellement à conspirer contre nous. Plus tard, les légions fournies par la Confédération du Rhin vinrent combattre en Espagne et s'initièrent plus intimement aux mœurs du pays. On découvrit même une communauté étroite entre les deux peuples, on alla jusqu'à leur trouver des origines communes !

C'est Fréderic Schlegel qui, après Herder, découvrit que la littérature allemande est apparentée à la poésie espagnole.

Avec les peuples germains, écrit-il, déborde en Europe un flot pur de chants héroïques, et quand la puissance farouche de la poésie gothique rencontra, sous l'influence des Arabes, l'écho des contes merveilleux de l'Orient, il s'est développé et épanoui sur les côtes méridionales une joyeuse émulation de chants aimables et d'histoires merveilleuses.

Guillaume Schlegel renchérit encore sur l'enthousiasme de son frère quand il célèbre les origines germaniques de l'Espagne, dans son poème : *An die südlichen Dichter*. G. de Humboldt trouve aux Espagnols quelques traits allemands et Bouterwek écrit : « Ce que l'Espagnol, se rappelant toujours ses origines, dit de l'Allemand, *somos hermanos*, pourrait se réaliser d'une façon toute nouvelle dans la poésie ».

On peut se demander ce que Herder voulait dire quand il croyait pouvoir attribuer une « origine gothique » à la poésie espagnole. Ne nous étonnons plus, après ces invraisemblables fantaisies, des affirmations de Woltmann qui, cent ans plus tard, nous démontrait scientifiquement que Cervantes était un germain.

Quoi qu'il en soit, les romantiques de la première période se donnèrent au moins la peine d'apprendre l'espagnol. La première grammaire castillane avait été publié en 1778, c'est celle de Bahrdt qui fut refondue en 1788. En 1793, Tieck, alors âgé de vingt ans, commença à étudier la langue de Cervantes à Gœttingue avec Tychsen qui était professeur de théologie. Sa traduction de *Don Quichotte* est de 1799-1801. M. Bertrand a analysé minutieusement l'influence que l'écrivain espagnol exerça sur la production poétique de Tieck. Il retrouve même l'atmosphère cervantesque dans la *Lucinde* de Frederic Schlegel. Selon les romantiques l'homme de génie est nécessairement un ironiste et les poètes de l'école devaient trouver dans Cervantes de

nombreux arguments en faveur de leur théorie. Ils ont fait de *Don Quichotte* un livre romantique et c'est Frédéric Schlegel qui le premier compara le héros du roman à Hamlet. Le parallèle a été repris souvent depuis lors (1), mais ce n'est pas Tourguenef, ainsi qu'on l'a prétendu récemment, qui imagina ce rapprochement. M. Georges Brandès s'est plu incidemment à mettre de nouveau en présence les deux personnages. Il est assez curieux cependant que Henri Heine, lorsqu'il écrivit sa préface pour une traduction allemande de *Don Quichotte* (1837), d'après celle de Viardot (au XIXe siècle l'Allemagne n'avait pas perdu ses mauvaises habitudes), préface dont il disait lui-même qu'elle était ce qu'il avait écrit de plus mauvais, n'ait pas eu l'idée de reprendre cette comparaison.

On peut du moins laisser aux romantiques allemands le mérite d'avoir consciencieusement accompli leur tâche. Ils ont soumis à une étude approfondie toute la littérature espagnole, en essayant de dégager la portée qu'elle pouvait avoir pour leur pays et ils en ont fait bénéficier dans la plus large mesure leurs propres théories esthétiques. Tieck hispanisa toute sa vie et il vécut longtemps, car il atteignit l'âge de quatre-vingts ans. Pendant soixante ans il adapta, imita et commenta. Le second ouvrage de M. J.-J.-A. Bertrand, **L. Tieck et le théâtre espagnol**, en fournit la preuve. Pourtant, quoi qu'en dise l'auteur, il est peu probable qu'il fut jamais un initiateur en quoi que ce soit. L'auteur de *Sternbald* vint à l'Espagne par *Don Quichotte* qui, au moment où il le traduisit, était déjà un ouvrage populaire en Allemagne. « Il est assez certain, écrit M. Bertrand, que c'est Tieck qui découvrit Caldéron, qui devina le romantisme insoupçonné mais évident de son inspiration. » Et plus loin : « C'est Tieck qui annonça pour la première fois l'évangile calderonien ». Mais, ainsi que nous l'avons vu, quand Tieck commença ses investigations, les travaux de Dieze étaient déjà connus et le *Théâtre espagnol* de Linguet avait été mis en français. « Le théâtre espagnol est pour la littérature allemande une mine précieuse et inépuisable, écrit M. Bertrand. Les Français y ont pris à pleine main ; les Allemands peuvent à leur tour en retirer des trésors. »

Ils n'y ont pas manqué. C'est le propre de leur génie d'avoir sans cesse besoin de se renouveler par des apports venus de l'extérieur. Livrés à eux-mêmes ils s'appauvrissent et se stérilisent. L'Espagne a fourni à leur imagination paresseuse d'innombrables motifs qui leur ont permis de déployer, pendant quelques années, une brillante activité littéraire. Mais, quelque louables qu'aient été les efforts des romantiques allemands, Shakespeare et Cervantes, Calderon et Lope

(1) Nous l'avons encore retrouvé dans le *Berliner Tageblatt* du 23 avril, qui, à propos du troisième centenaire, a consacré tout un numéro à Cervantes.

n'ont engendré chez eux que des théories nébuleuses et de faux chef-d'œuvres.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Général von Bernhardi : *L'Allemagne et la prochaine guerre*, traduction française, avec une préface du colonel F. Feyler, Paris, Payot, 6 fr. — *Le Tour de France (Les Cités Meurtries)*, libr. de l'Eclair, 20 faub. Montmartre, 30 fr. — Comte Fr. de Jehay : *L'invasion du Grand-Duché de Luxembourg en Août 1914*, Perrin, 1 fr. — Henry Barby : *L'Epopée serbe*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — *Pendant la Guerre. L'Esprit satirique en France*, Berger-Levrault, 4 fr.

On peut s'étonner que **l'Allemagne et la prochaine guerre**, le dernier ouvrage du général Frédéric von Bernhardi, paru en octobre 1911, et qui, au mois de février 1913, était à sa sixième édition, n'ait pas été connu et popularisé chez nous bien avant l'agression du mois d'août 1914. Si nous avions vu plus tôt dans le jeu de l'Allemagne que l'un des représentants les plus qualifiés des milieux chauvins d'outre-Rhin étalait ouvertement, en jetant cartes sur table, nous aurions peut-être préparé la riposte, au lieu de perdre notre temps à de vaines humanitaireries. Les moyens étaient à notre portée. Quelques milliers de mitrailleuses et quelques batteries d'artillerie lourdes eussent suffi à faire hésiter l'Allemagne. Nous parions le coup à peu de frais et cela nous eut coûté moins cher que la dépense d'une journée de la guerre actuelle.

Le général von Bernhardi, auquel on a donné en Allemagne le surnom de « nouveau Clausewitz », est l'auteur d'un important ouvrage technique en deux volumes, *la Guerre d'aujourd'hui*, dont l'*Allemagne et la prochaine guerre* n'est en somme qu'une réduction, vulgarisée à l'usage du grand public. Né à Petrograd, en 1849, où son père était conseiller de légation, il a commandé le VIIe corps d'armée. Depuis sa retraite, survenue en 1909, il habite Cunnersdorf en Silésie. Contrairement à d'autres militaires retraités, le général von Blume par exemple, il n'a pas mis, depuis la guerre, sa plume au service du grand état-major, pour commenter au jour le jour, dans les feuilles publiques, les opérations militaires. Le général W. von Blume, ancien commandant du XVe corps à Strasbourg, a publié il y a une dizaine d'années, dans la *Deutsche Rundschau*, une série d'études sur « l'Etat et la Société dans une grande guerre de notre temps », où des vues analogues à celles de Bernhardi étaient développées. Bien qu'il ait à l'heure qu'il est quatre-vingts ans bien sonnés, sa prose s'étale tous les quelques jours aux colonnes des *Dernières nouvelles* de Munich et de la *Gazette populaire de Cologne*. On s'est amusé récemment des commentaires abracadabrants que les opérations de Verdun avaient inspirés à cet important personnage.

La réserve du général von Bernhardi est tout à son honneur, à moins qu'il ne faille y voir un excès de clairvoyance. Ayant contribué à déchaîner le conflit, il assiste impassible aux péripéties d'une lutte gigantesque, dont il n'avait peut-être pas su prévoir toutes les phases. Ne comptons pas, cependant, trouver dans son cas quelque chose qui ressemble à un remords. S'il a été surpris, comme tous les Allemands, par la capacité offensive de la France, s'il fait depuis quelques semaines d'amères réflexions sur les mécomptes de l'armée allemande, il doit s'en prendre surtout aux chefs qui ont si mal exécuté une tâche dont il avait escompté les magnifiques résultats. « Pour réaliser de grandes choses, écrit-il, il faut toujours risquer un enjeu important de moyens intellectuels et matériels, sans qu'on soit jamais certain du succès. Toute entreprise implique des risques plus ou moins grands. » Mais encore ne faut-il pas pousser les risques jusqu'à perdre d'un seul coup toute sa mise et quand, « suivant les principes de la guerre politique », on s'est montré « résolu à mettre tout en œuvre et à ne pas craindre ce grave dénouement, la guerre », convient-il de s'assurer des sympathies au dehors et de ne pas avoir le monde entier contre soi. Avant tout, selon lui, il fallait s'arranger de telle sorte que la France attaquât la première et que la Russie hésitât à entrer en lice.

Le général von Bernhardi entrevoit du reste les conséquences fâcheuses d'une guerre qui ne rapporterait pas la victoire à l'Allemagne :

... Si nous étions contraints à la guerre dans des conditions défavorables et par un ennemi supérieur, notre décadence politique pourrait, en cas d'issue malheureuse, se précipiter et nous succomberions rapidement. L'avenir du germanisme serait alors abandonné au hasard, notre culture ne pourrait à la longue maintenir son autonomie et les biens précieux pour lesquels ont coulé des flots de sang allemand seraient pour longtemps perdus pour l'humanité (*sic*), à savoir : la liberté intellectuelle et morale et l'idéalisme profond et sublime à la fois de la pensée allemande (p. 102).

L'auteur croit néanmoins, et malgré les risques qu'elle comporte, que la guerre est une nécessité pour l'Allemagne, car selon lui, et c'est là le passage le plus frappant de son livre, la guerre seule peut maintenir l'unité nationale, sans cesse menacée par des dissensions stériles. Le général von Bernhardi connaît bien les Allemands :

Aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire des Germains, écrit-il, l'évolution politique et nationale du peuple allemand a toujours été entravée et contrariée par son défaut héréditaire, à savoir le particularisme des races et des Etats, le doctrinarisme chicanier des partis et l'incapacité de faire volontairement des sacrifices pour des fins communes — cela par manque d'union et d'intelligence positive, mais souvent aussi par étroitesse de point de vue. Aujourd'hui encore, il est pénible de voir la force de notre

peuple, trop souvent gênée et limitée dans son activité à l'extérieur, se perdre en discussions stériles. Le premier de nos devoirs moraux et politiques est, sans contredit, de vaincre à l'intérieur ces défauts héréditaires et de jeter ainsi les seules bases solides d'un développement de puissance normale par l'unité (page 110).

Plus loin, le général affirme qu' « aucun peuple n'est aussi peu fait que le peuple allemand pour diriger lui-même sa destinée, par exemple sous un régime purement parlementaire ou même républicain ». Il serait trop long d'examiner ici si c'est cette connaissance profonde des travers germaniques qui a fait de l'écrivain militaire l'apologiste convaincu de la guerre. Jamais personne n'avait osé dire avec autant de brutalité qu'elle est la condition même de l'existence d'un peuple. Dans *Unsere Zukunft*, le général von Bernhardi avait déjà écrit : « La guerre est précisément l'expression la plus haute de la volonté de civilisation et l'idéalisme en fait une nécessité. » Cette fois-ci, il appuie son argumentation sur une longue citation de Luther. Mais pour Luther encore, la guerre était « un grand fléau » et il la comparait à une amputation indispensable pour enrayer un mal plus grave. Néanmoins, il complétait sa pensée par cette profession de foi cynique :

Il suffit de regarder avec des yeux virils la fonction du glaive et son action terrible pour voir que c'est une tâche divine en soi (*sic*) et aussi utile, aussi nécessaire au monde que de manger et boire (1).

Jamais, ailleurs qu'en Allemagne, de pareils propos n'ont été tenus. Nos écrivains ont pu considérer la guerre comme un châtiment de Dieu, dont le but est de régénérer les peuples, comme une opération douloureuse qui rend au malade la santé ; mais la guerre bête, la guerre pour le plaisir, pour le butin, cela n'a été en tous temps qu'une industrie germanique.

Le général von Bernhardi émaille son ouvrage d'innombrables citations. C'est un esprit particulièrement orné et nourri de lettres. Il cite Luther, ainsi que nous venons de le voir, mais il s'appuie surtout sur Treitschke qui est son véritable précurseur. On est assez surpris pourtant de le voir sans cesse en appeler au témoignage de Goethe. A chaque instant quelques vers du poète viennent sous sa plume pour renforcer sa pensée. Si nous y regardons de plus près, nous nous rendons aisément compte que l'auteur de *Faust* avait voulu dire tout autre chose que ce que lui prête Bernhardi. En lisant le contexte, on s'aperçoit que le sens de la citation est faussé. Ce n'est du reste pas seulement en Allemagne que l'on fait dire aux auteurs, en détachant certaines phrases de leurs œuvres, des

(1) Luther : *Si les guerriers aussi peuvent être admis au nombre des bienheureux.*

choses qui sont tout à fait contraires à la tournure générale de leur esprit. Le *geflügeltes Wort* est une vieille habitude allemande et M. von Bernhardi y a sacrifié, pour faire croire à son public qu'il est un grand penseur au moins autant qu'un stratège.

Il fait d'ailleurs preuve d'un remarquable talent littéraire, ce qui suffirait au besoin à expliquer le succès prodigieux de ses ouvrages. En dehors des chapitres proprement techniques qui ne sont que des secondes moutures de la *Guerre d'aujourd'hui, l'Allemagne et la prochaine guerre* contient des aperçus historiques et philosophiques qu'aucun écrivain de métier de l'Allemagne actuellement n'eût été capable d'écrire. Il y a chez Bernhardi autant de l'Olympien que du reître. Avec quelle suffisance il trace un bref tableau du développement historique et philosophique de son pays ! Relisez par exemple les pages qu'il consacre à la régénérescence de l'Allemagne au XVIIIe siècle. Pour être tendancieuses et parfaitement inexactes, parce que l'auteur passe délibérément sous silence les causes véritables de ce retour offensif du germanisme, elles n'en ont pas moins des accents de sincérité qui ont dû séduire les masses tudesques. Le chapitre consacré à la « mission historique de l'Allemagne » s'inspire de la même infatuation :

Aucun autre peuple n'est aussi capable de synthétiser les éléments de la civilisation, de se les approprier, de continuer à les façonner selon son génie propre et de rendre à l'humanité des trésors plus riches que ceux qu'il a reçus. Il a enrichi sans cesse d'idées nouvelles et d'un idéalisme inédit le trésor de la culture européenne à nous transmis par nos ancêtres, et conquis dans l'aéropage des peuples civilisés un rang que nul autre ne peut lui disputer (page 68).

Tous les chapitres « philosophiques » de l'ouvrage du général von Bernhardi sont agrémentés de phrases du même acabit. On n'a que l'embarras du choix. Et quand il est parvenu à la fin de ses divagations, l'auteur s'écrie : « Aucun autre peuple ne pense aussi *historiquement* et n'a moins de préventions que le nôtre ; aucun ne sait associer aussi harmonieusement, dans un développement naturel et spontané, la liberté morale et sa pratique de l'obéissance. » Dans son excellente préface, le colonel F. Feyler a stigmatisé comme il convient ces insolents propos :

A raisonner comme le général de Bernhardi, il n'est pas un peuple qui n'aurait le droit de se proclamer le peuple élu et à réclamer de ce chef la domination des autres ; car il n'en est pas un dont l'histoire ne soit pas la perpétuelle recherche d'une conscience des deux principes de liberté et d'autorité. Prétendre que l'Allemagne soit seule à l'avoir trouvée et en tirer cette conclusion que le joug allemand doit être imposé par les armes à tous les autres peuples, démontre surtout le degré d'aveuglement auquel le chauvinisme peut conduire un homme par ailleurs intelligent. Car on voit

bien ou le principe d'autorité conduit aujourd'hui l'Allemagne et les peuples qu'elle envahit, mais on ne voit pas du tout ce qui reste du principe de liberté, et moins encore de la critique de la raison pure. Est-ce dans le manifeste des 93 universitaires qu'il faut la chercher ?

Le colonel Feyler aurait pu ajouter qu'un pays capable d'engendrer les doctrines d'un Bernhardi et de ses congénères doit être mis à jamais hors d'état de nuire.

HENRI ALBERT.

§

Le Tour de France a terminé le remarquable volume consacré aux **Cités Meurtries** de la guerre présente, et l'on pourra remercier M. Beauchamp de cette publication luxueuse, entreprise dans le désarroi des jours lugubres qui suivirent la ruée allemande comme un témoignage de confiance dans la décision à intervenir, mais qui s'achève, on peut bien le dire, avec de véritables difficultés matérielles. Le papier se fait rare, puisqu'on en est réduit à solliciter les vieux journaux, les bouquins éculés pour remettre en pâte. A cette gêne première se joint du reste celle de la main-d'œuvre, dont on est bien obligé de tenir compte, la mobilisation ayant vidé bon nombre d'ateliers. Pourtant *Le Tour de France* a pu nous donner une édition remarquable, et la préface indique fort justement que c'est le premier « beau livre » paru depuis la guerre. La plupart en effet ont été publiés « au petit bonheur », si l'expression se trouve permise, et avec des moyens de fortune que le lecteur était prié d'excuser vu les circonstances.

L'ouvrage, qui nous rappelle cependant les malheurs de Senlis, la bataille livrée à côté de Meaux, le sac de Gerberviller, le massacre de Reims et d'Arras, l'occupation de Lunéville, etc., a été abondamment et même somptueusement illustré, et restera comme un livre de bibliothèque sur la grande guerre dont il manque quelques-unes des plus terribles étapes. Les relations qu'il comporte, en effet, sont surtout de témoins oculaires : M. de Maricourt qui y soignait des blessés a vu l'occupation de Senlis, l'orgie, le massacre des habitants paisibles, à commencer par le maire qui fut « despêché » sous des prétextes vagues afin de terroriser la population, cependant qu'on incendiait « pour l'exemple » le délicieux quartier de l'ancienne rue Royale et tout le côté Sud-Est de la ville. — A Gerberviller, où l'on mentionne des massacres méthodiques, les exploits des « compagnies d'incendiaires », il n'est resté que des décombres, — si l'on excepte l'hôpital que protégea courageusement une religieuse, la sœur Julie, — et une Croix de carrefour, — le *labarum*, — qui se trouva préservée comme par miracle. — M. Jadart, bibliothécaire de Reims, a donné le journal des premiers mois du bombardement, et plus tard

Mlle Alice Martin nous raconta la vie de la population, continuant parmi les obus et les marmites qui ont si bien massacré la merveilleuse cathédrale des Sacres. A propos de la relation donnée de la mort d'Arras, par Mlle Madeleine Wartelle, M. Beauchamp a écrit dans l'introduction du volume une de ses meilleures pages, où il montre l'œuvre de destruction de l'ennemi exécutée froidement, — par virtuosité, — pour le plaisir. Il faut ajouter à ces récits celui de M. Montorgueil sur Meaux, abandonné par sa population, l'autorité civile en tête, et où il ne resta, avec les pauvre gens, que l'évêque et une municipalité de fortune. La bataille se donna au dehors, vers Monthyon, vers Chambry, Barcy, — s'étendit de proche en proche jusqu'en Lorraine ; Meaux ne vit passer que quelques reconnaissances et ne reçut que fort peu d'obus. — C'est encore la narration de Mlle Léonie Godfroy sur Noyon, dont je parlais dernièrement ; les notes bienveillantes, presque attendries de M. Emile Hinzelin sur Lunéville. — A ces pages intéressantes devront se joindre bientôt le récit de la dévastation de Soissons, — demain la grande bataille de Verdun, avec tout ce que nous apprendrons encore des combats de ces deux années. Mais pour que le *Tour de France* de la guerre soit à peu près complet, je doute qu'il suffise d'un nouveau volume.

L'invasion du Grand-Duché du Luxembourg en avril 1914, par le Comte Fr. de Jehay, ministre plénipotentiaire belge, présente surtout l' « incident » au point de vue diplomatique. Après quelques jours qui avaient été alternativement de crainte ou d'espoir, la nuit du 1er au 2 août, les troupes allemandes passèrent la Moselle à Wasserbillig, et occupaient aussitôt la ville et son territoire. Le prétexte donné était que la neutralité du pays *était sur le point d'être violée par la France*. On avait même apporté une proclamation où il était dit que « la France avait commencé sur le sol luxembourgeois des hostilités contre l'Allemagne » ; mais ce papier ne fut pas distribué, car « on craignit l'effet sur la population d'un mensonge trop évident » et seuls quelques exemplaires furent mis en circulation et recueillis par des curieux. D'ailleurs, lorsqu'ils se présentèrent au pont du Bock, où aboutit la route de Trèves, les Allemands se hâtèrent de dire qu'on leur avait tiré dessus, et après l'occupation, ils firent déguerpir le ministre de Belgique, qui dut prendre la route de Coblence (2 août) et celle de Clèves-Nimègue. — Mais le Luxembourg en somme ne pouvait résister. Il n'eut pas même le temps de faire sauter ses ponts, les viaducs sur la Moselle, qui auraient pu retarder la marche de l'envahisseur, mais n'étaient peut-être même pas préparés, un article de la convention entre l'Allemagne et le Luxembourg (11 novembre 1902) interdisant à la première de se servir de la voie ferrée pour le transport des troupes, approvisionnements, etc. On passa outre, sans plus se soucier des protestations. — La

germanisation du pays avait, du reste, depuis longtemps commencé, au point de vue de l'influence politique d'abord, par l'entourage de la souveraine ; au point de vue commercial ensuite, le Luxembourg étant entré dans le *Zollverein* (1842), — sous une forte pression naturellement, — l'Allemagne prétendant « soustraire aux influences étrangères un de ses boulevards ». — Le coup de force de 1914 ne fut que le couronnement de ses longues manœuvres, et entrés dans le pays dont le passage leur était utile, les Allemands en somme espèrent bien n'en plus sortir.

M. Henry Barby, correspondant du *Journal*, qui a fait toute la campagne de Serbie et ensuite accompagné la retraite vers Scutari et Durazzo, a raconté l'épopée tragique de cette guerre, — la retraite des Serbes, attaqués en même temps par les Bulgares, les Allemands et les Autrichiens, et qui durent reculer, défendant pied à pied le territoire, accablés par le nombre et surtout par l'artillerie formidable des adversaires. C'est **l'Epopée Serbe**, que publie Berger-Levrault avec une carte et de curieuses photographies documentaires, — le dernier acte du drame international en Orient avant l'expédition de Salonique. — On a très bien établi d'ailleurs que seule l'obstination des Alliés, qui ne voulaient pas admettre la défection des Bulgares, empêcha la Serbie de prendre les devants et de mâter ses voisins et ennemis. Lorsque l'attaque se produisit, de trois côtés différents, il fallut bien convenir qu'on s'était trompé ; mais les secours en troupes françaises et anglaises, mises en route trop tard, n'arrivèrent pas ou se trouvèrent insuffisants, bref durent se contenter de l'occupation de Salonique. La Serbie n'avait pas d'issue pour échapper, pas de port pour se ravitailler. Débordée par un ennemi très supérieur en nombre et que soutenait une artillerie tellement supérieure qu'elle devait rendre toute lutte inutile, son armée dut se replier, céder l'un après l'autre tous les points qu'elle entreprenait de défendre, bientôt fuir pour éviter l'encerclement que les Bulgares cherchaient par le sud. Ce que fut cette retraite, non seulement de toute une armée, traînant ses prisonniers et ses blessés, mais de tout un peuple, car les femmes, les enfants, les vieillards suivaient pour échapper à la sauvagerie des adversaires, il faut le lire aux pages de ce volume qui est le récit d'un témoin. M. Henry Barby en a retracé les combats, dépeint les souffrances, évoqué les privations et la misère. Bientôt il fallut entrer en Albanie, les routes du sud-est étant coupées ; c'était le refuge, sinon en terre ennemie, du moins parmi des populations batailleuses et hostiles, d'ailleurs dans une misère atroce, en un pays aux montagnes couvertes de neige, où les routes ne sont que des sentiers de chèvres, les rivières à passer presque toutes des torrents. Les colonnes de réfugiés serbes y cheminèrent de longs jours, semant leur route de centaines et de

centaines de cadavres ; aux étapes, il fallait camper dans la boue, dormir en plein air, sous un froid noir ; les rares abris étaient enlevés d'assaut ; le plus souvent il n'y avait pas de vivres ; les vêtements n'étaient plus que des loques ; les fugitifs troquaient leurs derniers ustensiles, les manteaux qui pouvaient relativement les couvrir contre des victuailles problématiques. L'auteur, qui se trouvait avec la mission française, atteignit enfin Scutari où convergeaient toutes les colonnes de réfugiés, puis chassé par la famine, gagna Durazzo où la poigne d'Essad-Pacha avait mis heureusement un peu d'ordre. — C'était la fin de ce calvaire, d'ailleurs. On sait que l'armée serbe a été sauvée. Transportée à Corfou, qu'occupent les Alliés, reconstituée, reposée, elle est prête maintenant à reprendre la lutte. Mais le récit de sa retraite héroïque, — l'exode de toute une nation en guenilles, chassée, traquée, sur la route de l'exil, — pourra rester comme une des pages les plus terrifiantes de toute la guerre.

La même librairie Berger-Levrault a eu l'excellente idée de recueillir, après les *Journaux du Front*, un choix des très nombreux dessins sarcastiques ou simplement humouristiques qu'a fait éclater le conflit actuel. C'est l'album qui a pour titre : *Pendant la guerre*, **l'Esprit satirique en France**, où l'on retrouvera, après une préface d'Arsène Alexandre, nombre des dessins surtout de la presse quotidienne qu'a fait éclore le grand drame de l'invasion. Ces dessins, comme on peut le penser, sont de valeur très inégale, les uns tragiques, d'autres railleurs, la plupart relevant de l'humeur gouailleuse de la race, — laquelle ne perd jamais ses droits, comme chacun peut savoir. Le volume ainsi réunit des noms très connus, comme ceux de Jean Weber, Lucien Métivet, Willette, Forain, Abel Faivre, Léandre, Hermann-Paul, Vallotton, Albert Guillaume, Maurice Neumont, Steinlen, etc... et nombre d'autres qui ne sont pas non plus à dédaigner et parmi lesquels il est difficile encore de faire un choix, car tous les dessins insérés ont leur valeur. A côté des bataillons de Poulbot, qui manœuvrent sur la Butte, — rue de l'Orient, sur la nouvelle Avenue Junot ou dans les terrains préparés pour la bâtissse entre les rue Lepic et Caulaincourt, — on trouvera des compositions qui traduisent bien l'esprit féroce de cette guerre avec le dessin d'Hermann-Paul qui montre un officier allemand occupé à faire un choix parmi les objets qu'il emporte d'une maison, tandis que son ordonnance, debout derrière la caisse où l'on emballe ces trophées, lui demande : « Mon lieutenant, faut-il aussi emballer les mains de la petite fille ? » Ce sont aussi des pages d'horreur comme *les Otages civils* ou *le Bouclier*, de Steinlen, qui montrent des cohues de pauvres gens emmenés par les troupes ennemies ou placés devant les colonnes d'assaut. Pour traduire la cruauté froide de l'adversaire avec une certaine élégance, M. Ed.

Tourmaine nous montre un officier allemand, ganté, pommadé, le monocle à l'œil et la cigarette au bec, qui appelle ses hommes occupés à brûler un village en leur désignant un enfant qui a laissé tomber un de ces petits fusils qui tirent à l'aide d'un bouchon : « Fusillez-moi cet homme là, dit-il, je viens de le surprendre les armes à la main ! » — Le désenchantement de l'ennemi est traduit par un dessin de L. Marcq où l'on voit, sur un lit d'hôpital, un officier allemand la tête entourée de bandelettes. « Un peu de champagne », mon lieutenant, lui dit un visiteur boche qui tient une bouteille. — Merci, réplique l'autre, je sors d'en prendre ! » — Plus loin, ce sont des poilus, de Poulbot encore, qui « font la manille » dans une tranchée, tandis qu'à côté d'eux éclate une volumineuse marmite : — « Fais attention à tes cartes, crie l'un d'eux ; joues-tu ou ne joues-tu pas ? — » Mais il en faudrait citer bien d'autres. La couverture du recueil porte un dessin en couleurs d'Hansi, où l'on voit un cortège de prisonniers que précède un de nos soldats portant sur l'épaule le poteau frontière aux armes de l'Empire. Les captifs ont tous la croix de fer ; ils défilent, — au pas de parade ! — et sous le bras tiennent le pain caca.

Nota bene : par précaution d'éditeur, le présent volume a été adressé à la presse avec *deux prières d'insérer* : l'une très courte pour les feuilles encombrées de copie, — ou d'annonces ; l'autre beaucoup plus longue pour celles qui, par hasard, se trouveraient avoir de la place.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Pays-Bas.

Le moment est assez propice aujourd'hui pour donner un bref aperçu de la politique néerlandaise, aussi bien en ce qui concerne les affaires intérieures que dans ses rapports avec les puissances étrangères. Non pas que nous soyons arrivés à une période de répit, mais les esprits ont plus ou moins choisi leurs partis, l'opinion publique s'est prononcée et a pris conscience de ses intérêts prédominants, on peut dégager le sens des événements qui se sont accomplis dans le passé, apprécier à leur valeur les facteurs qui sont en conflit, se former une idée approximative de la situation actuelle et future.

Je me garderai bien, dans ces quelques lignes, d'envisager la situation sous un angle trop personnel et de la représenter telle peut-être que je souhaiterais qu'elle fût ; non il importe de ma part de ne m'attacher qu'aux faits.

Un fait qui s'offre aussitôt avec une particulière évidence, c'est la profonde sympathie qui a toujours existé, et maintenant plus que

jamais, pour la France. Pour ce qui est de l'Angleterre, il faudrait formuler de nombreuses réserves. Les petits conflits continuels entre pêcheurs hollandais et anglais ; la guerre menée il y a une quinzaine d'années contre nos frères de race dans le Sud de l'Afrique ; dans le passé la longue rivalité maritime et coloniale avec l'Angleterre où la Hollande eut, en définitive, le désavantage ; toutes ces circonstances se sont opposées à un puissant courant de sympathie en faveur de l'Angleterre. A quoi il faut encore ajouter les mesures coercitives que l'amirauté anglaise a prises à l'égard de notre commerce d'importation. Cependant le caractère anglais séduit les Hollandais, car — et je le constate avec une certaine fierté — les intérêts d'ordre purement matériel ne sont pas de force à déterminer à eux seuls nos sentiments. Ainsi notre histoire présente un grand nombre de moments où la France fut en lutte avec nous et nous lésa (ce qui ne fut jamait le cas avec l'Allemagne) et cependant il se constate en Hollande une grande ou plutôt une chaleureuse sympathie pour la France et, en revanche, de l'aversion à l'égard de l'Allemagne. Il n'y a pas lieu, dans ce simple article d'actualité, de rechercher la genèse fort compliquée de ces sentiments. Les Hollandais qui, malgré leur flegme, nourrissent le plus grand respect pour les facultés intuitives et la haute culture — sans K — morale et artistique de la France, ont dans tout le cours des siècles subi avec empressement l'influence française. D'autre part, dans son goût pour la liberté, dans son individualisme qui parfois même confine à l'anarchie, le Hollandais a toujours éprouvé de la répugnance pour le caractère allemand ou prussien, trop connu de tous aujourd'hui pour qu'il faille le définir.

Tel était l'état d'esprit de la Hollande, le 1er août 1914, lorsque la guerre éclata et que la Hollande décréta la mobilisation de son armée. La violation de la neutralité belge, par le sursaut d'horreur qu'elle suscita, a brusquement, chez nous, aggravé les sentiments anti-allemands. Les quelques éléments pro-allemands qui subsistaient alors se tinrent cois. Ces éléments pro-allemands consistaient dans le haut commandement de l'armée, dont l'éducation était tout imbue de déférence pour le militarisme prussien ; dans les familles nobles de l'est du pays apparentées à la noblesse allemande et affiliées aux ordres héraldiques allemands, et dans une bonne partie du clergé qui, méconnaissant les dispositions profondes de l'âme française, interprétait la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France comme un témoignage d'impiété. Il y avait aussi un groupe, très petit, mais très militant, de professeurs d'université.

Il faut, à l'honneur de notre commandement militaire, reconnaître que l'admirable esprit de vaillance et de sacrifice dont la France fit preuve a grandement modifié les sentiments dans les hauts rangs de l'armée hollandaise. De sorte qu'en fin de compte les seuls signes

que nous ayons d'un courant pro-allemand, c'est la campagne que mène une poignée de professeurs arrogants et braillards dans un petit journal hebdomadaire, le *Toekomst*, qui est vraiment au-dessous de tout et qui, par ses écarts maladroits et l'ineptie de ses moyens, a beaucoup nui à sa propre cause. On peut y opposer la campagne très vive que fait, en faveur de la cause des alliés, le grand quotidien, *De Telegraaf*, et depuis une couple de mois l'action moins ostensible mais sûre du *Vaderlandsche Club*. C'est une association à laquelle ont adhéré les hommes les plus en vue de la Hollande.

Mais disons d'abord quelques mots du gouvernement.

Au moment où éclatait la guerre, il y avait un ministère extra-parlementaire, libéral, mais dont ne faisait partie aucun chef de groupe.

Il ne servirait à rien de rechercher quelles étaient les dispositions personnelles des différents membres du gouvernement à l'égard des pays belligérants. Tous n'ont poursuivi, nous en sommes fermement convaincus, qu'une politique essentiellement nationale. Que le ministre des finances d'alors, M. Treub, qui était la personnalité la plus éminente du cabinet, ait nourri de fortes sympathies pro-alliées, c'est un fait de notoriété publique. Et une revue anglaise a fait remarquer, à bon droit, qu'on pouvait en dire autant du ministre des affaires étrangères, M. London. Pour M. Treub, la remarque est de la plus grande importance, à cause de la situation prépondérante que, dans le cabinet, lui donnaient son caractère, ses dons extraordinaires d'initiative et de travail, ses grandes capacités économiques et financières.

Le ministre Treub a démissionné au commencement de 1916. Nous déplorons l'injustifiable attitude du parlement qui amena cette retraite à propos d'un différend sur un point tout à fait secondaire de législation sociale. Mais c'est le rôle des parlements de s'adonner à ces jeux mesquins et sournois. Ce qu'il y avait de grave, dans la chute de M. Treub, c'est que, du côté du gouvernement, M. Treub était sacrifié à la politique moins large du chef du cabinet, M. Cort van der Linden.

Il faut bien s'entendre et ne pas chercher dans ces lignes plus que je n'y mets. Le fait que M. Cort van der Linden ait eu des sympathies internationales diamétralement opposées à celles de M. Treub, ce fait — comme l'a prétendu à tort l'*Humanité* — n'a pas rempli de rôle décisif dans la démission de M. Treub. La conduite de M. Cort van der Linden s'explique plutôt par le vif désir de prendre *effectivement* en main devant l'opinion publique la direction du cabinet dont il était le chef. Selon les cercles politiques bien informés, un tel désir trouve son aliment dans une forte ambition personnelle, sentiment qui, chez un homme de l'autorité de M. Cort

van der Linden, peut servir de mobile à des actes importants. Inspiré par cette ambition, peut-être se verrait-il volontiers dans un rôle de médiateur. C'est à ces vues notamment qu'il faudrait attribuer la création d'un poste diplomatique auprès du Vatican. Malheureusement pour M. Cort van der Linden, on a appris dans la suite que l'Italie avait exigé qu'en aucun cas les alliés n'accepteraient les bons offices du pape. Toujours, à tort ou à raison, on croit ici dans les milieux parlementaires que M. Cort van der Linden se sentirait disposé à assumer ce rôle de médiateur; et plusieurs envisagent cette éventualité non sans crainte. En effet on appréhende que M. Cort van der Linden, en participant à un futur congrès, ne soit pas suffisamment pénétré du danger qu'il y a, pour la Hollande, de s'engager dans des rapports trop étroits avec l'Allemagne. On craint cette éventualité d'autant plus que, depuis un an, l'Allemagne est représentée à la Haye par un diplomate très roué, M. von Kühlmann, qui dans tous les cas non strictement officiels a l'habitude de s'aboucher directement avec le chef de cabinet, ministre de l'intérieur, M. Cort van der Linden, au lieu de le faire avec le ministre des affaires étrangères, M. London.

Ce sont ces faits qui persuadèrent un grand nombre de personnalités hollandaises de la nécessité de créer une ligue afin de faire prévaloir les intérêts spécifiquement hollandais et de s'opposer énergiquement à tout rapprochement avec l'Allemagne, surtout après la guerre. Cette association n'est nullement antiministérielle, elle ne veut exercer qu'une action préventive. Elle a pris le titre de *Vaderlandsche Club*, c'est-à-dire *Cercle Patriotique*. Les adhérents, qui ont souscrit à son programme, sont répandus dans le pays tout entier.

Telle était la situation quand, le 31 mars, se produisit l'alerte que les journaux ont relatée. Un message avait été communiqué au gouvernement, dans lequel l'Allemagne se prétendait au courant d'une incursion projetée de la flotte anglaise dans l'embouchure de l'Escaut. Si la Hollande ne prenait pas les mesures énergiques que réclamait la situation, l'Allemagne se verrait contrainte de pénétrer sur le territoire hollandais pour empêcher l'opération anglaise.

Le gouvernement hollandais ne donna plus de congés militaires; il y eut un mouvement de troupes à la frontière orientale; conseil de cabinet, etc. Pendant ce temps, le gouvernement maintenait le peuple dans l'ignorance ou plutôt dans l'incertitude au sujet des vrais motifs qui avaient nécessité ces mesures. Dans ces circonstances, on aurait pu s'attendre, à mon sens, à un manifeste du Cercle Patriotique déclarant, au nom de ses milliers d'adhérents, qu'en aucun cas la Hollande ne devait se joindre à l'Allemagne contre les alliés.

Ces événements du 31 mars ont eu pour effet de tirer de sa torpeur le peuple, qui s'était peu à peu accoutumé au train-train de la guerre. Il s'est soudain préoccupé des atrocités commises en Serbie par les Allemands, de leur destruction systématique de toute la vie nationale et économique et des pratiques des Allemands en Belgique tendant à mettre aux prises les Flamands et les Wallons. Ces faits ont signalé aux esprits les moins prévenus quels étaient les intérêts politiques que poursuit l'Allemagne. La répugnance que manifeste aussi l'armée bulgare à supporter la tyrannie que les Allemands lui imposent a rendu évident à tous, malgré les allégations de Wolff, le peu d'attrait qu'il y a à entrer dans une alliance avec les Teutons. La menace que vient de formuler le « Oberste Kriegsherr » de forcer les frontières néerlandaises malgré qu'il y a peu d'années il se soit théâtralement engagé à ne violer « en aucune circonstance » le territoire néerlandais, met en lumière le peu de confiance que mérite la foi teutonne ; cette foi n'est qu'une camelote pour l'exportation et qui ne résiste pas à l'usage.

Sa confiance, la Hollande la met tout entière dans ses propres moyens. Elle est consciente de ses véritables intérêts. Aussi longtemps qu'elle pourra se tenir à l'écart de la guerre, elle le fera ; et quel pays n'agirait pas de même ? Pour qu'elle intervienne dans le gigantesque conflit qui arme les peuples de l'Europe les uns contre les autres, il faudrait que ses intérêts vitaux soient mis en péril.

J.-L. WALCH.

§

Suisse.

LA SUISSE EST-ELLE NEUTRE ? — La série d'incidents qui ont suivi le procès de Zurich et aggravé douloureusement, pour nos cœurs qui furent patriotes, le redoutable acquittement des traîtres n'ont pas manqué d'émouvoir jusqu'à l'exaspération l'opinion romande, d'ébranler même les masses alémaniques, si solidement assises jusqu'ici dans leur lourde confiance et leur sereine impassibilité.

Coup sur coup, ce furent l'affaire Froidevaux, l'affaire Behrmann, l'affaire de Porrentruy, l'affaire Lallemand, toutes singulièrement révélatrices de l'état critique de notre démocratie, toutes étrangement symptomatiques de la contagion prussienne dans notre pays.

Que la Suisse soit actuellement l'Etat neutre où la presse soit le moins libre — ou le plus partialement censurée, — voilà qui n'était que trop bien établi. Mais qu'au lendemain du défi judiciaire de Zurich, la vindicte militaire se soit abattue de toute la lourdeur de treize mois de réclusion et de cinq ans de privations de droits civiques sur un journaliste dont les écarts de plume s'éloignaient si peu de la vérité que les faits se chargeaient quelques jours plus tard de témoi-

gner du fondement de ses propos, voilà qui était de nature à déconcerter ceux mêmes qui se sentaient disposés, sous le jour des circonstances exceptionnelles que nous traversons, à tout pardonner à l'autorité. Froidevaux vient, il est vrai, en cassation, de bénéficier d'un acquittement du chef de « haute trahison », mais ce nouveau tribunal militaire, où figuraient cependant deux romands et un tessinois, n'a pas osé le libérer complètement et, sur ses treize mois, lui en a laissé quatre, tandis qu'Egli et von Wattenwyl, après leurs vingt jours d'arrêts disciplinaires, se prélassent au soleil printanier et exhibent orgueilleusement, sous les arcades de Berne (ou les moucharabiehs de Constantinople) leurs têtes insolentes, qu'auréole sans discrétion le nimbe flatteur d'un casque à pointe.

Et pourtant, les balles dont le journaliste jurassien avait révélé l'absence dans les cartouchières des soldats qui gardent nos frontières ne sont pas parties contre les deux avions allemands qui ont survolé la cité des évêques, y laissant choir leurs bombes « accidentelles ». « Il eût été facile à nos militaires de les atteindre, dit le *Pays* de Porrentruy, mais, chose étrange, pas de cartouches ! Aucune sentinelle n'en possédait. Aussi aucun coup de feu n'a retenti... Un avion a traversé la rue du Marché ; la sentinelle, sans munitions également, a suivi ses évolutions... Une bombe est tombée près de la gare des marchandises... La sentinelle qui se trouvait à la gare a failli tomber à la renverse par la commotion. L'avion était au plus à 200 mètres de hauteur. Mais comme tous les autres soldats, pas de munitions ! » Froidevaux aura le loisir de méditer dans sa prison bernoise sur les vicissitudes des choses humaines et de la justice militaire suisse en particulier.

Comme par hasard, les avions venaient de France. Il n'avaient pas survolé la Suisse à l'aller, ils empruntèrent son territoire au retour. Aucune confusion ne leur était possible, la ville et la gare, illuminées, devant leur montrer qu'ils n'étaient plus en France. Ces avions boches étaient destinés à passer pour des avions français, et c'est ce que décida aussitôt l'autorité suisse qui, dans son premier communiqué, « supposa » officiellement qu'il s'agissait d'avions français, « violant ainsi gravement la neutralité », selon les propres termes d'un des députés qui interpellèrent au Grand Conseil de Berne. Si toutes les bombes avaient éclaté, cette « supposition » serait devenue la vérité. Mais toutes les bombes n'éclatèrent pas, et il se trouva qu'un citoyen jurassien, ayant retrouvé un de ces projectiles, avant d'aller avertir l'autorité militaire, s'empressa, plein de méfiance, de le photographier tout d'abord, avec les inscriptions allemandes qui en authentiquaient la provenance. Tout ce que l'on en doit légitimement déduire, c'est qu'il n'y a eu là qu'une tentative exclusivement allemande pour créer un incident

entre la Suisse et la France, que les Egli et autres Wattenwyl n'y sont pour rien et qu'il faudra, la prochaine fois, pour réussir le coup, se munir préalablement d'engins français.

. . . .

Quant aux excuses de l'Allemagne, elles se traduisirent par l'envoi, trois semaines plus tard, d'un nouvel avion sur Porrentruy, sans projectiles cette fois, mais à bonne hauteur, les fusils ayant recouvré leurs cartouches.

Presque en même temps se produisait le scandale Behrmann, étalant à tous les yeux le réseau d'espionnage que l'Allemagne tend à peu près librement sur notre pays. Où est le temps de l'affaire Wohlgemuth, pas bien vieille cependant (1889), où, devant une entreprise analogue d'un agent de Bismarck, la Suisse tout entière, Suisse alémanique comme Suisse romande, se dressait unanimement, quelles qu'en pussent être les conséquences, contre l'audace prussienne? Personnage considérable, directeur du « Bureau des renseignements » (agence semi-officielle du tourisme en Suisse), subventionné par l'Etat bernois et par la Ville de Berne, appelé, lors de la dernière Exposition nationale suisse, à la direction de son service de publicité, membre influent de la Nouvelle Société Helvétique, association nationaliste et patriotique (culture suisse, la Suisse aux Suisses) qui l'avait chargé de présider à l'élaboration de son organe, *La Semaine Suisse*, rédacteur au journal officieux *Der Bund* — (ce même *Bund* qui, se prévalant patriotiquement en outre d'un chroniqueur militaire non moins authentiquement boche, croit de son devoir de m'accabler de ses honorables injures), — ce Teuton de haut vol, prestement naturalisé Suisse aux premiers mois de la guerre, était en réalité, et sous les diverses parures de son plumage décoratif, l'un des chefs les plus redoutables du grand espionnage allemand. Ses agissements étant devenus par trop indiscrets, on eut enfin la douleur, on ne sait encore sur quelle mystérieuse initiative, de devoir l'arrêter, ainsi que le cours de ses exploits.

Quelques jours plus tard, c'était l'affaire Lallemand. Après tant de violations, il nous fallait encore voir violer, toujours au bénéfice de l'Allemagne, l'une de nos traditions les plus sacrées : le droit d'asile. Sans autre raison qu'un inexplicable — ou trop explicable — bon plaisir, la police de Bâle commettait la félonie de livrer un déserteur alsacien à la gendarmerie allemande. Le malheureux enfant avait réussi à franchir la frontière, il se croyait sauvé : il n'aurait pas à tirer avec un fusil prussien sur ses frères de France. Mais au lieu de la terre hospitalière et libre où il comptait trouver un refuge, il ne rencontra que l'affreux guet-apens des sbires helvétiques voués à l'Allemagne. Ici l'indignation ne peut plus que céder la place à la douleur et à la honte. Autrefois, la Suisse risquait la guerre, plutôt

que de livrer un proscrit (1838, Louis-Napoléon); aujourd'hui, sans rien risquer du tout, elle rejette infâmement un martyr à ses bourreaux.

J'arrête la nomenclature de ces scandales. Chaque semaine amène le sien. Au moment où j'écris, c'est l'affaire des accaparements de vivres à Genève, pour le compte de l'Allemagne, du fait d'une vaste association, avec firme commerciale, ayant son siège à Zurich, et s'étendant probablement sur toute la Suisse. Le gouvernement central fermant les yeux, il s'est trouvé un gouvernement cantonal, celui de Genève, pour ouvrir les siens. Pour ce qui le concerne, il a arrêté la bande qui opérait sur son territoire, à la tête de laquelle se trouvait un espion archi-connu, le nommé Falk, autre collaborateur du *Bund*, Allemand notable, correspondant de la *Gazette de Francfort* et de l'agence Wolff, privat-docent à l'Université de Genève, agent des plus remuants et dont, pour ma part, j'entends parler depuis un an. Le Conseil d'Etat genevois, prenant son courage à deux mains, s'est résolu à expulser ce Falck du canton. Il en reste vingt-quatre à ce faucon où continuer ses déprédations (1).

Tous ces faits, petits ou grands, et quelle que soit l'importance qu'on leur accorde séparément, sont, par leur accumulation même, l'indice d'un état d'esprit particulier. Et quand on les joint à tout ce qui s'est passé depuis le commencement de la guerre, quand d'un coup d'œil on embrasse tout l'ensemble de cette histoire embarrassante de notre attitude à l'égard des Etats belligérants à partir du 2 août 1914, on ne peut s'empêcher de discerner entre eux comme un lien et d'être pris d'un doute sur la sincérité de notre neutralité.

. . . .

Nos conseillers nationaux et nos conseillers aux Etats représentent-ils encore l'opinion suisse? C'est très douteux. Il est probable que si des élections avaient lieu, ils seraient pour la plupart balayés, comme cela vient de se produire dans une élection partielle en Thurgovie, un des fiefs cependant du radicalisme germanophile suisse. Mais cette députation est toujours là. C'est, à peu de chose près, celle qui a livré le Gothard à l'Allemagne. C'est celle qui a fait le coup d'Etat des pleins pouvoirs; c'est celle qui a nommé général le plus bismarckien de nos colonels.

Notre état-major, l'Europe le sait maintenant, est résolument germanophile. Tous les états-majors des pays neutres le sont, tant est grand l'ascendant qu'a su prendre le militarisme prussien sur les professionnels de la guerre. Il eût été difficile que les nôtres ne cédassent pas à cette puissante suggestion. Mais il y a la mesure.

(1) Il lui en reste vingt-cinq, le gouvernement fédéral venant, au moment où je corrige les épreuves de cet article, de « suspendre provisoirement » les effets de la mesure prise par le gouvernement de Genève.

Il ne manquait pas, chez nous, de colonels capables, que leur admiration pour la technique militaire de nos voisins du nord pût ne pas entraîner jusqu'à celle de toutes leurs méthodes *in globo*. Il n'en manquait pas qui dussent conserver assez de liberté de jugement et de sens helvétique pour ne pas considérer l'impérialisme germanique comme le plus souhaitable des régimes politiques. Pourquoi a-t-on été chercher précisément les deux officiers qui, par leur passé, leurs tendances, leurs opinions connues, leurs alliances de famille, pouvaient le moins rester neutres, pour les mettre l'un à la tête de l'armée, l'autre à celle de l'état-major?...

. . . .

Nous le demandons franchement : est-elle neutre? Le peuple qui l'est, lui, qui, tout au moins, depuis quelques mois — je parle de sa partie alémanique — l'est devenu, peut-il souffrir plus longtemps de se voir trahi de la sorte et peut-être mis en péril? Le peuple qui, en Suisse, a une voix qu'il est toujours le maître de faire entendre à toute heure, le peuple devrait parler. Les électeurs devraient s'exprimer. Ils ne l'ont fait jusqu'à présent que dans une mesure si modeste qu'ils ont paru tout approuver. Qu'ils désapprouvent maintenant, il n'est que temps! Qu'ils exigent, par les puissants moyens dont ils disposent, que la Suisse, neutre sur le papier, devienne enfin neutre en réalité et que, consciente de son devoir international, elle fasse honneur à sa signature, comme à sa dignité.

LOUIS DUMUR.

§

Syrie.

Dans la nuit du 28 au 29 octobre 1914, le *Gœben*, battant pavillon turc, attaquait les vaisseaux russes et français ancrés dans le port d'Odessa. Par cette décision fatale, l'Allemagne sonnait le glas de la Turquie. Le principe de l'intégrité de l'Empire Ottoman, professé par les Puissances européennes et garanti par elles (1), — ce principe que ne devaient pas désavouer les Alliés, au début de la Grande Guerre, puisqu'ils donnaient des « assurances définies » en vertu desquelles la Porte, si elle restait neutre, garderait l'indépendances de ses territoires durant les hostilités et dans les conditions de paix (2), — était émietté par le canon germano-turc. Depuis ce jour, l' « Homme Malade » agonise. Bien que le décès n'ait pas encore eu lieu, sa succession est ouverte.

L'Angleterre, qui déjà occupait Gibraltar, Malte, l'Egypte, Suez et Chypre, remontant le Tigre et l'Euphrate, se met en voie de compléter, par l'annexion de l'ancienne Babylonie, son magnifique empire méditerranéen.

(1) Cf. Guizot, *Discours prononcé au Parlement*, le 2 juillet 1839.
(2) Cf. Grey, *Un exposé britannique* (*Le Temps*, 2 novembre 1914).

Des contreforts du Caucase, les troupes du Tzar avancent, libératrices, dans le cœur de l'Arménie. Etendant d'une part leurs conquêtes le long de la Mer Noire, à Trébizonde, elles occupent d'autre part Kornid, Kirmanchâh et Hamadâne, l'ancienne Ecbatane. Ecbatane ! Les visions qu'évoquent ces syllabes étranges ne sont pas précisément celles d'un champ de bataille :

> Comme dans Tarse jadis, dans Ecbatane,
> De beaux démons, des satans adolescents,
> Aux accents d'une musique mahométane
> Font une litière aux sept péchés de leurs cinq sens...

chantait Verlaine. — Passés les temps de la « musique mahométane »...

L'Italie, bien que possédant la Cyrénaïque, la Libye et la Tripolitaine, voudra sans doute occuper un territoire sur la rive d'Asie.

Et la France ? — « L'axe de la politique française, s'est écrié M. Georges Leygues dans une vibrante allocution (1), est dans la Méditerranée. *Il ne faut pas se lasser de le dire.* Or la Méditerranée ne sera libre pour nous, notre pavillon n'y occupera la place à laquelle il a droit, nous n'y maintiendrons ouvertes à notre industrie, à notre commerce et à nos idées les grandes routes mondiales qui vont vers l'Orient et l'Extrême-Orient, que si la Syrie reste dans notre zone d'influence. Il faut entendre par là non une Syrie mutilée et *découronnée*, mais la Syrie *intégrale*, telle qu'elle se comporte politiquement, économiquement et géographiquement ; *celle qui va de El Ariche au Taurus, et de la Mésopotamie orientale aux rivages de la mer* »...

Les droits de la France sur la Syrie sont incontestables. Nous les avons sommairement rappelés ici même (2). Cela, c'est la *thèse*, — thèse proclamée le 21 décembre 1912, du haut de la Tribune du Sénat, par M. Poincaré, alors Ministre des Affaires Etrangères ; thèse soutenue, le 11 mars 1914, par M. Georges Leygues, à la Chambre des Députés ; thèse affirmée par le Comité de l'Asie Française (3) et par les Chambres de commerce de France (4) ; thèse enfin revendiquée par l'élite syrienne, *sans distinction aucune* (5).

(1) Cf. Professeur H. de Brun, *France et Syrie*, p. 45 (Plon-Nourrit, 1915).

(2) Cf. M.-Y. Bitâr, *La vraie Syrie française* (*Mercure*, n° 422, p. 214 ; et n° 426, p. 372).

(3) Nombreux documents dans le *Bulletin* de ce Comité (Paris, 19-21 rue Cassette). Y voir le « vœu » du 18 février 1915.

(4) Cf. Artaud, Président de la Chambre de commerce de Marseille, *Lettre à M. le Ministre des Affaires Etrangères, sur la question de la Syrie*... (Marseille, Barlatier 1915). — Coignet, Président de la Chambre de commerce de Lyon, *Lettre à M. le Ministre des Affaire sEtrangères sur les droits et prérogatives de la France en Syrie*, dans *l'Express de Lyon*, du 20 juin 1915, etc.

(5 Cf. E. Flandin, *Lettre d'un Libanais*, dans *l'Eclair* du 2 juillet 1915. Voir en outre, dans *Le Temps* du 14 avril 1916, « La Situation Diplomatique ».

Mais il y a une *antithèse*. Elle fut soutenue, du 24 decembre 1915 au 9 janvier 1916, par un collaborateur, resté anonyme, de *l'Œuvre*. Il serait facile de réfuter les assertions du « polémiste masqué »...

La tâche est d'ailleurs faite en très grande partie. Les nombreux articles de M. Chekri Ganem ; le livre, à plus d'un point de vue remarquable, de M. Nadra Moutran (1) ; la parole chaude et vibrante du comte Cressaty, de Damas, ont dissipé beaucoup d'erreurs. Depuis sa première conférence qu'il faisait le 14 juin 1902, le comte Cressaty n'a pas cessé de réclamer le « rattachement de la Syrie à la France ». Le 13 avril de cette année il défendait encore, à la Salle Gaveau, cette thèse, sous la présidence de M. Emile Sénart, membre de l'Institut.

Le problème syrien n'est pas complexe. Mais il ne suffit plus de l'étudier aujourd'hui avec les données d'hier. Pour en avoir une idée nette et surtout exempte d'erreurs, il faudrait — *condition essentielle* — que les lumières projetées par l'histoire du passé fussent intensifiées par celles qui fusent des réalités présentes. Eclairée par ces deux foyers, la « question syrienne » ne se présenterait point sous un faux jour.

M.-Y. BITAR.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Bien que le mouvement insurrectionnel en Irlande soit réprimé, le fait est encore trop proche pour qu'il ne soit pas intéressant d'en rechercher les origines. Le *Daily Express*, au moment même où les révolutionnaires étaient maîtres de Dublin, nous apportait quelques renseignements. A les lire, il paraîtra à tous qu'il n'était guère possible que le gouvernement de Londres ignorât ce qui se tramait presque au grand jour dans la verte Erin, et l'on ne comprendra pas.

Voici en substance ce dont nous instruit le *Daily Express*. Jim Larkin, l'auteur des troubles de Dublin, eut longtemps pour principal lieutenant un syndicaliste connu, du nom de James Connelly, devenu le commandant en chef des forces rebelles. Déjà, lors des troubles de 1913-1914, dans des discours d'une extrême violence, il avait exhorté les grévistes à mettre la capitale de l'Irlande à feu et à sang, affirmant que son armée civile saurait paralyser le gouvernement. Le caractère des troubles d'alors était nettement révolutionnaire : les meneurs se composaient en majeure partie d'anarchistes, de révolutionnaires, de syndicalistes et même d'anticléricaux. Ils recherchaient tout autant la destruction de l'ordre social que l'amélioration des salaires des ouvriers.

(1) *La Syrie de demain* (Plon, 1916).

Cette tentative ayant échoué, Jim Larkin disparut de Dublin. Il se trouve actuellement, croit-on, à Chicago. Dès lors ses partisans firent cause commune avec les Sinn Feiners.

C'est dans un petit groupe d'idéalistes, mécontents de la politique trop pratique des nationalistes officiels, que prit naissance ce mouvement des Sinn Feiners. Leur programme était fort modéré au début. Ils recommandaient au public d'acheter des produits irlandais, de fumer du tabac irlandais, de se servir de la langue irlandaise et d'en développer l'usage, de ne point s'engager dans l'armée et dans la police. Les Sinn Feiners recrutèrent leurs partisans principalement dans le nord et dans les régions centrales. Leur mouvement n'avait nullement un caractère confessionnel, faisant appel tout autant aux catholiques qu'aux protestants. Ils tentèrent d'éditer à Belfast une revue mensuelle qui ne vécut que quatre mois. Leur essai d'un journal quotidien à Dublin n'eut pas plus de succès.

Au début de la guerre, les Sinn Feiners réunirent autour d'eux ceux qui désapprouvèrent M. Redmond, chef du parti nationaliste, d'avoir pris l'engagement d'appuyer la politique de l'Angleterre et d'avoir consenti à l'ajournement de la mise en vigueur du Home Rule. Ces mécontents demandaient que l'Irlande fût traitée comme un pays neutre et qu'on ne réclamât d'elle aucun sacrifice exagéré. Ils constituèrent bientôt des groupes de volontaires, très différents des volontaires nationalistes et des volontaires de l'Ulster qui, pour la plupart, se trouvent à cette heure au front. Ces volontaires irlandais furent bientôt fort nombreux. Le bataillon de Dublin comptait à lui seul environ 10.000 hommes. On leur procura des armes et des munitions. Leur éducation militaire fut assez complète et on leur faisait fréquemment exécuter du service en campagne. Pendant l'été dernier, trois de ces volontaires, s'étant fait remarquer par leur zèle, furent arrêtés à Belfast et condamnés à de l'emprisonnement.

— Le régime économique d'après guerre qu'on voudrait dès à présent déterminer, continue de passionner tout l'empire de la Grande-Bretagne. Mr Wh. M. Hughes, premier ministre de la République Australienne, s'est prononcé pour une politique protectionniste. Son opinion n'a pas été par tout l'empire favorablement accueillie. Au Canada particulièrement, on ne semble pas disposé à suivre, la guerre terminée, l'unité d'action à laquelle on s'est d'enthousiasme soumis pour la période des hostilités. Voici, rapporté par la *Westminster Gazette*, le sentiment d'une personnalité qui a présidé pendant vingt ans une des plus importantes compagnies manufacturières du Canada :

Il n'est pas douteux qu'il existe au Canada une tendance protectionniste puissante, et qu'on y envisage de ce point de vue des questions fiscales de

toute nature. Il est du moins une chose qui me semble parfaitement nette, — c'est que le Canada ne permettrait pas que sa situation propre fût compromise par une modification apportée à son régime douanier, en accord avec les Puissances Alliées, pour défavoriser ou boycotter l'Allemagne ; et j'ose dire que toutes les puissances concernées prendront sans doute une attitude analogue à cet égard. Notre pays est en voie de développement et les conditions de son existence évoluent avec une telle rapidité que nous ne voulons pas nous lier trop étroitement pour l'avenir, quand ce serait même pour ruiner le commerce allemand.

Je crois cependant, qu'en fait, à l'heure actuelle, l'opinion canadienne favoriserait une politique d'hostilité envers l'Allemagne ; et c'est la raison même pour laquelle le moment n'est pas propice à l'adoption de mesures fiscales permanentes d'un caractère spécial. Le Canada veut aujourd'hui établir des rapports d'affaires avec le monde entier, il doit donc demeurer entièrement libre, pour se trouver en état de conclure les accords qui se trouveront être les plus conformes aux intérêts généraux de la nation. De plus, à mon avis, la Grande-Bretagne gagnerait à voir le Canada conserver cette liberté.

D'autre part, au Canada, l'opinion générale est que l'Empire britannique doit maintenir la prépondérance de sa marine marchande, et que, par suite, toute politique douanière qui compromettrait cette prépondérance manquerait de sagesse.

La Conférence de Paris ne peut avoir d'autre objet que d'éclaircir le point de vue de toutes les parties, de manière à organiser quelque dispositif pratiquement possible, qui n'oppose pas les uns aux autres, d'une façon trop aiguë, leurs intérêts respectifs.

Je dois reconnaître que Mr Hughes exprime les opinions d'un grand nombre d'hommes publics et de chefs d'industries du Canada. Mais il me faut insister sur ce fait qu'une union douanière qui porterait atteinte à certains intérêts particuliers du commerce susciterait un antagonisme qui pourrait mettre en péril l'intégrité de l'Empire britannique...

Cette idée d'une organisation douanière de l'Empire Britannique obsède depuis des années certaines gens. Je ne pense pas que ces personnes sachent de quoi elles parlent, mais le fait est là. C'est une idée qui s'est répandue sérieusement au Canada, mais elle y rencontre une forte opposition. Nous avons là-bas de grands banquiers, des hommes politiques, et d'autres personnages qui sont à peu près les duplicata ou la contre-partie des Unionistes anglais ; ce parti existait avant la guerre, et il existe encore sous la surface de la trêve politique. Ce sont là, naturellement, des hommes influents et riches, dont il y a lieu de tenir compte ; mais, derrière eux, il y a des quantités de citoyens qui sont ou indifférents, ou nettement hostiles à leurs conceptions. De ces derniers, Mr Hughes ne représente à aucun degré les tendances, mais il représente sans aucun doute la politique des protectionnistes.

Cette vaste organisation douanière que l'on propose, et dans laquelle tous les intérêts des Puissances de l'Entente seront harmonisés en un accord spécialement anti-allemand, est une conception qui me dépasse, toute simple qu'elle puisse paraître à Mr Hughes et à ses partisans ; en admettant même que quelque chose d'approchant fût praticable, il ne faudrait y

recourir que dans une forme très modérée. Je ne vois pas comment Mr Hughes pourrait représenter les intérêts canadiens à la Conférence de Paris, mais je ne me soucie pas de prétendre qu'il ne doit pas y assister, quoique à mon avis il vaudrait mieux pour les Colonies n'être pas représentées à cette réunion.

Pour ma part, je ne pense pas qu'une politique commerciale britannique dirigée contre l'Allemagne puisse avoir pour résultat de renforcer l'Empire, bien que ce soit là l'objet avoué de la propagande pour l'adoption de cette politique. Le conflit des intérêts est trop marqué, et il est pratiquement impossible de parvenir à un arrangement qui ne provoque pas des froissements dans quelques parties de l'Empire, c'est-à-dire qui ne fasse pas plus de mal que de bien.

Le Canada, de Montréal, pris de craintes peut-être excessives, se dresse sur la défensive, avec un petit air d'offensive :

NOUS DEVRONS GARDER NOTRE AUTONOMIE APRÈS COMME AVANT LA GUERRE

Nous avons signalé les tendances du nouvel impérialisme jingo, né de notre participation à la guerre comme une excroissance maligne sur un corps par ailleurs sain et de fonctions normales.

On veut, après la guerre, mettre notre armée et notre marine sous le contrôle absolu d'un conseil impérial.

On veut aussi faire décider par ce même conseil le régime fiscal que nous devrons adopter pour nos relations commerciales avec l'extérieur.

Et, enfin, on veut donner à ce conseil le droit de nous taxer pour le bénéfice général de l'empire.

Ces trois propositions sont absolument inacceptables, parce qu'elles détruisent notre autonomie qui nous a déjà coûté si cher.

Notre participation à la guerre actuelle a été et doit rester toute volontaire, aussi bien en ce qui concerne nos contingents que pour notre collaboration financière et matérielle.

En toute autre occasion future, nous devons rester libres, et nous nous appuyons sur nos sacrifices actuels pour démontrer que, en restant libres, nous n'en ferons pas moins notre devoir.

Nous ne voulons pas, par exemple, que sans nous consulter, sans attendre notre initiative, le gouvernement impérial ou un conseil impérial puisse par exemple, en cas de guerre entre les Etats-Unis et le Japon, nous forcer, comme alliés du Japon, à attaquer nos voisins.

De même nous ne voulons pas qu'un conseil impérial, à Londres, nous dicte quels droits nous devons imposer aux provenances de tel ou tel pays, sans tenir compte de nos intérêts fiscaux et industriels.

Nous devons rester libres d'admettre chez nous les produits étrangers dont nous avons besoin dans les conditions qui nous seront les plus avantageuses. Le parti conservateur, en 1911, a combattu la réciprocité sous le prétexte — d'ailleurs faux — qu'elle aliénait notre liberté fiscale. Nous tenons à cette liberté et si les jingos veulent maintenant la sacrifier, nous la défendrons jusqu'au bout.

Nous voulons, enfin, jouir de ce principe fondamental de la constitution britannique, qu'aucun sujet britannique ne peut être taxé sans le consentement de ses représentants au parlement...

LA PRESSE ENNEMIE. — Le dernier grand événement dans la politique intérieure de l'Allemagne a été le discours du Chancelier et, depuis que M. de Bethmann-Hollweg a parlé, il n'a guère paru d'autre article intéressant que le commentaire qu'en a fait Maximilien Harden dans sa *Zukunft*. Sous le titre de *Betphage*, Harden se lamente et console interminablement. Que les Allemands se consolent, dit-il, les pertes françaises étant doubles des leurs empêchent toute offensive. Certes « la situation va devenir difficile », mais la famine ne menace pas l'Allemagne.

Il est un but de la guerre vers lequel M. de Bethmann-Hollweg tendrait volontiers. Il lui paraît nécessaire que la guerre européenne apporte quelque gain territorial. Un mérite inestimable du discours du Chancelier est qu'il parle déjà d'un affaiblissement visible de la force populaire. Nous quitterons la Belgique lorsque nous serons certains qu'elle ne tombera pas sous la tutelle anglo-française, mais demeurera ouverte à la collaboration allemande, et lorsque, l'unité intérieure assurée dans le royaume, la race flamande sera protégée contre une incessante francisation. Si au cours de cette guerre, dont la décision n'est pas attendue par nos ennemis avant le troisième automne, la chance venait à tourner quelques heures contre nous, nul, au dire de la déclaration précise de l'unique responsable dans l'empire, n'aura le droit d'affirmer que c'est la peur qui nous a arraché l'ordre d'évacuer. Un éclaircissement de ce fait est à l'heure présente plus important que de savoir si l'annexion ou le garrottage de la Belgique sera utile ou nuisible à l'Empire. Il était impossible au Chancelier, sans s'exposer au ridicule, de dire qu'il demanderait des indemnités ou du territoire à l'Angleterre, qui n'a été fortement frappée nulle part, ou de la France qui est bien loin d'être conquise. La défaite de la Russie lui paraît définitive, et il désire délivrer de la domination du tsar les peuples qui habitent entre la Baltique et les marches de Volhynie, Baltes, Lettons, Lithuaniens, Polonais.

Cette déclaration le porta une fois de plus sur les sommets de l'éthique divine où le bien est soigneusement séparé du mal, comme pour la ménagère le sel est séparé du poivre. La Russie est « réactionnaire », le tchinovnik est un extorqueur et un voleur, et le cosaque un incendiaire et un assassin. C'est ainsi que parlaient, avant la guerre, au milieu des foudres du Conseil fédéral, les plus rouges d'entre les socialistes.

A l'avenir, les Liebknecht auront la faculté d'en appeler au Chancelier. Un homme d'Etat responsable ne devrait jamais garder sur ses lèvres ce qu'il devra un jour rentrer dans sa poitrine. M. de Bethmann-Hollweg a eu le courage de la phrase extrêmement jolie : « C'est pour l'Allemagne, et non pour un morceau de terre étrangère que saignent et meurent les fils de l'Allemagne. » Saignent-ils et meurent-ils pour délivrer des Slaves et des Lettons russifiés de l'épidémie bureaucratique et de la Réaction ?

Cette menace, nous dit Harden, va revivifier l'énergie défaillante des Russes. Une Pologne indépendante, monarchie ou république, ne pourrait exister que si la Prusse avait résolu de céder Posen, la Prusse occidentale et la Silésie supérieure. L'Aigle blanc ne saurait

partager le même nid que l'Aigle noir. Quant à annexer le grand-duché de Varsovie, ce serait plus dangereux pour la Prusse que la Serbie ne l'a été pour l'Autriche. Et quels seraient les murmures des princes confédérés, lorsqu'ils verraient que la Prusse s'enrichit des alluvions de cette guerre ? Allons-nous créer une Russia irredenta ? « Non, nous ne combattons que pour nous. Nous ne libérons pas les peuples. Pourquoi le Chancelier ne dit-il pas que l'Allemagne est prête à prendre l'initiative des négociations pour la Paix ? »

LA PRESSE NEUTRE. — Les Roumains, assez bien en situation pour juger des affaires orientales, ne doutent pas du prochain effondrement de la Turquie. Peut-être n'en sont-ils pas fort réjouis, non sans raison d'ailleurs. Voici la prédiction de *la Roumanie*.

Les nouvelles qui nous viennent de Constantinople sont lamentables. On y meurt de faim, dans l'acception littérale du mot. Les Turcs espéraient que les Allemands leur donneraient à manger, et les Allemands comptaient sur les Turcs pour augmenter leurs provisions. La misère, à Constantinople, est incroyable. On y manque de tout, et si ce n'étaient l'extraordinaire patience et les mâles vertus du peuple turc, il y a longtemps qu'une révolution sanglante aurait éclaté contre ces aventuriers qui se sont pris au sérieux, et ont hâté la liquidation de l'Empire d'au moins cinquante ans.

Une Turquie sincèrement neutre aurait pu se faire assurer la possession de Constantinople et l'intégrité de l'Empire pour longtemps et, par la même occasion, se débarrasser des entraves séculaires qui avaient tant réduit l'indépendance de l'Empire. Mais Talaat a voulu jouer au grand'homme. Enver-Napoléon et Talaat-Bismarck, voilà le mirage qui a perdu la Turquie.

Le sort en est jeté. La Turquie a perdu la dernière occasion pour se sauver. Le pauvre peuple a montré encore tant de bravoure, qu'il a racheté, à Gallipoli, toutes les défaites douloureuses de 1912. C'est la seule consolation que le peuple turc puisse trouver dans ces événements qui le conduiront au tombeau.

S'il y avait, s'il pouvait y avoir, à Constantinople, un homme d'Etat, mais un véritable homme d'Etat, il sauverait encore ce qui peut être sauvé des débris de l'Empire, en demandant aussitôt la paix aux Alliés.

— Quelque germanophile qu'ait été et soit encore la Suède, on sait qu'elle demeura jusqu'à un certain point francophile. Et la germanophilie y ayant diminué d'intensité, les sympathies pour la France ont augmenté d'autant. Le *Göteborgs Handels-och-Sjöfarts-tidning*, dont la politique dès le début de la guerre fut pro-allemande, mais qui tint à honneur de conserver à Paris un correspondant alliophile, donne de ce même correspondant, M. Gunnar Cederschiöld, un aperçu sur la haine entre nations. Cette haine, il la déplore si elle doit survivre à la période de guerre, mais il la comprend.

Les guerres de religions sont plus fécondes en haine que les autres. Celle

présente n'est pas une guerre entre des peuples appartenant à des églises chrétiennes différentes, car il s'agit d'une religion nouvelle : le germanisme. La foi du peuple allemand en sa supériorité et en sa mission culturelle, dans son droit de « peuple élu » à étouffer les peuples plus faibles ou « dégénérés », est une force mystique, une religion. Peut-être, en France, en a-t-on exagéré l'importance. La nécessité de réagir contre le germanisme, le besoin pour la nation française de prouver sa vitalité et sa vaillance ont sans doute excité la haine nationale. Ce sont là motifs beaucoup plus dignes pour se faire tuer que la controverse sur l' « homoiousion » ou l' « homousion ».

Il me semble pouvoir discerner en France trois espèces différentes de haine nationale. 1° On hait les Allemands dans leur collectivité et comme individus. Heureusement, cette haine est assez rare. Je l'ai trouvée chez les réfugiés des départements envahis, qui ont vu leur maison brûlée ou pillée, leurs parents tués ou violés ; chez des soldats qui ont femme, parents et tout ce qu'ils possèdent de l'autre côté des tranchées allemandes, bref, chez tous ceux qui ont une affaire personnelle à régler avec l'ennemi. Pour eux les Allemands sont des brutes féroces, sans aucune qualité humaine. — 2° On hait le peuple allemand en masse, mais pas comme individus. Cette sorte de haine n'est pas rare au front. Tant qu'ils sont en troupe, les Allemands ne sont pas des hommes, mais des ennemis. Mais l'Allemand isolé, qui a fait «kamerade ! » ou est blessé, redevient homme et « prochain ». On peut panser ses blessures, lui donner à boire et à manger. C'est la forme de haine nationale que j'ai le plus souvent rencontrée au front, et chez tous les gens intelligents. Et cette haine est, je crois, indispensable pour bien faire la guerre. — 3° On hait les chefs des Allemands et des Autrichiens, mais nullement la nation et les individus. « Ce sont de pauvres bougres comme nous, faut bien qu'ils marchent », me dit un vieux territorial affecté à la garde des prisonniers ; « mais leurs grosses têtes qui ont fait toute cette saleté-là... ! » Ce point de vue, ou plutôt ce sentiment est probablement plus fréquent qu'on ne croit. J'ai souvent entendu parler ainsi des paysans. C'est encore plus commun chez les Français intellectuels, mais chez ces derniers ce n'est pas dans des symboles insignifiants comme Guillaume II ou François-Joseph qu'on voit les vrais coupables, mais dans les philosophes et les écrivains qui ont créé *l'étatisme allemand*.

— On sait que la vie théâtrale et musicale en Allemagne a été relativement peu atteinte par la guerre. Presque tous les théâtres sont demeurés ouverts et leur répertoire est resté aussi varié, aussi panaché, pourrait-on dire, que jadis. Si nous en croyons le dernier feuilleton musical des *Basler Nachrichten*, une question Wagner se pose à Berlin :

Il a paru en février, dans la *Berliner Zeitung am Mittag*, un essai s'efforçant d'établir si la faveur dont jouissait Wagner jusqu'ici est en baisse. Alors que naguère encore Richard Wagner venait en scène pour le moins trois ou quatre fois par semaine, il lui faut depuis six mois se contenter d'une représentation au plus. Dans la période du 19 au 28 février, son nom n'a paru que trois fois sur l'affiche de l'Opéra royal et de l'Opéra allemand

de Berlin. La situation est meilleure à Hambourg où a lieu chaque année un cycle wagnérien, et à Dresde où l'*Anneau* a été donné quatre dimanches de suite. Parmi les œuvres de Wagner représentées, nous retrouvons en première ligne *Tannhœuser* et *Lohengrin;* le succès par contre des œuvres de Mozart et des opéras français et italiens a augmenté. Un certain éloignement conscient de Wagner n'est pas niable, et déjà avant la guerre Richard Strauss avait pu reconnaître, lorsque, après *Elektra*, il s'attaqua au sujet joyeux et varié du *Rosenkavalier* et rentrait dans le chemin de la mélodie, que les voies wagnériennes ne menaient plus très loin. Au point de vue du fait en lui-même, les représentations actuelles ne manquent pas d'intérêt, si bien même elles manquent de diversité et accusent trop de précipitation. On peut se griser de Mozart : *Les Noces de Figaro*, *Don Juan*, *Cosi fan tutte* ou *l'Enlèvement* nous sont offerts par presque chaque scène. Récemment la Comédie Royale nous a donné comme nouveauté *la Jardinière par amour* (« la finta Giardiniera ») écrite par Mozart à l'âge de 18 ans. Mais, pour lui faire la vie plus longue, on ramena ses trois actes à un seul. Ici, et Berlin est l'Evangile de l'Empire, — les ouvrages préférés du public sont *Carmen*, *Tiefland*, *Mignon*, *Rigoletto*, etc. Ce qui est particulièrement intéressant, ce sont les réponses faites, à une enquête de la rédaction, par les personnalités à la tête des grandes scènes musicales allemandes, qui, pour la plupart, déclarent que cette baisse de Wagner n'est que passagère et est imputable à la guerre. Ainsi, le comte de Hülsen-Häseler, intendant général de la Comédie royale, croit pouvoir prophétiser que les œuvres de Wagner retrouveront après la guerre leur vertu d'attraction ; les représentations wagnériennes furent de 80 en 1915 (86 en 1913). Otto Lohse, directeur de l'Opéra de Leipzig, constate déjà une amélioration, malgré la guerre, qui a atteint non seulement les solistes hommes et l'orchestre, mais aussi, ce qui est d'importance pour la Trilogie, les machinistes. Georg Hartmann, directeur de l'Opéra allemand, donne sur ce dernier point une réponse curieuse : par suite des manques dans le personnel technique, l'*Or du Rhin* et le *Crépuscule des Dieux* sont devenus impossibles à représenter. « Là où les chœurs ont été très touchés par la mobilisation, il faut également renoncer aux *Maîtres Chanteurs* et à *Parsifal*. L'orchestre souffre tout particulièrement. Les manques se font surtout sentir parmi les instruments à vent ; les remplaçants ne se trouvent pas facilement, certains ont des exigences comparables seulement à celles des grands ténors. » Parce que six machinistes spéciaux de l'Opéra allemand sont aux armées, on n'y peut jouer l'*Or du Rhin*. Par contre, *Tannhœuser* et *Lohengrin* sont moins exigeants, leur mise en scène remontant à celle en usage en 1840, leur orchestration étant plus simple et les chœurs pouvant par places supporter des coupures. Félix de Weingartner est du même avis et conclut ainsi : « Jamais Wagner ne sera impopulaire, seulement il faudra pendant un temps plus ou moins long supprimer les représentations intégrales. »

PAUL MORISSE.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Remy de Gourmont et la critique étrangère. — Au moment de la mort de Remy de Gourmont, de nombreux journaux

et revues à l'étranger lui consacrèrent des articles. On jugera, d'après les quelques extraits suivants, combien ses lointains amis d'Angleterre et de l'Amérique du Sud l'estimaient et savaient la vraie place qu'il tenait dans la littérature française.

M. Havellock Ellis, qui fut l'ami de Remy de Gourmont, écrit dans *The New Republic* de décembre 1915, (j'emprunte la traduction de ce fragment à la *France* du 17 février qui l'a publiée) :

La mort de Remy de Gourmont n'a provoqué que peu de commentaires en Angleterre et en Amérique. Le fait qu'un homme de lettres habitant Paris a quitté silencieusement la vie peut en effet paraître, en ce moment de crise de l'histoire mondiale, un événement insignifiant. Il n'est même pas sûr qu'en temps normal cette disparition aurait causé beaucoup plus de bruit chez nous. On a quelquefois comparé de Gourmont à Anatole France et en effet ces deux écrivains d'origine si différente — l'un, fils d'un libraire parisien, et l'autre descendant d'une vieille famille aristocratique de Normandie — représentent mieux que n'importe quel autre Français de notre époque les qualités fondamentales françaises. Ils étaient tous les deux de grands maîtres de la langue française ; ils avaient acquis tous les deux lentement une expérience très vive de la vie, tous les deux sont devenus des sceptiques audacieux et des optimistes très gais ; et ils ont été tous les deux des ironistes consommés. Mais ici finit la ressemblance entre eux.

Anatole France, avec un champ d'activité plus limité, s'est consacré à la forme littéraire du roman, et y a obtenu un grand et légitime succès. Il a en outre — ce qui était impossible au sceptique plus profond qu'était de Gourmont — pris définitivement parti dans les questions du jour et de cette façon il atteignit la grande masse. Remy de Gourmont, dont le génie était beaucoup plus audacieux et d'une qualité plus virile, se tint toute sa vie au-dessus du monde qui pourtant l'intéressait si passionnément. Il fut toute sa vie un reclus qui n'a jamais pris part ni cherché à prendre part à aucune affaire publique. Je n'ai point l'intention de discuter la légitimité de la popularité d'Anatole France, mais on est obligé de reconnaître que l'esprit de Remy de Gourmont était tout autrement vaste et d'une pénétration beaucoup plus profonde que celui de France.

On sait que le génie français s'est tourné de temps en temps vers le romantisme et s'y est même enrichi, mais il est surtout essentiellement classique, c'est-à-dire qu'il suit instinctivement le chemin de la simplicité, de la clarté, de l'ordre et du contrôle de soi-même. Gourmont commença sa carrière sous une influence romantique prédominante ; il y avait une certaine violence dans sa sensibilité — on pourrait peut-être y voir les traces du Normand primitif — qui le prédisposait à de telles influences. Mais son tempérament fondamentalement classique a peu à peu pris le dessus chez lui et devenait chaque jour plus prononcé. Et en cela il a été fidèle aux meilleures traditions françaises, et il est pour nous le représentant le plus parfait de l'esprit français. Ce qui est caractéristique dans la nature scrutatrice et curieuse de Gourmont, c'est que chez lui la transition de la littérature aux questions plus larges de la vie s'est effectuée pendant qu'il sondait les pro-

blèmes purement littéraires : l'histoire des mots et la nature du style. Nous voyons cette transition effectuée dans son lire *Esthétique de la langue française*. Un peu plus tard dans *La culture des Idées* et *Le Chemin de velours*, il s'est déjà franchement émancipé des préoccupations purement littéraires et s'est placé franchement dans le royaume des idées, parmi les problèmes de philosophie et de morale. Un peu plus tard encore, nous le voyons aborder le problème le plus difficile de la psychologie physiologique dans son livre *La Physique de l'Amour*.

Comme critique, Gourmont était un maître incontestable dont la main est toujours ferme et délicate. Il n'était pas seulement un critique des livres, mais aussi un grand critique de la vie. Nous le voyons surtout dans ses livres « *Epilogues* » et « *Dialogues des Amateurs* ».

Certaines personnes s'imaginent que Gourmont ne s'intéressait pas à la morale. Cela n'est pas possible. Quand on est intéressé à la vie comme il l'était (l'homme sage n'a qu'une patrie : la Vie, disait-il), on est nécessairement intéressé à la morale. Gourmont savait bien « que la vertu n'est vraiment belle que quand on n'en parle jamais », mais il était néanmoins un moraliste à sa manière bien individuelle qui examine et analyse continuellement les actions humaines.

Au mois d'octobre 1914, Remy de Gourmont commençait à écrire son dernier livre, une sorte de journal « *Pendant l'orage* ».

Quelques années auparavant, dans un de ses « *Dialogues d'Amateurs* », son *alter ego*, M. Desmaisons, déclarait à son ami, M. Delarue : « Il ne me déplairait pas de voir un nouveau déluge. »

— « Savez-vous nager ? » demande M. Delarue.

— « Non, répond M. Desmaisons, mais je me réfugierais sur la montagne de l'Irony et je resterais fidèle à ma philosophie qui consiste à contempler les mouvements de la vie avec un œil innocent. »

Dans le dernier livre de Gourmont, on trouve bien l'œil innocent, mais on y chercherait en vain les montagnes de l'Irony. Dans ces notes simples et tristes, le grand critique nous transmet ses impressions du jour et elles ne diffèrent guère des impressions de ses compatriotes les plus ordinaires. Gourmont a abandonné son individualisme radieux et défiant. Il ne proclame plus comme autrefois : « Un homme doit être lui-même. S'il est allemand, il faut le laisser être allemand. » Maintenant, il lui semble « qu'entre son présent et son passé il y a un rideau de brouillard qu'il essaye quelquefois de dissiper avec un geste ». Il lui semble même quelquefois que le passé n'a jamais existé et qu'il est une simple fantaisie qui flotte dans l'air. Chaque nature riche et vigoureuse doit quelquefois tomber dans l'inconséquence et Gourmont était souvent inconséquent. Mais cette grande et dernière inconséquence en face d'un monde désolé, personne ne la lui comptera comme une faiblesse.

M. Georges Matisse, qui fut un des collaborateurs les plus fidèles de la *Revue des Idées*, que dirigea Remy de Gourmont, a publié dans le *Cambridge Magazine* de novembre une très juste analyse de la philosophie négative de l'auteur de la *Physique de l'Amour*. On retrouvera cette étude en français dans le *Genevois* du 20 décembre 1911. En voici quelques fragments :

La mort de Remy de Gourmont est, pour ceux qui l'ont connu et fréquenté, une grande douleur de l'esprit et du cœur. Sa disparition inflige à la pensée humaine tout entière une nouvelle défaite. Il était l'un des hommes les plus intelligents de son époque. Le chagrin, pour l'instant, ne laisse flotter à la dérive sur ma pensée que des souvenirs sensibles et familiers : une chambre, une attitude, un bout de conversation, une expression du visage.

Je le vois — pour toujours maintenant — aux dernières années de sa vie, assis à sa table, près de la chambre à plafond bas où il passe ses journées. La sérénité immuable rappelle un dieu Bouddha. Il est enveloppé dans sa longue robe de moine, une robe de capucin à pèlerine, la tête coiffée d'une sorte de bonnet de même étoffe brune. Comme il est loin de la sottise humaine qui, tous les jours, déferle autour de lui, roc inébranlable dans la mer. Il n'en est même pas affligé. Il daigne à peine sourire ou hausser les épaules. Peut-être comme à Flaubert ou à Renan lui sert-elle à acquérir ou à conserver le sentiment de l'infini. Cette intelligence prodigieuse a une vision limpide des hommes et des choses. Il n'est pas dupe des fictions verbales. Comme esprit, c'est un païen de la famille de Démocrite, d'Epicure et de Lucrèce, qu'il lit avec amour ainsi que Spinoza. C'est l'hydromel qu'il boit. Il a compris depuis longtemps que le monde n'est qu'un amas de balayures jetées au hasard, l'homme une moisissure de la croûte terrestre, dont l'existence ou la disparition n'ont pas plus d'importance que celles d'un lichen. Il sait que le mot « vérité » n'a aucun sens, que les idées, simples images fugaces, rêvées par le cerveau, ne représentent pas le « réel ». Aussi, laisse-t-il couler tranquillement le fleuve des siennes, à mesure qu'elles sourdent du fond de son cerveau, indifférent à les mettre d'accord avec celles de la veille. La logique, cette duperie d'aliéné systématique, lui est indifférente. Il la méprise. Il sait bien qu'il pourrait coordonner des idées, lui aussi, en grains de chapelet. Il ne veut pas se donner cette peine. A quoi bon perdre son temps à construire des châteaux de cartes ? Mais les êtres, les phénomènes — sociaux ou cosmiques — l'intéressent. Les sentiments humains — le plus riche de tous surtout — l'amour, sollicitent sa pensée. Il en pénètre la nature, il en analyse le mécanisme avec une merveilleuse clairvoyance. Il sait rattacher la plante au terrain lourd où elle germe et enfonce ses racines. Nul n'est plus que lui dégagé des opinions conventionnelles, exempt des préjugés de ses concitoyens. En politique, en religion, en littérature il est d'une indépendance absolue.

Remy de Gourmont n'est pas l'homme du moment présent. Il est d'hier et de demain. La folie rouge et l'hallucination ne dureront pas toujours. Elles se dissiperont et les hommes reprendront goût à la pensée. Alors, le doux philosophe à la phrase musclée, à l'image frappée, fera, une fois encore, les délices des lettrés. Ils découvriront en lui un des typiques représentants de ces artistes penseurs qui vécurent au temps de cette troisième République calomniée, heures de soleil, entre deux orages. Peut-être sentiront-ils un peu d'amour pour l'homme et pour l'époque. A ceux-là, si nous pouvions par delà le temps envoyer un message, nous dirions, transposant une phrase célèbre : celui qui n'a pas vécu en France quelques années avant la guerre ne connaît pas le bonheur de la pensée libre.

Mais c'est peut-être en Amérique latine que l'œuvre de Remy de Gourmont exerça sur les jeunes intelligences l'influence la plus belle et la plus réelle. C'est dans la *Nacion*, où Remy de Gourmont collaborait depuis de nombreuses années déjà, et où jusqu'à sa mort il publia ses impressions de guerre, c'est dans ce grand journal de Buenos-Ayres, que M. Francesco Garcia Calderon s'est fait l'interprète des jeunes écrivains et du public lettré de notre sœur latine, et a rendu cet hommage à Remy de Gourmont :

Par sa curiosité universelle, par son ambition, par son intelligence inquiète et volage, Remy de Gourmont rappelle les encyclopédistes du grand siècle dans lequel il aurait aimé vivre, Voltaire, Diderot peut-être ceux qui s'essayèrent dans tous les genres, sauf « le genre ennuyeux ». Il écrivit des contes et des romans, des proses musicales, des livres d'un symbolisme profond, des poésies d'une élégante perfection, des essais philosophiques, des portraits littéraires et des études de philologie, des traités de science sans lourdeur, des dialogues d'une aimable nonchalance intellectuelle, des commentaires savants et des notes de journalisme.

. . . .

Charles Maurras a écrit que Gourmont se mit, sans jamais l'avouer, à l'école d'Anatole France. Jugement injuste, car il y a plutôt chez ces deux grands écrivains des traits communs, des qualités françaises, une fine ironie, une merveilleuse lucidité et cette fraîcheur de l'esprit qui guide, dans la vieillesse des bibliothèques, le sens et l'amour de la vie. Gourmont est le dernier rejeton, le seul héritier contemporain de Voltaire et de Renan : il a le style simple, clair, direct de Voltaire, sa concision savante, son esprit négateur, et aussi le doute savant, de Renan, sa haine des affirmations tranchantes, le don d'épiloguer sans arriver à des conclusions définitives, la prose voluptueuse dépouillée de toute rudesse scolastique. A l'instar de ces précurseurs, il dissociait les idées, indifférent à l'angoisse des hommes qui cherchent le repos d'une certitude. Il appliqua sa méthode destructive à de douces croyances, à des préjugés séculaires, au « mol oreiller » des religions et des philosophies. Il n'avait qu'un dieu familier, le Sarcasme, devant lequel il brûlait tous les jours l'encens fidèle.

. . . .

Gourmont garde toujours, malgré les duretés de la vie, l'élégante liberté de son intelligence. Quand l'histoire des lettres françaises aura balayé des renommées provisoires, ce grand humaniste prendra sa revanche. Il sera reçu dans l'idéale famille des esprits tutélaires, ce frère ignoré par la médiocrité des hommes, à côté de Montaigne et de Renan, de Rivarol et de Voltaire, de Chamfort et de Sainte-Beuve.

Déjà, le lendemain même de la mort de Remy de Gourmont, l'éminent critique Emile Becher écrivait dans la *Nacion* que son œuvre offrait dans tout son développement « l'harmonie de ces deux éléments : une érudition universelle et un art subtil, élégant, raffiné et pervers. Perversité provenant surtout d'un esprit doué en même temps d'une intelligence critique profonde et d'une sensibilité

capable de noter les plus fines nuances de la sensation. » Ce qui est un jugement très exact. M. Becher concluait : « Esprit non pas constructeur, mais critique, il laisse une œuvre où se révèle une intelligence froide, sévère, pénétrante et presque toujours cruelle, une vie consacrée au travail silencieux et austère de la pensée... »

Dans la *Nacion* encore (9 janvier 1916) M. Julio Piquet raconte avec émotion la première visite qu'il fit à M. de Gourmont, rue des Saint-Pères, en compagnie du regretté maître Ruben Dario... Il nous laisse là, dans ces pages minutieuses et touchantes, une image exacte de l'écrivain et du décor familier de sa vie. Il nous le montre silencieux, assis à sa table, dans son cabinet tapissé de livres. Ce silence impressionnant du Maître et des choses qui l'entourent ! Remy de Gourmont n'est pas un causeur, écrit-il ; il préfère écouter que parler, et seulement intervenir dans la conversation par une observation subtile ou profonde, ou simplement par une approbation. M. Julio Piquet ajoute :

Mes conversations avec Remy de Gourmont, qui en ces derniers temps étaient devenues fréquentes et prolongées, à cause d'une quasi collaboration, si elles ne pouvaient m'apprendre grand chose sur les idées philosophiques de celui qui se disait, pour se définir, disciple de Shopenhauer, — me permirent du moins de connaître sous de nouveaux aspects, à mon égard, l'homme sensible et l'artiste.

Ayant passé du pessimisme au nihilisme, et comme à l'acceptation du principe de l'identité des contraires (autant que les contradictions lui paraissaient possibles en philosophie), Remy de Gourmont se raccrocha cependant aux certitudes scientifiques, sans doute pour ne pas tomber dans la négation absolue. Et, dans les conflits de la vie, il se laissait porter par le hasard et par les impulsions de sa sensibilité.

Adversaire absolu de la guerre, dans la tourmente actuelle, il vivait anxieux de la marche des événements, et la certitude de la victoire lui causait une visible satisfaction et un réel réconfort. Et pour apaiser sans doute les conflits de sa pensée et de sa sensibilité, il se réfugiait en un travail constant et allait jusqu'à s'imposer des tâches ardues, pour lesquelles il n'était pas préparé, afin de se soumettre à la plus rude discipline. La traduction du livre célèbre de Larreta, *La Gloire de Don Ramire*, en est un exemple typique...

M. Julio Piquet nous dit la joie qu'il avait éprouvée, à sa dernière visite rue des Saints-Pères, d'avoir trouvé le Maître plus gai et plus animé, et vraiment en pleine convalescence. Aussi quelle fut son émotion, quelques jours plus tard, en lisant dans le *Temps* ce titre d'une notice : « Mort de Remy de Gourmont. » Devant peu de tombes comme devant celle-là, conclut M. Piquet, on sent aussi profondément l'amertume de la vie et la vanité de la gloire.

Je veux encore citer ce fragment de la remarquable étude que

M. Francisco Contreras a consacrée à l'auteur des *Promenades philosophiques*, dans *El Figaro* de la Havane :

Doué d'une curiosité insatiable et d'une richesse intellectuelle extraordinaire, Remy de Gourmont s'est occupé avec amour des plus subtiles questions littéraires comme des problèmes les plus transcendantaux des idées ; il y a versé en torrents les lumières de son cerveau exceptionnel. C'est ainsi que dans ses volumes d'esthétique et de critique litteraire, il prodigue l'éclat de sa brillante vision de la beauté, de son jugement sûr, qu'il mesure et caractérise en quatre lignes, et de son goût exquis, souple comme l'air et libre comme un oiseau ivre d'azur ; de même que, dans ses études philosophiques ou dans ses critiques des mœurs, il répand la clarté de sa réflexion subtile, de son intuition déconcertante, de son ironie révélatrice, et que dans ses œuvres d'imagination il disperse avec non moins d'abondance la splendeur de ses symboles surprenants et de ses images singulières, vraies trouvailles de style. C'est une prodigalité de pensée originale, une profusion d'émotion particulière qui éblouit comme une reverbération démesurément intense et étourdit comme le spectacle des vagues innombrables.

Enfin, il faut citer M. Xavier de Carvalho qui, dans le *Diario de Noticias* de Lisbonne du 2 octobre 1915, écrit :

Dans ces temps tragiques où tout est concentré sur la cause du salut public et sur le drame des tranchées, la mort d'un grand écrivain, même de la stature de Remy de Gourmont, passe comme épisodique et reste dans la pénombre. Cependant, la France glorieuse et pensante a pris les voiles de deuil, parce que la perte d'un grand esprit comme Remy de Gourmont est presque aussi douloureuse que le bombardement de Reims ou la destruction du Beffroi d'Arras.

La mort de Remy de Gourmont n'est pas seulement une perte pour les lettres françaises ; elle l'est aussi pour les lettres néo-latines.

Ce grand écrivain, collaborateur habituel de la « Nacion » de Buenos-Ayres, donnait aussi dans beaucoup de revues du Brésil, du Chili et de l'Uruguay des articles variés qui étaient représentatifs de la pensée latine.

A ces paroles émues, il faudrait encore ajouter les hommages si sincères venus de l'Italie et de l'Espagne, ainsi que des pays scandinaves. C'est que, ainsi que l'écrivait M. Louis Dumur, à la dernière page de son article du *Mercure*, « nul mieux que Gourmont, ni plus complètement que lui, n'a rendu notre vie ; Nul mieux que lui, ni plus complètement ne saura faire valoir notre effort, et quand la plus lointaine postérité voudra se faire une idée de ce que nous fûmes... la page qu'elle devra lire sera signée Remy de Gourmont ».

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Un essai de Swinburne sur le « Roi Lear ». — En 1909, l'année même de sa mort, le grand poète Algernon-Charles

Swinburne fut sollicité par l'éditeur Harper d'écrire le premier volume d'une collection nouvelle dite « de la pensée vivante ». Swinburne ne se fit pas prier. Avait-il en réserve, composa-t-il pour la circonstance le petit livre qui inaugura la collection, précédant même une œuvre inédite de Tolstoï ? Toujours est-il que ce livre « Trois pièces de Shakespeare » est absolument caractéristique du temps où il parut; c'est Shakespeare jugé par le plus moderne en même temps que par le plus lyrique de ses admirateurs, qui préférait le titre du plus fervent des Shakespeariens à celui du plus grand des poètes anglais vivants.

Les trois pièces mises hors pair par Swinburne, et faisant l'objet exclusif de son étude, sont *Le Roi Lear*, *Othello*, *Richard II*. Il ne déprécie pas les autres, mais ces trois-là lui paraissent la souveraine expression du génie de celui qu'il appelle avec une noble emphase le plus grand des poètes... et des hommes.

Othello donne lieu à des curieux rapprochements avec les récits des conteurs italiens d'où le chef-d'œuvre est sorti. *Richard II* montre Shakespeare se dégageant, dans le fond et la forme, de toute imitation de son glorieux prédécesseur Marlowe. L'essai sur le *Roi Lear* est d'une portée plus haute.

Depuis le XVIIIe siècle où Johnson affirmait déjà que ce drame remplit l'esprit d'un perpétuel tumulte d'indignation, de pitié et d'espoir, il semblait que tout eût été dit sur la plus eschylienne des pièces de Shakespeare, ce *Roi Lear* qui balance *Prométhée*, mais, aux approches du tri-centenaire du poète, tout avait besoin d'être redit par la grande voix autorisée d'un Swinburne.

Après quelques généralités sur le génie créateur de Shakespeare, le critique évoque les grandes figures du drame. Sa plume n'a pas assez de caresses pour Cordelia, la plus divinement humaine des héroïnes, comparable à la seule Antigone « avec qui nous pouvons imaginer la rencontre de Cordelia dans le ciel des cieux ». A propos de la réponse si fière que fait Cordelia au vieux roi lui offrant de se dépouiller pour elle comme il a fait pour ses sœurs, Swinburne s'écrie : « Qu'est-ce donc que l'horreur héréditaire d'une fatalité ancienne qui menace la maison d'Atrée auprès de cette menace immédiate d'une destinée qui n'est pas surnaturelle, qui n'en est que plus terriblement naturelle ? » Cette phrase peut déjà donner l'idée du style de l'auteur et de sa manière d'apprécier Shakespeare.

Régane et Gonéril, filles dénaturées, « chaudes et féroces, froides et rusées, sauvages et souples comme une bête des champs, comme un animal de la jungle », Edmond le bâtard, « *demi-sang* aussi bien au point de vue infernal qu'au point de vue humain, Kent, Gloucester, Oswald, défilent sous nos yeux. Quelques touches d'une infinie délicatesse sont réservées au pauvre petit bouffon du roi, resté seul près

de lui dans la suprême épreuve ; « Cordelia même n'est qu'à peine plus adorablement digne de notre tendresse que ce pauvre garçon. L'abaissement le plus absolu de l'état social et de la vie domestique ne sert qu'à relever, à rehausser la noblesse et la dignité naturelles de l'homme. » Rien de plus touchant que la camaraderie du vieillard découronné et du fou qui s'attache à son maître avec un divin instinct de fidélité et d'affection. Et nous arrivons à cette sublime personnification de la majesté royale et de la douleur humaine qu'est Lear lui-même. Dans un cadre unique où les éléments déchaînés jouent un rôle cruel, moins cruel pourtant que les enfants ingrats, se déroule une tragédie dont l'horreur n'a pas été égalée. « La tempête et les éclairs, le tonnerre et la pluie deviennent à nos yeux comme ils sont devenus pour Lear des complices conscients et responsables de l'inhumanité surnaturelle d'un crime inimaginable. » Dans le passage suivant Swinburne développe cette pensée, et il en tire une conclusion inattendue, qui donne la note bien personnelle de sa critique.

La splendeur des éclairs, la menace du tonnerre servent seulement à renforcer l'effet de la souffrance et le pouvoir de la passion sur l'esprit et la conscience d'un homme. Le patient est transfiguré, mais il n'est pas transformé. Fou ou sain, vivant et mourant, il est passionné et véhément, de cœur souple et de volonté libre. Et il arrive que le fier appel, la protestation vibrante contre les iniquités sociales et les atrocités légales du monde civilisé, que personne avant le plus grand des Anglais n'avait osé mettre en vers ou produire sur la scène, ne viennent pas d'Hamlet mais de Lear. Le jeune homme que son infinie capacité de pensée et sa scrupuleuse délicatesse de conscience ont à la fois à demi frappé d'impuissance et à demi déifié, n'a pas vu ce qui fut révélé par la souffrance à un vieillard dont la pensée n'était ni plus profonde ni plus pénétrante que celle d'un homme de peine ordinaire ou d'un roi ordinaire.

Démocrate socialiste — autant que le peut être un bon Anglais respectueux des lois de son pays, — Swinburne se démasque en cette dernière phrase et achève de se démasquer en ce qui suit.

Le gouvernement d'Elisabeth et de son successeur peut avoir dépassé en arbitraire ce qu'il nous paraît impossible aujourd'hui que la nation anglaise ait accepté et enduré, mais à quel point il différait d'une monarchie absolue nous en jugeons par ce simple fait qu'une telle pièce a pu être imprimée et représentée. Parmi ses autres mérites, elle a le souverain privilège d'être le premier grand cri qui ait jailli des profondeurs de l'esprit humain en faveur des bannis du monde, du martyr social, pur ou impur, innocent ou criminel, esclave ou libre.

Lancé sur ce terrain, Swinburne ne s'arrête plus. Et cela, — conclut-il sur un ton de prophète se demandant si pareille audace a inspiré un Tolstoï à l'aube du vingtième siècle, — et cela a pu être pro-

noncé, a pu retentir comme un tonnerre, sur la scène anglaise à l'aube du dix-septième siècle !

Puisque nous en sommes à mesurer les hardiesses, nous reconnaîtrons que celles de Swinburne le cèdent à peine à celles de Shakespeare lui-même ; que si un *Mariage de Figaro*, par exemple, tout plein de souffles révolutionnaires, paraît presque timide à côté d'un *Roi Lear*, le noble poète anglais a des raisons d'affirmer que l'Angleterre a précédé de trois siècles les autres pays d'Europe dans la voie de la civilisation et de la liberté. Empruntons-lui une dernière citation.

Pas de réforme politique, mais une révolution sociale aussi bienfaisante et aussi peu sanglante, aussi absolue et radicale que celle qui ennoblit l'aspiration et la foi de Victor Hugo, telle est la note dominante du credo, tel est le mot d'ordre de l'évangile selon Shakespeare.

D'aucuns trouveront excessifs ces éloges, irrévérencieux ces rapprochements, mais on ne saurait refuser à cette critique, si différente de celle des enseignements officiels, le mérite d'être à la fois originale et pénétrante.

OLIVIER DE GOURCUFF.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esthétique

John Ruskin : *La Couronne d'olivier sauvage. Les Sept lampes de l'architecture.* Trad. de George Elwal ; Laurens. 9 »

Histoire

Pierre de Lanux : *La Yougoslavie.* Avec une préface de M. Paul Adam ; Payot. 3 50

Paul Louis : *La guerre d'Orient et la Crise européenne* ; Alcan. 1 25

Littérature

Bérénice : *Le jardin de Marrès* ; Ollendorff. 2 »

Stanislas Fumet : *Le Sacrifice de la guerre suivi d'une Hymne à la France* ; chez l'auteur. 0 50

Henri Massis : *La vie d'Ernest Psichari* ; libr. de l'Art catholique. 2 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Atlas de la guerre :
N° 11, 6 planches ;
N° 12, 6 planches ;
N° 13, 6 planches ;
N° 14, 6 planches.
Larousse. Chaque fascicule, 0 75

Catalogue des publications sur la guerre (1914-1915) ; Cercle de la librairie. 0 50

Arthur Chuquet : *Prouesses allemandes* ; Fontemoing. 3 50

John Grand-Carteret : *Caricatures et Images de guerre : Kaiser, Kronprinz et Cie*. 184 illust., 4 pl. h. t. Frontispice de Robida ; Chapelot. 2 »

La Guerre. Documents de la section photographique de l'armée. Fascicule 5 ; Colin. 1 25

La Guerre. Documents de la section photographique de l'armée, n° 6 ; Colin. 1 25

Pierre Hamp : *Le travail invincible* ; Nouv. Revue française. 1 25

Paul Lintier : *Ma pièce.* Souvenirs d'un canonnier ; Plon. 3 50

Charles Maurras : *Les Conditions de la victoire* ; Nouv. libr. Nat. 3 50

Charles Richet : *Les Coupables* ; Flammarion. 3 50

Noëlle Roger : *Le Train des grands blessés ;* Attinger. 0 75
S. R. : *Chronologie de la guerre.* 3e vol. (1er juillet-31 décembre 1915); Berger-Levrault. 0 90
Jean Variot : *La Croix des Carmes.* Avec 5 dessins de l'auteur ; Berger-Levrault. 2 »
Voix de l'Amérique latine. Préface de Gomez Carillo ; Berger-Levrault. 0 75

Poésie

Jean Arcille : ... *de vrais poèmes !* Imp. Lorraine (Nancy). » »
Georges Bannerot : *Le Cantique des Morts ;* l'Ile de France 2 »
Boyer d'Agen : *Souvenirs 1914-1915 ;* Lemerre. » »
J.-Henri Dartigues : *Heures de pourpre et d'ombre.* Préface de Ch. Fromentin ; Albin Michel. 2 »
Didier de Roulx : *Les Sonnets de Victoire.* Avec un sonnet-dédicace de Henri de Régnier et un dessin de Léon Fauret ; La Jeune Ecole. 2 50

Roman

Victor Gœdorp : *Madame Crésus, infirmière ;* Ollendorff. 3 50
Abel Hermant : *L'autre aventure du joyeux garçon ;* Lemerre. 3 50
G. de La Fouchardière : *L'Araignée du Kaiser ;* Payot. 3 50
Magali-Boisnard : *L'Alerte au désert.* Préface de Marius-Ary-Leblond ; Perrin. 3 50
Charles-Louis Philippe : *Contes du Matin ;* Nouv. Revue française. 3 50
Ernest Psichari : *Le Voyage du Centurion.* Préface de Paul Bourget ; Conard. 3 50
Colette Yver : *Le Mystère des Béatitudes ;* Calmann-Lévy. 3 50

Sociologie

Baillaud, Boutroux, Chailley, Doumic, Gérard, etc. : *Un demi-siècle de civilisation française (1870-1915)* Hachette. 10 »
Ivan Ozeroff : *Problèmes économiques et financiers de la Russie moderne ;* Payot. 2 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos des origines du Symbolisme. — « Chez l'ennemi ». — Un mot à M. Benedetto Croce. — Le tricentenaire de Cervantès. — L'Education physique des femmes. — La dernière heure de Charles Péguy. — La salle de lecture de l'Université de Berlin. — Achat de numéros du *Mercure de France.* — Erratum. — Le Voyage d'Italie.

A propos des origines du Symbolisme.

Mon cher Vallette,

Vous savez que les poètes symbolistes sont accusés — par Edmond Haraucourt (1) — d'avoir trahi la tradition française et subi l'influence de de l'esprit germanique.

Bien que l'heure ne soit pas à la controverse, on ne peut laisser se produire sans protester contre elle une allégation si fausse. Et puisque jadis, on voulut voir dans l'auteur de la *Littérature de tout à l'heure* le théoricien du Symbolisme, peut-être ai-je quelque droit d'intervenir au débat. — Je le ferai en toute liberté, mais sans aigreur ; je n'oublierai pas l'estime et l'amitié anciennes que j'ai vouées à Edmond Haraucourt.

Les Symbolistes n'ont jamais constitué une école. Je ne sache pas de mouvement littéraire plus nettement que celui-là caractérisé par l'individualisme. Qu'on lui reproche ce caractère pour ce qu'il eut d'excessif, il y

(1) Discours prononcé, le 24 avril, à l'inauguration de la Foire du Livre.

aurait lieu d'examiner la question, mais ce n'est pas la nôtre, et plus cet individualisme fut outré, mieux serais-je fondé à l'invoquer — préjudiciellement — pour récuser toute accusation *globale* contre des écrivains qui différaient si foncièrement par la doctrine et la méthode. Voyez-vous, par exemple, qu'on puisse faire la moindre critique commune à Moréas et à Laforgue, à Albert Samain et à Laurent Tailhade, à Henri de Régnier et à Gustave Kahn, à Louis le Cardonnel et à René Ghil ?

Leur unique trait d'union, c'est qu'ils réagissaient tous, chacun dans sa voie et à sa mode, contre les Parnassiens, — contre leur impassibilité factice et leur sécheresse réelle, contre cette virtuosité savante et stérile à quoi tombait dans leurs mains l'instrument français. Et ils s'opposaient aussi, secondairement, à la trivialité naturaliste, qui menaçait la poésie comme elle avait contaminé le théâtre.

Rien là d'allemand, nous ne franchissons pas nos frontières, nous restons en terre de France ; il s'agit d'une évolution logique de la littérature française. Aussi *nationalement* que les Parnassiens eux-mêmes s'étaient coalisés contre les derniers Romantiques, essoufflés, et les beaux ancêtres de ceux-ci contre les derniers Classiques, vides, les Symbolistes s'élevèrent contre les Parnassiens, dont la mission était accomplie et dont l'art dégénérait en formule vaine.

M'objectera-t-on que l'influence étrangère, et précisément allemande, est sensible chez les Romantiques et que je suis mal inspiré en invoquant l'autorité de leur exemple ? Mais c'est le rythme de notre histoire littéraire, et d'ailleurs de toutes les histoires littéraires, que ces confrontations périodiques du génie national avec les autres génies nationaux. Les maîtres du XVIIe siècle ont fait de larges emprunts à l'Espagne, à l'Italie : et que ne doit pas l'Allemagne à la France ? De même, il était loisible à Hugo et à ses émules de regarder outre-Rhin, comme il l'eût été aux écrivains qui débutèrent en 1888 d'écouter Schopenhauer ou Heine, et, à ceux qui vinrent un peu plus tard, Nietzsche. — Ne nous donnons pas le ridicule de nier la valeur de ces trois grands esprits ; le premier surtout a fortement empreint de sa doctrine l'intelligence et plus encore la sensibilité de son temps. Le pessimisme, toutefois, ne commence pas avec Schopenhauer ni ne se confine dans son œuvre; celui des Symbolistes ne vient pas plus d'Allemagne que celui de Baudelaire. Et non plus on ne trouvera chez ces poètes de traces profondes de Dostoïevsky ou de Tolstoï, d'Ibsen, de Rossetti, qu'ils ont lus pourtant, passionnément plusieurs. C'est qu'ils sont français, par prédilection comme par fatalité. Sans professer pour les nouveautés un dédain préventif, ils sont plus soucieux de jadis que d'aujourd'hui et c'est dans les origines de la langue et ses trésors oubliés qu'un Moréas cherchera pour elle une source de rajeunissement, d'enrichissement. Tel est en eux le rayonnement de la lumière française qu'il attire et séduit des étrangers, — des Flamands, des Anglo-Saxons : Maeterlinck, Verhaeren, Stuart Merrill, Vielé-Griffin. Quel hommage que ce choix de notre langue par des esprits d'élite qui avaient la possibilité d'hésiter entre leur expression originelle et la nôtre — et quelle conquête !

Il n'y a pas jusqu'à l'attitude des écrivains allemands à l'égard des Symbolistes qui ne souligne avec une netteté singulière et la qualité exclusivement nationale de ceux-ci et leur pleine indépendance vis-à-vis de

ceux-là : ou ils ne nous comprennent pas et Max Nordau nous injurie, ou ils nous admirent et Richard Dehmel traduit Verlaine, et Stefan George imite Mallarmé. — Non, en vérité, ce ne sont pas les Symbolistes qui ont cherché leurs modèles en Allemagne.

J'oserai même dire ceci, qui peut-être surprendra Haraucourt, mais qui n'en est pas moins vrai : en attaquant le Parnasse, le Symbolisme a du même coup, indirectement, mais réellement, attaqué la pensée allemande.

Si, en effet, il y eut jamais dans la littérature française un témoignage de l'influence germanique, il faut le chercher dans l'œuvre objective, critique et scientifique de ces poètes du Second Empire qui, sans en professer aucune et, même, résolument athées, s'intéressent à toutes les religions et les « mettent en vers » méthodiquement, d'après les documents amassés par l'érudition d'alors. Cette érudition et cette méthode sont allemandes, et le plus grand de ces poètes est Leconte de Lisle, prince du Parnasse. Son clair style n'est certes pas allemand ; celui de Renan non plus, et pourtant, sans la critique allemande, point de Renan. L'histoire critique de Renan, la poésie critique de Leconte de Lisle, voilà les plus incontestables stigmates de la pensée allemande dans notre langue. — En rompant avec la forme parnassienne les Symbolistes ont, en conséquence, dénoncé la pensée allemande.

Ils n'ont point fait d'histoire ni de critique en poésie. Ils n'ont pas confondu les genres. Ils ont procédé par le retour aux principes comme les Impressionnistes, leurs contemporains, par le recours à la nature. Ils ont cherché l'Homme et, alors qu'un Parnassien, parlant à une personne, disait : « Le temps des idées générales est passé », c'est à l'expression des idées et des sentiments généraux qu'ils se sont appliqués, en s'efforçant d'apporter, dans cette expression, chacun les nuances les plus personnelles de sa sensibilité.

On leur fait grief de se désintéresser, apparemment, des grands intérêts collectifs et immédiats, du siècle et du pays : il est bien vrai qu'on chercherait en vain chez eux les éléments d'une anthologie patriotique, jusqu'à 1914 ; on les chercherait en vain aussi chez les Parnassiens, jusqu'à 1870. Mais ce qu'on ne trouverait pas davantage, chez les Parnassiens, ce sont les éléments d'une anthologie humaine : on les trouvera chez les Symbolistes...

Ce n'est pas au fond qu'Edmond Haraucourt s'en prend, c'est à la forme, — cette forme obscure, nuageuse, incompréhensible, où il prétend diagnostiquer l'intoxication du souffle germanique. « La sensation furtive, dit-il, remplaçait la pensée. » Et il s'irrite contre le goût du « nébuleux » et l'amour des « brumes » qu'il attribue aux Symbolistes.

Eh bien, ce goût et cet amour et jusqu'à ces « sensations furtives », rendons-leur le seul nom qui leur convienne : c'est le sens du mystère.

Rien n'est plus fondamentalement essentiel que ce sens à la poésie comme à tout autre art ; c'est l'art et c'est la poésie même et les œuvres qui ne le possèdent pas ne sont pas. Or, rien n'était plus oublié quand les Symbolistes vinrent. Les choses de premier plan tenaient toute la place : ils ont regardé dans les fonds. Ce sens du mystère ne leur est pas venu d'Allemagne, non plus que Carrière ne lui a demandé le secret de ce profond recul où il surprend le lien universel des êtres et des choses, le secret de la

vie. Ce sens, ils l'ont trouvé en eux, dans leur instinctif amour de la beauté, hors du temps et de l'espace. Que cet instinct se soit parfois exaspéré, c'est l'inévitable exagération où toutes les réactions s'emportent, c'est la fatalité humaine. On n'atteint jamais le but qu'en le dépassant. L'important, c'est de l'avoir vu et montré. Les Symbolistes ont par là sauvé la poésie, que les Parnassiens assassinaient, innocemment.

Agréez, je vous prie, cher ami, etc.

CHARLES MORICE.

§

« Chez l'ennemi ».

Genève le 20 avril 1916.

Mon cher Vallette,

Aujourd'hui seulement, revenant de l'étranger, je peux lire, dans le *Mercure* du 1er avril, les extraits qu'a traduits votre collaborateur M. Bienstock d'un récit de voyage effectué par M. Likiardopoulo « chez l'ennemi». Ils sont intéressants, mais sujets à caution.

Sans m'appesantir sur certains enfantillages de l'auteur (par exemple cette trouvaille que le *Daily Mail* est surnommé par les Berlinoises le *Daily Liar*, plaisanterie connue à Londres depuis quelque vingt ans, au bas mot), je voudrais rectifier quelques assertions plus importantes.

M. L. assure avoir fréquemment entendu parler français dans les rues de Vienne; il a dû confondre avec Buda-Pest ou Prague. Quand mon ami Georges Verdène, un Suisse romand qui est resté en Autriche beaucoup plus longtemps que lui, fit viser son passeport avant d'entrer à Vienne, les policiers lui conseillèrent obligeamment « de parler français le moins possible s'il rencontrait des compatriotes ». De plus, il m'a souvent répété (il l'a d'ailleurs écrit dans sa curieuse brochure *Je reviens d'Autriche*) qu'à Vienne « la plus élémentaire prudence interdit de parler français en public ».

Comment en serait-il autrement, alors que la lutte antigermanique a, jusque dans les pays neutres, des répercussions aiguës? Vous ne pourriez parler français tout haut, à Berne, sans entendre grommeler sur votre passage « Chaibe Welsche ». Le *Berner Tagblatt* contait avec une horreur comique, il y a deux jours, qu'une Bernoise regardant les gravures de la *Woche* fut insultée en wagon par des gobettes romandes; quant à moi qui ai la mauvaise habitude de lire en marchant, il m'est arrivé dix fois, vingt fois, quand je savourais dans la rue un journal allemand, de me faire traiter de « sale Boche » par les gamins de Lausanne ou de Genève — ce qui me ravit.

Il a fallu un certain toupet au Prussien interrogé par M. L. pour affirmer que les autorités berlinoises avaient confisqué les cartes postales fomentant la haine contre l'étranger. Elles abondent, italophobes avec la devise *Gott vernichte das treulose Italien* (Dieu anéantisse la traîtresse Italie) ou anglophobes, décorées du mot cabalistique *Hidekk* formé avec les initiales de la formule *Hauptsache ist dass England Keile kriegt* (l'important, c'est que l'Angleterre prenne la pile).

Et l'« Hymne de Haine contre l'Angleterre », d'Ernest Lissauer, barde épileptique, comment M. L. n'a-t-il pu se le procurer à Berlin? Dans n'importe quelle librairie on trouve, sinon les numéros du *Bœrsenkurier* où cette chose a paru en 1914, du moins le fascicule 1 (17 Jahr) du *Litera-*

risches Echo qui a pieusement recueilli dans ses « Poésies de Guerre » cette litanie d'énergumène.

Hass zu Wasser und Hass zu Land,
Hass des Hauptes und Hass der Hand....

Parlons net : c'est à dessein de prouver la faillite du chauvinisme allemand, que M. L. cherche à se persuader que le « flot montant de la haine » a disparu, comme les cartes postale injurieuses. Ce désir conciliateur part d'un bon naturel, mais il n'a rien de commun avec la vérité. Si cet optimiste voyageur avait eu l'idée d'acheter un numéro du *Simplicissimus*, jadis libéral et antiprussien, où même les *Fliegende Blætter*, autrefois si bonasses, il aurait vu avec mélancolie que ces feuilles à images regorgent de fétides invectives contre nous : c'est le président Poincaré haranguant, un verre de champagne à la main, des officiers français dormant, ivres-morts, leurs bottes sur la table ; c'est le généralissime allant chercher des soldats anglais pour fusiller nos poilus par derrière, etc., etc. Je sais bien que le socialiste Scheidemann prétendait récemment au Reichstag que jamais un mot de haine n'était prononcé contre la France, mais l'inventeur des fausses lettres de Jaurès n'en est pas à un mensonge près....

Truly yours,

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

(WILLY.)

P.S.—Dans le numéro du 16, vous citez l'information de la *Riforma teatrale* assurant qu'à Bruxelles « seul le théâtre flamand est ouvert ». Je puis vous affirmer que la Gaîté, l'Olympia, le Bois-Sacré, les Folies-Bergères, le Molière, d'autres encore représentent le répertoire français : *Les deux Orphelines, La Dame de chez Maxim's, La Petite Fonctionnaire, Cœur de Moineau, Les Mousquetaires au Couvent,* tout y passe.

§

Un mot à M. Benedetto Croce. — La *Critica,* revue italienne de M. Benedetto Croce, philosophe hégélien, a cru trouver dans d'anciens numéros du *Mercure* des pages qui lui ont plus touchant la théorie de l'Etat-Puissance, théorie chère à M. Benedetto Croce. Mais le *Mercure* a « cessé de lui plaire » parce qu'il a « changé de ton », « qu'il a cessé de trouver bonne la doctrine de la Puissance et de réprimer les erreurs qui courent sur le compte de la science allemande » et qu'il n'a plus témoigné de sympathie, que pour la doctrine de l'Etat-Justice, doctrine qui, selon M. Benedetto Croce, n'est « qu'insidieuse hypocrisie », M. Benedetto Croce, sans le dire voudrait faire entendre que la France est animée de méfiance à l'égard de l'Italie, et il commence par insinuer que le *Mercure* manifesterait cette méfiance. L'illustrissime professeur de Naples se trompe : le *Mercure,* non moins que la France, sait fort bien que l'Italie mène, comme sa sœur latine, le bon combat pour le Droit et la Justice.

§

Le tricentenaire de Cervantès. — L'Espagne reçoit, en ce mois de mai, des visiteurs de choix. Le marquis de Ségur, M. Etienne Lamy et et M. Jean Richepin vont faire des conférences à Madrid, à Séville et à l'Université de Salamanque.

On annonce aussi la visite de M. Henri Bergson, de M. Edmond Perrier

et de M. Edmond Rostand. M. Bergson fera des lectures philosophiques à l'Université de Madrid, M. Edmond Perrier parlera au Museum d'histoire naturelle. Quant à M. Edmond Rostand, il s'est réservé la plus belle part : il déclamera lui-même un essai en vers de sa composition sur Don Quichotte.

C'est sa façon à lui de célébrer le tricentenaire de Cervantès.

A Paris, on a célébré plus simplement l'immortel auteur de Don Quichotte : en relisant son œuvre. A la Taverne du Panthéon qui est, on le sait, un de nos derniers cercles littéraires, M. Antoine Albalat conseillait à ses jeunes camarades de lettres la lecture de *Don Quichotte* comme la meilleure pour le temps de guerre.

— Où en êtes-vous de votre lecture ? demandait-il à ses amis, qu'il avait, avec sa charmante autorité, aisément convaincus.

— Je termine le chapitre où la maritorne prodigue ses faveurs à Don Quichotte, répondait l'un.

— C'est admirable ! s'exclamait Albalat.

— Moi, j'ai laissé Sancho Pança en train de « dégueuler » le baume de Fier-à-Bras.

— C'est merveilleux ! s'écriait encore Albalat.

En Allemagne, ils ont mis au jour un bouquin énorme où sont rassemblées toutes les connaissances acquises sur Cervantès et son œuvre, et le bouquin est illustré. Il tient une grande place à la vitrine des librairies espagnoles. Près de lui, le *Cervantes* de M. Suarès semble se faire plus petit. Mais ne doutez pas qu'il y ait dans le gros livre allemand moins de sympathie vraie pour Don Quichotte et son auteur, que dans la plus courte phrase de M. Suarès ou la moindre exclamation de M. Albalat.

§

L'Education physique des femmes. — On y pensait peu avant la guerre. Elle est devenue une des questions à l'ordre du jour. Des esprits distingués ont compris la nécessité de donner à la France des femmes saines et des mères robustes pour refaire une France forte de la patrie épuisée.

Déjà des écoles de sports féminins se créent à Paris et même en province. La plus importante, *Academia*, compte un grand nombre d'adhérentes. On y cultive, sous la direction de M. de Lafreté, toutes les gymnastiques, l'équitation, l'escrime, la natation et même la danse. Des personnes de qualité, comme la duchesse d'Uzès, patronnent cette entreprise patriotique. Des gens d'esprit s'y intéressent, le sportif Tristan Bernard entre autres, qu'on n'est pas étonné de voir mêlé à cette affaire. Un journal même paraît depuis six mois, sous le titre *les Sports féminins*, qui accuse trois milliers de lectrices.

La direction d'*Académia* sollicitait récemment du gouvernement que l'éducation physique des femmes fît partie importante des programmes scolaires.

En province, des initiatives privées se sont déjà manifestées. Le conseil municipal de Pamiers, sur la proposition de son maire, le docteur Eugène Soula, a décidé de créer un cours d'éducation physique pour les jeunes filles, qui s'est ouvert le 16 janvier dernier, dans un bâtiment spécial du col-

lège de la ville. Afin de bien montrer toute l'importance attachée à cette branche très moderne de l'enseignement féminin, deux hauts reliefs symboliques ont été commandés au sculpteur Ségoffin, qui orneront la façade du bâtiment.

§

La dernière heure de Charles Péguy. — Voici, d'après Emile Moreau, rédacteur à *la Croix*, un récit des derniers moments de Charles Péguy. Ce récit n'est pas précisément conforme à la version que nous possédons déjà. Il n'est cependant pas incompatible avec l'état d'âme de Péguy, sinon avec son caractère. En tous cas, n'est-ce pas la marque des grands hommes de créer des légendes après leur mort ?

Il était seul debout au milieu du groupe, vautré dans les sillons. Il se mit à parler. Du premier coup les mots se révélèrent ceux qu'on attendait. Tout de suite on sentit venir le réconfort. Où tout le monde commença à comprendre, c'est, quand, montrant le ciel, il nous dit : « L'affaire, c'est de croire. Quand on croit, rien n'étonne. Les pires catastrophes sont des épreuves. Dieu les prolonge pour mesurer vos forces et savoir de quelle récompense vous êtes dignes. »

Puis, brusquement familier : « Ecoutez une belle histoire que je mettrai un jour en vers, s'il me prête vie. » Il fit un petit signe de croix, et les yeux plus loin que le cercle auquel il parlait, éleva le ton comme pour enseigner toute l'armée.

— Vous savez que, pendant la montée au Calvaire, le Christ est tombé trois fois, accablé, n'en pouvant plus ; et qu'une femme, Véronique, lui essuya le visage avec son voile. Quand cette femme fut rentrée chez elle, elle constata, bouleversée de quelle émotion ! que la face divine y était restée imprimée à ce point lumineuse que la lueur éclairait toute la chambre. La chose fut répétée à la Vierge au moment où elle descendait, si pâle d'avoir vu mourir son fils. Elle vint chez Véronique, et pendant trois jours immobile elle rassasia ses yeux de contempler cette image, où revivait tant de douleur, où ruisselait la sueur mêlée de larmes et de sang. Le mot qu'il avait dit : « Encore un peu de temps et vous me reverrez », ce spectacle d'agonie semblait le démentir. Mais la Vierge se le répétait, fidèle, tenant pour gage de foi ce rayonnement lumineux. Or, le matin du troisième jour la lumière se mit à décroître, puis à s'éteindre et la Mère éperdue : « Ai-je eu tort de croire ? » Et au moment où elle allait désespérer, la porte s'ouvrit et Madeleine accourut rayonnante, qui dès le seuil lui cria : « Il a vaincu la mort. Il est ressuscité ! »

Des clairons qui sonnaient ponctuèrent la parabole. Ils nous annonçaient la bataille de la Marne.

Une heure après, Péguy était tué...

§

La salle de lecture de l'Université de Berlin. — En Allemagne la mort a passé comme chez nous, plus que chez nous sans doute, dans le monde de la jeunesse universitaire. Témoin, cette note de la *Gazette de Voss*.

Quiconque a été étudiant berlinois se rappelle avec plaisir la salle de lecture académique. Le local n'est pas très joli, mais il constituait pourtant le bonheur des jeunes étudiants ; des journaux, des revues, un véritable champ de bataille des opinions, beaucoup d'idées, beaucoup d'informations, c'était le centre de la vie intellectuelle berlinoise, là avaient lieu les élections annuelles du comité dirigeant.

Actuellement, c'est une victime de la guerre. Le nombre des membres a tellement diminué que les souscriptions ne suffisent plus à l'entretien de la salle. Le directeur a chargé une commission d'étudiants de l'administration, mais celle-ci n'a pas l'air de prendre la chose au sérieux. Les abonnements aux journaux et aux revues n'ont pas été renouvelés. Dès qu'on y entre, cela sonne le vide...

§

Achat de numéros du « Mercure de France ». — Nous sommes acheteurs des numéros suivants du *Mercure de France*.

1° numéros 8 et 13, à 2 francs.

2° au prix marqué = numéros 32, 41, 44, 61, 62, 68, 69, 70, 72, 73, 74, 75 (ou le tome XVII formé de ces trois derniers fascicules), 85, 87, 106, 108, 109, 115, 116, 117 (ou le tome XXXI formé de ces trois derniers fascicules), 118, 144, 147, 166, 196.

Les cahiers des exemplaires présentés, coupés ou non, devront être propres ; les couvertures pourraient être maculées, défraîchies et même déchirées ou manquer. — S'adresser 26, rue de Condé, à la caisse, ou écrire.

§

Erratum. — Dans les échos de notre dernier numéro, au sonnet de Charles-Adolphe Cantacuzène à Remy de Gourmont, lire ainsi le 5e vers :

Moine en ta robe sans muance.

§

Le Voyage en Italie. — Nous apprenons que, sous ce titre, vient de se constituer à Paris, un centre de groupes d'études en vue « d'aider au développement de la culture latine et, d'accroître les échanges intellectuels entre la France et l'Italie ».

Les organisateurs pensent atteindre leur but en ranimant parmi les classes cultivées de France le goût du Voyage d'Italie et en procurant « aux jeunes gens, artistes, écrivains et professeurs » les moyens de faire, « utilement et économiquement, un voyage qui est le complément naturel des études secondaires et la condition indispensable de toute vraie culture. »

Chacun des voyages durera six semaines et comportera des arrêts à Milan, Venise, Florence, Rome, Naples et Pise. Chaque groupe sera accompagné par un professeur, un artiste ou un lettré connaissant bien l'Italie. Le prix du voyage, chemin de fer, logement et nourriture compris, sera inférieur à 600 francs.

Les jeunes gens, artistes, écrivains ou professeurs qui désireraient des renseignements sont priés d'écrire à M. le Directeur du *Voyage d'Italie*, 54, rue des Ecoles, à Paris.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée générale s'est tenue le 28 avril, sous la présidence de M. Alexis Rostand.

Après avoir entendu les rapports du Conseil, de la Commission permanente de contrôle et des Commissaires, l'Assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1915 qui se soldent par un bénéfice de 10.690.041 fr. 08, et a décidé la répartition de 25 francs par action, représentant l'intérêt statutaire de 5 o/o. Il ne sera procédé au paiement d'aucun coupon sur les parts de fondateur.

Le rapport du Conseil d'Administration montre que le Comptoir s'est efforcé de rendre au pays tous les services que permettait sa forte organisation, de continuer l'aide qu'il devait à sa clientèle et d'apurer encore ses engagements pour parer aux dangers du présent et préparer l'avenir.

Malgré le manque de personnel et les difficultés de l'exploitation, le Comptoir a pu assurer le fonctionnement de ses agences à Paris, en Province, même dans les villes à proximité du front, et à l'Etranger.

Il a prêté son concours le plus actif au placement des Bons et Obligations de la Défense Nationale ainsi qu'à la souscription de la Rente 5 o/o et aux opérations de change du Gouvernement français.

M. Emile Ullmann a donné sa démission d'administrateur : le Conseil lui en a manifesté ses regrets en rendant hommage à ses longs et distingués services.

MM. Charles Cambefort et Alex. Vacherie, administrateurs sortants, ont été réélus.

CRÉDIT LYONNAIS

L'Assemblée générale annuelle des actionnaires du Crédit Lyonnais a été tenue le 15 avril. Elle a approuvé les Comptes de l'exercice 1915 et fixé le dividende à 30 fr. par action, payables en deux termes : 12 fr. 50 payés le 25 mars dernier, et 17 fr. 50 le 25 septembre 1916, moins les impôts.

MM. Brice, Rosselli et Escoffier, administrateurs sortants, ont été réélus.

Le rapport du Conseil, après un exposé détaillé de la situation économique de la France pendant l'exercice 1915, rappelle l'activité déployée par le Crédit Lyonnais pour concourir à la collecte de l'or au profit de la Banque de France et les services rendus par cet établissement pour contribuer à améliorer les changes en invitant sa clientèle à vendre des valeurs américaines.

En ce qui concerne l'émission de l'emprunt national 5 o/o le rapport s'exprime en ces termes :

« Quant à la part prise par votre Société dans l'émission de l'emprunt 5 o/o, nous avons le plaisir de vous faire savoir que votre clientèle a souscrit près de 83 millions de rentes. Le capital nominal correspondant s'élève à plus de 1 milliard 655 millions de francs. Le nombre des souscripteurs qui ont eu recours à vos services n'est pas inférieur à 370.957. Leur souscription moyenne (4.470 fr. en capital nominal et 223 fr. 50 en rentes) implique un classement de premier ordre dont les faits ont apporté la preuve, puisque nous avons constaté, depuis l'émission, dans les ordres de bourse qui nous sont donnés, un solde acheteur régulier.

« L'importance relativement faible de cette moyenne fait ressortir le très grand nombre de nos petites souscriptions; mais il ne faudrait pas en conclure que nous n'en avons pas reçu aussi de très importantes. C'est le contraire qui est la vérité. Votre clientèle tout entière a largement rempli son devoir. »

Quant à la situation financière de la Société, voici comment le Conseil d'administration la résume :

« Vos Directions ont profité, au cours de 1915, de toutes les circonstances favorables, pour rendre disponible votre actif soumis au moratoire.

« L'encaisse s'élevait à 231 millions au 30 juin 1914, à 721 millions au 31 décembre de la même année : elle atteignait 820 millions au 30 novembre 1915. Si elle était ramenée au 31 décembre dernier à 590 millions, c'est que vos clients ont prélevé sur leurs comptes une somme très importante pour souscrire à l'emprunt.

« Grâce à la diminution des avances sur garanties et des comptes courants débiteurs et malgré le paiement d'effets de commerce, votre portefeuille est passé de 654 millions au 31 décembre 1914, à près de 1 milliard au 31 décembre 1915. Bien que la majeure partie des remplois figurant sous cette rubrique se compose de Bons de la Défense Nationale à trois mois, le solde des traites escomptées depuis le début de la guerre est en augmentation notable.

« Les rentrées effectuées sur les trois postes : avances garanties, comptes courants débiteurs et portefeuille, ont eu une double conséquence : d'une part, elles ont sensiblement diminué nos risques et d'autre part, les remboursements comprenant les intérêts ainsi que le capital, nous avons effectivement touché des bénéfices portés jusque-là en écriture. Il n'est pas sans avantages dans les temps de crise d'avoir, au cours des années antérieures, choisi attentivement sa clientèle. »

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17
Trois mois........	8 »	Trois mois........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.